

Jean Chassagneux

# Souvenirs

d'un quart de siècle  
d'un jeune de Saint-Jean-Soleymieux  
(1922-1948)

*Cahier de Village de Forez*

*À la mémoire de  
Georges Toupet décédé en juillet 2007  
Henri France décédé en septembre 2007  
et de tous les anciens qui nous ont quittés*

### **Remerciements**

- à *Village de Forez* qui m'a ouvert ses pages depuis 2000.
- à Joseph Barou qui m'a encouragé dans la recherche de mes souvenirs, à son épouse Colette pour la relecture et la correction des textes.

**Couverture** : le vieux village du Crozet en 1920. En haut à gauche la ferme Chassagneux.

## Devoir de mémoire

La France a célébré à grands frais le 90<sup>e</sup> anniversaire de l'Armistice du 11 novembre 1918. Les derniers poilus ont disparu, mais le souvenir reste. Ce n'est pas nous qui avons inventé le devoir de mémoire. Dans la Bible le psaume 136 évoque les déportés juifs à Babylone en 550 avant le Christ. Ils se souviennent de leur patrie Jérusalem.

*Au bord des fleuves de Babylone  
Nous étions assis et nous pleurions  
Nous souvenant de Sion.  
Aux saules des alentours  
Nous avons perdu nos harpes.  
C'est là que nos vainqueurs  
Nous demandèrent des chansons,  
Et nos bourreaux des airs joyeux.  
"Chantez-nous, disaient-ils  
Quelque chant de Sion."  
"Comment chanterions-nous  
Un chant du Seigneur  
Sur une terre étrangère ?"  
Si je t'oublie Jérusalem  
Que ma main droite m'oublie !  
Je veux que ma langue  
S'attache à mon palais  
Si je perds ton souvenir,  
Si je n'éleve Jérusalem  
Au sommet de ma joie.*



Saint-Jean-Soleymieux



Petit séminaire de Montbrison



Grand séminaire Saint-Irénée



Auschwitz



Collégiale Notre-Dame de Montbrison (2 juillet 1948)

# Avant-propos

## *Les événements sont nos maîtres*

Je tiens cette sentence de M. Chambost, ancien directeur de collège, mon voisin et paroissien à l'Hôpital-sous-Rochefort dans les années 1965. Homme fort sympathique et de grande culture, il avait le don de poser les bonnes questions : le pourquoi des choses. On était charmé de sa compagnie et on avait l'impression de devenir un peu plus intelligent en l'écoutant. Il m'a répété plusieurs fois cette phrase : "Les événements sont nos maîtres." Je ne l'ai pas oubliée et je la crois bien venue en relatant mes souvenirs de jeunesse.

### 1 – "Souvenirs"

*Village de Forez* m'a déjà plusieurs fois ouvert ses pages : lexique de patois, contes et anecdotes en cette langue, mon regard sur le haut Forez, STO, Auschwitz, Königstein... Ce dernier cahier relatait mon aventure de jeune contraint à deux ans d'exil en Allemagne. On m'a invité à élargir mon regard sur une période plus étendue. Ce que je vais réaliser dans ce livret.

Souvenirs... Au pluriel... Personnellement j'ai encore une assez bonne mémoire des événements du passé, alors que se mélangent confusément ceux des dernières semaines. C'est le lot du grand âge. Un camarade de STO évoquant naguère cette période me disait : "Je m'en souviens comme si c'était hier." C'est aussi mon cas en ce qui concerne ces années tragiques. Je vais donc développer mes souvenirs de jeunesse aussi fidèlement que possible.

Beaucoup se sont perdus en route. Ceux qui ont surnagé, encore très nombreux, sont le reflet de ce que j'ai vécu. Je m'efforcerai d'être vrai, de ne rien embellir et de ne rien noircir. Je crois sincèrement à la valeur et à la portée des souvenirs. Il ne faut pas les laisser perdre. "Jérusalem, que ma langue s'attache à mon palais si je perds ton souvenir", dit le psaume 136. "On n'a pas d'avenir si on n'a pas de passé", a écrit Fernand Braudel. À 86 ans mon avenir risque d'être assez court. Peu importe. Mes souvenirs permettront peut-être aux jeunes générations de connaître un peu mieux l'histoire de notre pays. si c'est le cas, j'en serai satisfait.

### 2 – "D'un quart de siècle"

Exactement 26 ans : 1922-1948. Voilà des années qui constituèrent une époque charnière, une rupture entre deux mondes. Ma génération le sent lorsqu'elle évoque 1930 à des gens nés après 1950 et plus tard. Les jeunes surtout ouvrent des yeux ébahis lorsque nous leur parlons de notre passé. Ils se demandent dans quel monde nous avons vécu notre enfance. Parfois nous avons l'air de sortir de la préhistoire !...

Mais surtout ce quart de siècle a été dramatique et tourmenté, chez nous, en Europe et dans le monde. Nous avons vécu la montée inexorable vers la guerre, avec des sentiments de mépris, de haine souvent, vis-à-vis de nos voisins allemands. Nous avons traversé le conflit avec ces mêmes sentiments encore exacerbés. Et au bout du chemin nous sommes enfin parvenus à la paix, après avoir réalisé une mue intérieure qui a fait de nous d'autres hommes. Personnellement je me suis retrouvé serein, sans haine et pacifié comme beaucoup d'autres. Cela a-t-il été le cas de la majorité ? Je n'ose pas l'affirmer.

Pendant les années tragiques de la guerre des gens, des jeunes, ont fait des choix différents, voire opposés. Un de mes bons amis d'enfance et de petit séminaire s'est engagé dans la Wehrmacht, a été blessé devant Moscou, et finalement a dû recourir à l'exil en Egypte. En revanche un collègue du grand séminaire, Breton pur et dur, faisait partie de la célèbre 2<sup>e</sup> division blindée de général Leclerc, et il a connu la gloire de libérer Paris en août 1944.

Pourquoi des choix si différents ? Les causes sont nombreuses : le tempérament, les idées, l'entourage, la formation, la propagande, l'entraînement de quelque copain... Mais surtout, à mon sens, les événements. Oui ils ont été nos maîtres, nous ont orientés, bousculés, désorientés souvent, et conduits peut-être où nous n'avions pas choisi d'aller. Aussi, avant de juger, avons-nous d'abord à chercher à comprendre les pourquoi de tel choix, à tel moment et en tel lieu précis.

Quelle place restait-il à la liberté ? D'abord de quelle liberté ? – Bien difficile de répondre à ces questions. Qu'aurais-je fait à la place de X ou de Y ? Mystère. Je pense malgré tout que nous n'avons pas été de simples bouchons flottant au fil de l'eau, nous contentant de subir. Il nous a fallu réfléchir, chercher de la lumière ici et là auprès de personnes sages au vrai sens du terme. Et en fin de compte nous avons dû décider, miser, souvent dans le brouillard. Mais librement quand même. C'est mon humble avis...

Dans mon récit j'essaierai de ne pas trop porter de jugement. Je ne chercherai à justifier ni mes choix ni ceux des autres. Je m'efforcerai de les expliquer en les situant dans la période et le lieu exacts où ils se sont passés. Je préciserai autant que possible les diverses opinions des gens face à un même événement. Le lecteur pourra mieux comprendre, je l'espère, les difficultés des choix à telle ou telle époque. Y avait-il d'ailleurs un "bon choix" ?

### 3 – "D'un jeune de Saint-Jean-Soleymieux"

Mon récit n'est pas un roman issu d'une imagination fertile. Ce n'est pas non plus l'aventure de quelque extra-terrestre venu on ne sait d'où. C'est le cheminement de quelqu'un de précis : le mien. J'étais un jeune français, originaire du haut Forez, fils d'un paysan ancien poilu de 14-18, le quatrième d'une famille catholique pratiquante, et à l'époque en formation en vue du ministère de prêtre. Tout cela a pesé sur mon cheminement. D'autres influences sont arrivées et m'ont marqué, se combinant avec les lieux et les temps... À l'arrivée je me suis retrouvé le même, mais tout autre : un autre homme en quelque sorte.

Beaucoup de jeunes de mon pays ou d'ailleurs ont suivi peu ou prou la même voie. Ils peuvent se reconnaître dans mon récit. D'autres ont suivi des routes différentes, influencés par d'autres courants porteurs. Ajoutons-y l'inattendu, le hasard, la chance, la Providence pour les croyants. Sans oublier cette force importante qu'est la camaraderie. Tel a été le destin de chacun. Dans ces pages je vais décrire ces événements qui m'ont personnellement bousculé. Oui ils sont bien les maîtres qui m'ont "fait" ce que je suis aujourd'hui.

Mars 2008

## PREMIÈRE PARTIE

# Souvenirs d'enfance

## I - Première rencontre avec l'Église

Je suis né le vendredi des Rameaux, le 7 avril 1922 au Verdier, hameau des monts du Forez dans la paroisse de Saint-Jean-Soleymieux. Mes parents étaient de petits cultivateurs propriétaires de leurs biens : ce qui était une référence là-haut à cette époque. Le cheptel comptait cinq vaches, un cheval, et du « menu bétail », comme nous disions. C'est-à-dire : chèvres, moutons, porcs et volaille de basse-cour. Nous possédions cinq hectares de terres et prés pentus, difficiles à cultiver à 850 m d'altitude. Ma famille gérait aussi un peu plus d'un hectare de bois de sapins ce qui lui permettait de vivre sans trop de difficultés.

Nous étions classés « bonne maison ». C'est ce qu'on disait de ceux qui étaient propriétaires, qui votaient bien – c'est-à-dire à droite –, et qui allaient à la messe.

Dans notre haut Forez la religion avait jumelé ces trois qualificatifs. S'il en manquait un on n'était plus « une bonne maison ». Des gens « n'ayant rien au soleil », ou « craignant la fumée des cierges », ou nourrissant des idées avancées – à gauche –, ne méritaient pas ce label. On restait bien d'accord avec eux. Mais, quand même, on sentait un « petit quelque chose » de gênant. La tolérance ne constituait pas notre qualité première...

Ma famille était composée des parents de ma mère : Jean Marie Poyet et Claudine Mosnier. Jean Marie « de Bonaire » était son surnom. Toutes les familles avaient le leur. Il lui avait été décerné à cause de son hameau natal : Bonaire, entre Margerie et Saint-Georges. Le surnom a continué de désigner l'endroit où il avait fait édifier sa maison vers 1890. C'est encore le nom du lieu-dit et de ma famille. Là-haut, j'étais, je reste Jean de Bonaire, ou bien « le curé de Bonaire ».

Ma grand-mère Claudine Mosnier, fille unique, avait eu la chance de recevoir une bonne instruction primaire ce qui était excessivement rare à l'époque. Dans sa jeunesse, elle lisait et écrivait le courrier des soldats. Par son savoir et son entregent elle constituait une référence dans le secteur.

Ma mère Antoinette Poyet avait une sœur aînée mariée à Margerie. Une plus jeune sœur était morte de la méningite à l'âge de quatre ans. Mon père Jean-Pierre Chassagneux venait de Vioville, hameau de Chazelles-sur-Lavieu. Son surnom, « Jean-Pierre chez le galonné », lui venait d'une ancêtre veuve d'un officier. Il était arrivé gendre au Verdier en 1911 et avait changé de surnom. Après sa démobilisation en janvier 1919, à 38 ans, sergent dans l'armée, il aurait eu la possibilité d'entrer dans la gendarmerie. Il en avait le goût et les aptitudes. Mais ma mère ne tenait pas à s'exiler. Alors il était resté au Verdier. Comme tous les hommes de sa génération il était resté très « ancien combattant ». Les quatre années de guerre l'avaient profondément marqué. Je me souviens des longues conversations sur ce sujet avec mes oncles ou des voisins qui « en étaient revenus ».

La famille Chassagneux était riche de 2 filles : Angèle née en 1912, Marie née en 1916. Mais elle avait perdu sa deuxième fille : Marcelle, morte d'une méningite – elle aussi – à l'âge de sept ans, juste six mois avant ma naissance. La maisonnée comptait donc six membres à mon arrivée. J'étais le septième et dernier : le « tchossu » comme on disait en patois.

Ma venue au monde causait une grande joie à toute ma famille. Je ne remplaçais pas ma grande sœur décédée, mais je déchirais un peu le voile de deuil recouvrant la maisonnée. Et aussi, j'étais un garçon : espoir de tout père de famille rurale de cette époque.



Mes parents : Jean-Pierre Chassagneux et Antoinette Poyet

Mon premier contact avec l'Église faillit tourner au vinaigre. J'étais né le vendredi des Rameaux. Cinq jours plus tard, le Jeudi saint, mon père va à la messe puis à la sacristie demander mon baptême. Le vieux curé Matthieu Blanc était un brave homme mais manquant parfois d'à propos. Mon père lui annonce la naissance d'un fils... « Bravo, félicitations » du curé. « Pourriez-vous le baptiser lundi prochain, lendemain de Pâques ? » Là, le curé se récrie : j'étais trop vieux !... Et il répond : « Vous avez attendu jusqu'à maintenant, vous attendrez bien mieux !... » Mon père n'était pas de ceux qui se démontent devant quelque autorité. Il ne s'offusque pas, reprend sa casquette, fait le demi-tour : « Eh bien, au revoir Monsieur le Curé. » Lequel se ravise aussitôt : « Bon, amenez-le quand même. »

Et voilà comment j'ai failli ne pas devenir chrétien ! Quel scandale cela aurait provoqué ! Le curé le savait bien. Finalement le baptême de ce « vieux » bébé de dix jours s'est bien déroulé. Du moins personne ne m'en a fait d'autre commentaire. Il est vrai que mes parents n'avaient rien dramatisé. Ils percevaient que les vives répliques du bon curé n'étaient pas paroles d'Évangile. Qu'annonçait cependant ce petit incident cocasse pour la suite de mon existence ? À voir...

\*

\* \*

Puisque j'avais reçu le baptême l'instruction chrétienne s'imposait à mes parents. Profondément croyants et fidèles pratiquants ils venaient de deux sources légèrement différentes. Chez mon père la foi était solide et réfléchie, héritage de la vieille famille Lyotier du Royet, un hameau de Gumières. Jadis elle accueillait et cachait un prêtre réfractaire lors de ses passages pendant la Révolution. La mentalité y était assez « jansénisante ». Le diable guettait toujours aux portes et le péché n'était pas loin. *E mo fai*, c'est mal fait, c'est défendu. Voilà un refrain bien connu.

Chez ma grand-mère l'ambiance était plus décontractée. Les nombreux frères de mon grand-père étaient, paraît-il, des boute-en-train. Ma grand-mère, quoique sévèrement élevée, n'hésitait pas à rire ou à faire rire. Mais elle restait stricte sur tout ce qui touchait la morale. Elle savait mettre un cran d'arrêt quand une conversation commençait à glisser.





Jean Chassagneux (1925)

C'est elle surtout avec ma mère et ma sœur aînée qui ont assuré ma première instruction religieuse. D'ailleurs les deux premières avaient déjà fait le catéchisme aux enfants de là-haut trop éloignés de l'église, dans les années 1910. Du moins elles assuraient des séances de rattrapage auprès de ces jeunes têtes rebelles aux questions-réponses du catéchisme national.

Cette première époque de mon enfance reste floue dans ma mémoire. Je me revois apprenant le *Notre Père*, le *Je vous salue Marie*, le *Je crois en Dieu*, écoutant les explications concernant l'Évangile et les fêtes religieuses, apprenant à obéir au Bon Dieu et à fuir le démon. Car on me parlait du Bon Dieu plutôt que de Jésus. J'ai compris plus tard combien il aurait été préférable de me faire connaître le Jésus de l'Évangile, sa parole, son message. Mais ce n'était pas dans l'air du temps. On en restait aux savantes définitions.

Signalons une autre faille – à mon sens – dans ma première formation chrétienne. Chez nous, on ne parlait que patois. Mais à Dieu, au curé, à l'instituteur, au maire, aux gendarmes... on s'exprimait en français. Il aurait été inconvenant d'employer le patois avec des gens que l'on respectait et que l'on craignait. Ma grand-mère parfois parlait bien patois à Dieu pour se plaindre de son mari : *ô mon dyi que kel'ouomou é bétye*. Ça arrivait lorsqu'il lui avait bêché son petit carré de fleurs... Ainsi, toute ma vie, je n'ai parlé à Dieu qu'en français – ou en latin – et pourtant Dieu devait comprendre le patois du haut Forez. D'où un inconvénient : quel lien pouvais-je faire entre ma vie réelle et ma conversation avec Dieu ? Elle s'effectuait à travers des prières apprises par cœur, souvent incomprises, ou dans une traduction du patois au français, langue qui me restait encore assez étrangère.

De temps en temps passait dans mes mains le *Grand catéchisme en images* du diocèse de Lyon. Il respirait l'air de l'époque, avec quelques scènes terrifiantes. Je me souviens de « la mort du juste », enlevé au ciel par les anges. Et de la « mort du pécheur » tiré hors du lit avec des chaînes par le diable, et précipité dans le feu de l'enfer. Ces gravures me semblaient bizarres mais ne m'empêchaient pas trop de dormir. Toutefois elles avaient donné des cauchemars à mes grandes sœurs. J'ai gardé longtemps dans le ministère ce vieux catéchisme comme témoin d'une époque. Je le montrais aux catéchistes lors de réunions pour leur faire mesurer l'évolution. Vraiment les temps avaient changé... Et heureusement.

Si je déplore ces quelques lacunes au départ de ma vie de jeune chrétien, cela ne m'empêche pas d'éprouver une grande reconnaissance à ma famille. Elle m'a formé selon les procédés de l'époque. Que diront les enfants d'aujourd'hui quand ils auront atteint mon âge ?

Vers la fin de ma petite enfance, dans les années 1927-1928, mourut subitement le prêtre qui m'avait baptisé : le curé Matthieu Blanc. Je me souviens du passage de son corbillard près de notre maison, sur la route de Saint-Jean à Gumières. Il devait être inhumé à Verrières, son village natal. C'est à peu près la seule image que je garde de lui. C'était un saint prêtre, proche des malades, mais pas orateur du tout. *No tono dyin in buré*, un taon dans un beurrier, disait ma mère. Il fut remplacé par l'abbé François Martin.

Je suis bien loin d'oublier ma première rencontre avec lui. C'était par un beau jour ensoleillé de printemps. Nous étions seuls à la maison, ma mère, ma sœur et moi. Un jour où nous étions bousculés. Nous avions laissé échapper les petits cochons dans le pré. Une poule attendait impatiemment la distribution du grain pour sa nombreuse famille. Ma mère l'avait installée dans le couloir d'entrée pour qu'elle ne soit pas dérangée. Et voilà le curé qui arrive, poursuivi par le chien... Furie de la poule devant la grande soutane noire

flottant au milieu des petits poussins... Nous laissons courir les cochons. Le curé échappe aux dangers du chien et de la poule et s'enfile dans la cuisine. En me montrant il dit à ma mère : *Ce garçon il faudra en faire un prêtre...* Interloquée, elle ne sait que répondre... Personnellement je n'avais ni remarqué ni retenu cette réflexion. Seul le spectacle cocasse de ce curé au milieu de la poule et de ses poussins s'était incrusté dans ma mémoire. Deux images bien différentes pour ma mère et moi. Plus d'une fois elle s'est remémoré la scène, mais surtout avec les paroles du curé. Elle nous rapportait parfois tout cela... sans pouvoir s'empêcher de rire...

Ce prêtre plein de zèle parlait aisément en chaire. Mais il ne se plaisait pas dans la compagnie des femmes seules. Il multipliait les fêtes religieuses comme le curé de la fable de la Fontaine <sup>1</sup>, « toutes plus importantes les unes que les autres », précisait ma mère. Il se préoccupait beaucoup des quêtes. Parfois, il les faisait lui-même, suivi d'un enfant de chœur portant un sac. Au milieu de l'opération il vidait le plateau dans le sac. Ce qui faisait bien rire mes parents. Ce prêtre devait être au point de départ de ma vocation, mais ce n'est pas celui qui a eu le plus d'influence sur moi. De tout temps les gens d'Église ont eu leurs petits côtés. Nous avons les nôtres aujourd'hui.

\*

\* \*

Ma famille était fidèle à la pratique religieuse. Chaque soir après « souper » nous faisons ensemble la prière. Les enfants se mettaient à genoux par terre devant le siège d'une chaise. Mon père et ma mère restaient debout, légèrement cassés en deux. Ils tenaient la chaise à l'envers par le dossier, posant ses deux pieds de devant en bascule sur le sol. Et ils s'appuyaient les genoux sur le rebord du siège en paille. Ma mère commençait la prière : *Considérons chacun en particulier que ce jour qui nous a été donné de Dieu...* Puis suivaient le *Notre Père*, le *Je vous salue*, le *Je crois en Dieu*, le *Je confesse à Dieu* et *De profundis* <sup>2</sup>. Mes grands-parents habitaient un appartement contigu et priaient tous les deux. La grand-mère pouvait faire une prière plus longue avec les actes de foi, d'espérance et de charité, les commandements de Dieu et de l'Église et la litanie des saints sans en sauter un seul. Et déjà, pour moi enfant, cette prière solennelle chaque soir constituait un temps fort que je n'ai jamais oublié.

Le dimanche était sacré. Il fallait « se partager » pour aller à la messe à Saint-Jean, à 4 km 500. Les uns descendaient à la « première », les autres « à la grand ». Les seconds attendaient le retour des premiers pour partir. Parfois ils les croisaient en route. Mais on n'aimait pas tenir la porte fermée. Les jeunes enfants assistaient à la messe de 10 h. Plus grands ils choisissaient.

Si on était un bon marcheur il fallait 35 minutes à l'aller et 45 au retour. Et si on voulait communier on devait garder un jeûne absolu depuis minuit. Parfois mon père attelait le cheval au char à bancs. C'était plus rapide et plus agréable. Mais à pied ou en voiture nous n'étions jamais seuls sur la route. Nous croisions ceux de la « première » ou rattrapions ceux de la « grand ». Mon père aimait arriver au bourg quand on sonnait « la mode <sup>3</sup> » afin d'avoir le temps de garer le cheval et sa voiture. Mon grand-père se postait à l'angle du café face aux affiches et entraînait à l'église « au dernier ». Chacun y avait sa chaise. On la payait soit à l'année par un abonnement, soit à chaque messe en versant deux sous, 0,10 F à « la Mélanie » préposée à cet office.

Lors des grandes fêtes plusieurs de la maisonnée redescendaient aux vêpres dans l'après-midi. Il y avait aussi le premier vendredi du mois qui était sacré pour ma grand-mère. Qu'il pleuve ou qu'il vente elle se rendait à la messe du matin. C'est d'ailleurs un premier vendredi du mois que je suis né. On me l'a raconté. Ma grand-mère revenait de la messe avec une voisine. Avant de se quitter la voisine l'invita à entrer, boire un café et se reposer un peu. Refus de ma grand-mère : « Merci, je ne peux pas, la Toinette « s'attend <sup>4</sup> ». En réalité je n'étais pas pressé et ne devais arriver que vers 13 heures.

---

<sup>1</sup> *Le savetier et le financier.*

<sup>2</sup> Le psaume 90 pour les défunts.

<sup>3</sup> Du latin *movere*, se mouvoir. Cette sonnerie avertissait les fidèles un quart d'heure avant la messe.

<sup>4</sup> C'était le terme poitevin désignant une femme sur le point d'accoucher : « ô s'otin ! »

Chez nous on ne travaillait pas le dimanche. Rarement en été, lorsque l'orage menaçait le foin sec, on allait le charger avec un petit sentiment de culpabilité. Dans les années pourries les curés les plus compréhensifs « donnaient en chaire la permission de travailler ». Cela tranquillisait les consciences. Le prêtre, en effet, restait la référence du permis et du défendu dans ce haut Forez où la religion tenait une si grande place. Cependant pas mal de cultivateurs ne faisaient pas de différence entre le dimanche et les autres jours...

Pour mes parents le dimanche n'était pas un jour de tout repos, loin de là. Il fallait se lever plus tôt pour effectuer les tâches ordinaires : nettoyer l'étable, panser les bêtes, traire et passer le lait, cailler les fromages, ne pas oublier les lapins, poules et poussins, et enfin préparer le repas. Surtout la traite des vaches était une corvée. Elle avait lieu trois fois par jour. Rude tâche qu'on a réduite à deux beaucoup plus tard.

C'est dans cette ambiance que j'ai effectué mes premiers pas dans la vie, dans la foi et dans la religion chrétienne. Tous les enfants de mon âge suivaient peu ou prou le même cheminement avant de se retrouver pour aller en classe. Plusieurs garçons habitant le bourg de Saint-Jean étaient requis par le curé pour devenir enfants de chœur. Comme j'habitais trop loin j'en fus exempté.



**Les vieilles croix de chez nous disent la foi de nos ancêtres**  
Ici la croix des *argnats* (furoncles) sur le chemin de Faury à Essertines-Basses  
(photo ancienne, archives de la Diana)

## II - Au temps de l'école

Arriva très vite le temps de l'école. C'est vers 5 ans, peut-être avant, que je suis entré à l'école du Crozet, à 400 m de chez nous. Ma sœur m'y conduisait ou les grandes filles du voisinage. Cette école de village comportait deux classes : celle des petits avec madame Delorme – la Dame – et celle des grands avec son mari. Après leur changement de jeunes institutrices prirent la suite pour instruire et former une quarantaine d'enfants de la montagne. Cette école ouverte en 1916 a été fermée en 1983 faute d'élèves. Les plus grands descendaient au catéchisme à Saint-Jean deux fois par semaine. Ils partaient à 11 h, et remontaient en vitesse tirer la « portion » du sac avant la reprise de la classe.

C'est pour m'éviter ces incommodités que mes parents me mirent pensionnaire à l'école privée de Saint-Jean à l'âge de 9 ans. Je commençais ainsi ma vie de « pensionnaire » qui devait durer... 17 ans. Nous ne revenions à la maison qu'aux vacances de Noël, de Pâques et début juillet. La pension a été pour moi une contrainte qui m'a toujours pesé. Heureusement à Saint-Jean je pouvais chaque dimanche voir mes parents après la messe. Parfois je saluais mon grand-père qui me gratifiait à l'occasion d'une pièce de quarante sous : 2 francs – des anciens ! C'était le début d'une petite fortune que je dépensais en achetant « Pierrot » au prix de 5 sous : 0,25 F.

Cette ancienne école de frères maristes était tenue par le foyer Brignon. Mari et femme se dépensaient sans compter pour leurs élèves, pensionnaires ou externes. Madame Brignon en a nettoyé des plaies, soigné des croûtes, adouci des bosses... Monsieur Brignon en a monté des arrosoirs d'eau pour alimenter la réserve du dortoir. Il n'y avait qu'une seule classe, des petits de 7 ans jusqu'à ceux de 12 ans candidats au certificat d'études primaires. C'est le fameux « certif » qui vous éliminait à 5 fautes dans la dictée. Il était indispensable pour postuler un emploi aux Postes ou aux Chemins de fer. Monsieur Brignon était le seul instituteur de cette classe unique. Un surveillant le secondait, sans lui donner toujours entière satisfaction. J'y suis resté jusqu'à mes deux « certifs », le public passé à Saint-Jean et le libre à Montbrison. Ce jour-là je devais manger au restaurant pour la première fois de ma vie.

Nous allions au catéchisme à l'église deux fois par semaine. Nous y retrouvions les filles et les garçons de l'école publique. Il arrivait parfois quelques accrochages, au moins verbaux, entre les garçons des deux écoles. Reflets de l'ambiance de l'époque 1930-1935, et des oppositions entre « les blancs » et « les rouges », si marquées dans le canton. À l'église le curé Martin se juchait sur le haut siège de l'harmonium. Il s'appuyait sur l'instrument, le livre ouvert devant lui. Et il commentait et expliquait les questions-réponses du catéchisme du diocèse de Lyon. Nous devions les apprendre par cœur et les réciter à tour de rôle. Quel supplice pour certains d'entre nous ! Retenir des phrases incomprises dans une langue qui n'était pas la leur, avec des mots dont ils ignoraient souvent le sens. Heureusement je n'avais pas cette peine. Classé déjà comme futur séminariste, je m'efforçais de tenir mon rang.

J'ai gardé un bon souvenir de ce temps-là. C'est au cours de ces années que j'ai été admis aux sacrements. J'avais déjà fait ma première communion – dite privée – le 15 août 1930, puis la communion solennelle le 28 mai 1933. Je reçus la confirmation le 16 mai 1934, conférée par le cardinal Maurin. Je confesse n'avoir ressenti aucune révélation particulière de ces rencontres avec « le bon Dieu », comme on nous disait... Je n'en garde pas grand souvenir, à part mes photos de communiant.

Ce qui m'a le plus marqué à l'école de Saint-Jean c'est le début de la classe de 14 h certains jours, avec la leçon d'histoire sainte. Le maître tenait son livre ouvert devant lui mais il savait commenter et raconter avec chaleur. Nous savions tout sur Abraham, Jacob, Moïse, David et Athalie... Les passages scabreux étaient « arrangés » ou occultés. Bref, j'étais, comme beaucoup d'autres, captivé par ces récits. Je nous revois encore mimant, sans que le maître le demande, des scènes de l'histoire des Hébreux fuyant l'Égypte. Je me souviens de Paul Bayle, notre aîné à tous, avec sa longue blouse noire aux boutons blancs et son grand bâton, conduisant le Peuple de Dieu, c'est-à-dire nous tous, à travers le désert, ou plutôt la cour de l'école. Bien sûr tout cela constituait pour nous une magnifique bande dessinée. Mais je crois pouvoir affirmer que ces récits ont été au point de départ de mon goût prononcé pour la Bible et l'exégèse... bien plus tard. Je devais faire un même constat au cours de mon ministère. Dans une rencontre de catéchistes ou d'animateurs

de liturgie, ceux et celles qui avaient déjà découvert l'histoire sainte dans leur enfance, bénéficiaient d'une longueur d'avance face à un texte biblique ou évangélique.

\*

\* \*

Pendant ce temps je restais dans le collimateur du curé de Saint-Jean, l'abbé Martin. Au cours de ma 3<sup>e</sup> année, en prévision de mon entrée au séminaire, il m'a initié au latin et un peu au grec. Ainsi je pourrais avoir la chance d'entrer directement en 5<sup>e</sup> ! Certains soirs de la semaine je me rendais à la cure pendant l'étude. Il me fallait surtout contourner dans le noir la grande pièce d'eau du jardin. La triste rangée de buis qui la délimitait ne me disait rien qui vaille. J'éprouvais bien quelques frissons au début en traversant ce long jardin. Tout cela a disparu depuis les transformations successives du bourg de Saint-Jean. Chez lui le curé m'initiait à la langue de César : *Rosa, Rosae*, les 5 déclinaisons, les verbes... Peu à peu cela rentrait.

Pendant ces années il fallait regarder d'un peu plus près où en était ma « vocation ». Tout avait été à l'initiative du curé. Il avait de la suite dans les idées. Qu'avait-il dit à mes parents concernant mon avenir ? Mon père n'ayant qu'un seul fils pensait bien me voir prendre sa succession. Je me souviens du passage de frère Colomban, mariste recruteur, visitant les écoles privées et certaines familles qui lui étaient signalées. C'est ma grand-mère qui l'a reçu. Nous étions tous les deux en train de garder les vaches au petit pré du Crozet. Après avoir entendu les motifs de sa visite, ma grand-mère lui a répondu avec son franc-parler habituel : *Écoutez, le curé le veut, son père le veut, si vous le voulez vous aussi je ne sais pas ce que ça va faire !* Ces paroles sont restées gravées dans ma mémoire. Le frère, lui, n'a pas insisté.

Que pensaient mes parents de mon éventuelle vocation ? Quelles questions ont-ils dû se poser ? Je ne l'ai jamais su. Mon père était assez réservé sur ce sujet le concernant au premier chef. Je l'ai laissé à son secret. J'aurais pu plus facilement questionner ma mère, plus tard, pendant les 27 années passées ensemble dans mon ministère. Je ne l'ai pas fait. Mes parents, profondément croyants, suivaient l'avis du curé. Si Dieu le veut, ils n'avaient qu'à s'incliner. Ils n'empêchaient rien, laissaient aller le cours des choses en attendant. Mais je comprenais déjà très bien quel prix il leur faudrait payer.

Tel a été le départ de ma vocation de prêtre. J'aime bien l'illustrer, voire l'éclairer, par une comparaison. J'ai été déposé tout jeune sur un tapis roulant. Qui m'y a installé ? Le curé, bien sûr, obéissant au désir de l'Église : éveiller des enfants à la vocation de prêtre. Mes parents n'étaient ni pour ni contre. Ils attendaient d'y voir plus clair. De mon côté que devais-je penser et dire ? Au tout début pas grand-chose. J'écoutais... Il fallait bien arriver à me faire une opinion personnelle. J'aurais bien aimé rester au Verdier et devenir cultivateur. Et j'y avais ma place. Mais si « le Bon Dieu » avait besoin de moi pour le service de l'Église pourquoi pas ? Ma réponse ferme et définitive ne pressait pas pour l'instant. De toute façon j'avais bien conscience que le tapis roulant ne comportait pas de ridelles. Je n'étais pas cloué dessus. Je pourrais en descendre quand je le voudrais. Cette impression de liberté de choix m'a suivi tout le long de mon cheminement vers le ministère. C'est dans cet esprit que je suis parti au petit séminaire de Montbrison, en 5<sup>e</sup>, à l'âge de 12 ans. C'est là que me conduisait pour l'instant mon tapis roulant.



À l'école libre de Saint-Jean-Soleymieux (1932)



Église de Saint-Jean-Soleymieux en 1920

## DEUXIÈME PARTIE

# Adolescence et jeunesse

## I - Le petit séminaire

Fin septembre 1934 j'entrai au petit séminaire de Montbrison. Ainsi appelait-on le collège Victor-de-Laprade. L'autorité diocésaine de Lyon en avait fait un lieu de préparation lointaine au sacerdoce, tout comme Charlieu, Lyon-Saint-Jean et Oullins. Le diocèse entretenait aussi des écoles cléricales menant les élèves de la 6<sup>e</sup> à la 3<sup>e</sup> incluse : les Salles, Joubert, Fourvière... Les élèves gagnaient ensuite un petit séminaire dès la seconde. Il y avait également le petit séminaire des vocations tardives de Chessy.

Ces écoles accueillaient enfants et adolescents envisageant la vie de prêtre avec plus ou moins de certitude. On y recevait aussi des jeunes n'ayant pas cette perspective, mais à qui les familles voulaient assurer une solide formation humaine et chrétienne. Le service diocésain des vocations assurait tout ou partie de la pension des candidats les plus sûrs au dire des curés qui les présentaient. Ma famille a bénéficié d'une aide jusqu'à la fin, en juin 1948. Mon père tenait ses comptes à jour sur de grands cahiers ayant appartenu à ma mère lors de ses études. Mes calculs, d'après les recettes et les dépenses de toutes ces années, montrent que par an mes parents déboursaient pour moi environ le prix d'un veau de 130 kg. Lourde charge pour une petite ferme de montagne riche de 3 ou 4 vaches seulement. Je n'ai jamais cherché à savoir ce que payaient les familles de mes camarades. Le sujet restait tabou...

\*  
\* \*

Je me souviens encore de cette première rentrée ! Ma mère m'accompagna, me présenta au supérieur le Père Marius Percher, vida la malle, rangea le linge dans mon casier et fit le lit. C'est le cœur gros que je la quittai place des Combattants, au pied du coq gaulois sur sa colonne. Une tante était avec moi. « Partez vite », dit-elle à ma mère. Et elle me ramena au séminaire. Jeune veuve de la guerre de 1914, elle était devenue cuisinière de l'abbé Moutot, curé de Saint-Pierre. Ainsi, Joseph Moutot, mon aîné et moi-même étions reçus à la table de la cure, l'un chez son oncle, l'autre chez sa tante. Nous pouvions faire cette escapade une fois par mois, à condition d'avoir obtenu le tableau d'honneur. Réception assez solennelle dans le style du Père Moutot, ancien de 14-18, vénérable vieillard à barbe blanche, strict et quelque peu cérémonieux.

Je n'oublierai jamais cette impression d'écrasement subie au cours des premières heures. Sortant d'une pension de 20 élèves, plongé dans une masse de 180 ou 200 jeunes, tous plus grands que moi, je me sentais perdu malgré la présence d'un cousin de 13 ans. Je me revois le premier soir en salle de récréation. Je me trouvais encerclé d'une horde bruyante voire hurlante. Soudain un coup de sifflet strident du préfet. Silence oppressant !... Nous nous rangeons le long des murs, chaque dortoir ayant son lieu de rendez-vous. Nous montons dans un silence monacal le long des tristes et interminables escaliers. Au dortoir chacun cherche son lit et se déshabille sous la surveillance du préfet et d'un grand : le censeur. Les lits grincent. Le sommeil tarde à venir. La tête bourdonne d'images habituelles. Je m'endors, mais au milieu de la nuit je tombe du lit et atterris sur le sol près d'un mètre plus bas. Ce sera le seul incident de cette première nuit au séminaire.

Entré directement en 5<sup>e</sup> je ne fus pas trop perdu dans mes études. Au contraire les premières compositions se déroulèrent très bien. J'étais en 5<sup>e</sup> A avec le Père Lassablière. La 5<sup>e</sup> B avait un professeur laïc. Dans chaque classe nous étions 22. Quelques-uns pensaient devenir prêtre, sans doute le bon tiers. D'autres non. De cet ensemble deux seulement arriveront prêtres : Jacques Faveyrial et moi. Cinquante ans plus tard mon ami me confiait : *Si on avait fait deviner au Père Lassablière les deux qui arriveraient au bout, il*

*n'aurait jamais dit Faveyrial et Chassagneux.* Nous n'étions ni plus intelligents ni plus saints que les autres. Nous étions « dans le peloton... » C'est toujours là que je devais me situer pendant mes 5 ans à Montbrison.

Parmi les élèves une bonne moitié venait de la ville : Montbrison, Saint-Étienne et ses environs. L'autre moitié était constituée d'enfants d'origine rurale de tout l'arrondissement de Montbrison ou de celui de Saint-Étienne, plaine et montagne. Dans ma classe régnait une bonne entente entre nous. Nous étions majoritairement pensionnaires avec quelques externes de la ville. Tous classés séminaristes, candidats à la prêtrise ou pas, tous repérables en sortie avec notre casquette, la célèbre « bâche » que certains, disait-on, jetaient dans la Loire en revenant du baccalauréat. Nous ne faisons pas mystère de nos projets entre nous. Mais nous restions discrets et ne les exposions pas. Une sorte de respect mutuel nous entourait. Lorsque nous nous accrochions ce n'était jamais sur ce sujet.

En 5<sup>e</sup> nous n'étions pas les plus petits car il y avait ceux de 6<sup>e</sup>. Mais nous nous sentions loin des « rhétos », grands élèves de première : la rhétorique, et aussi des « secondes », classe dite « les humanités ». Ruraux et urbains semblaient être du même nombre dans chaque classe. Mais nous qui descendions de nos montagnes : Saint-Jean-Soleymieux, Saint-Bonnet-le-Château, Saint-Bonnet-le-Courreau, nous étions parfois regardés de haut par certains, voire jugés quelque peu « demeurés ». Les élèves de la ville de Saint-Étienne se targuaient de tout savoir. Mais nous avions notre revanche devant leur ignorance des choses de la campagne. Une petite anecdote me revient. Un dimanche de promenade dans la plaine de Savigneux, nous passons devant un troupeau de vaches, dont l'une est en chaleur. Un Stéphanois demande au Père Lassablière : *M'sieur, pourquoi que la vache monte sur l'autre ?* Et lui de répondre le plus sérieusement du monde : *C'est pour voir plus loin !* Et nous de rire de tout notre saoul.

\*

\* \*

La vie restait austère au petit séminaire et la discipline rude. Dans les années 1930-1931, disait-on, un relâchement s'était produit : laisser-aller, chahuts, etc. L'autorité diocésaine avait envoyé un nouveau supérieur pour rétablir l'ordre : le Père Marius Percher un Montbrisonnais. Dès son arrivée il avait frappé fort : *Il vous faut un dompteur, je suis là pour vous dompter.* Ce furent ses paroles de présentation à la grande étude. De nombreux témoins, mes aînés de 3 ou 4 ans, nous ont rapporté ces citations du Père Percher, restées célèbres et inoubliables.

Pour faire régner la discipline il était allé chercher – et débaucher – un professeur déjà au travail dans un collège lyonnais : le Père Étienne Garnier. Ce prêtre stéphanois m'a expliqué 40 ans plus tard comment il avait vécu douloureusement son transfert et son atterrissage dans la fonction de préfet de discipline. Selon les consignes reçues il ne devait jamais parler aux élèves, sinon pour des ordres clairs et brefs. Sa ligne de conduite : être craint pour maintenir l'ordre. J'ai connu quelques préfets de ce genre. Nous les appelions les « juteux » et nous ne les aimions pas. Présentaient-ils une bonne image du prêtre à de jeunes candidats au sacerdoce ?

Le Père Garnier a vécu 3 ans sous cette charge contraignante, m'a-t-il expliqué. Sa vie a changé lorsqu'il a été nommé professeur de 3<sup>e</sup> B en 1936. Sa nature stéphanoise a repris le dessus : c'était un autre homme plein d'amabilité et d'humour, malgré une certaine sévérité. Enfin un vrai visage de prêtre.

Le Père Percher, de son côté, était considéré comme un véritable saint. Un saint « modèle janséniste », austère, autoritaire, menant une vie d'ascète et de sacrifice, capable de passer une nuit entière de prière à la chapelle. Il prêchait remarquablement bien. Nous étions tous attentifs, prêts à entendre ses causeries. Il passait beaucoup de temps à les préparer et les déclamait parfois tout fort dans son bureau. Je n'ai pas oublié son sermon mémorable sur Renan. À vrai dire c'était un homme malade. Déjà proche de la mort il ne se contrôlait pas toujours. Je pense qu'au fond c'était un homme bon et généreux. Je le revois encore à un retour de promenade où nous avons été trempés de pluie. Il se tenait à la porte du dortoir, palpant chaque élève pour contrôler s'il s'était bien changé. Il nous aimait à sa façon. *Surtout il manquait d'humour*, disait de lui un ancien élève. Et il avait cru nécessaire de se blinder de cette carapace dure pour accomplir la lourde mission qu'on lui avait confiée. Il devait mourir subitement le lendemain de la distribution des prix en juillet 1938, au début du repas d'adieu des professeurs.



Le petit séminaire comptait une quinzaine de prêtres : professeurs, préfets, surveillants... Certains nous ont manifesté une bonne image du prêtre. Je pense au Père Claudius Bossu, un bourreau de travail, vicaire à Saint-Pierre et mon professeur de première en 1938-1939, avec 32 élèves. Exigeant et juste, il savait nous intéresser à nos études. Prisonnier de guerre, évadé, repris et interné à Rava-Ruska, il devait en revenir assez diminué. Nos chemins devaient de nouveau se croiser en 1953, peu avant sa mort précoce.



**Sur la cour de récréation, en 1938**  
(Classe de seconde)

de gauche à droite : Méret, Peinturier, Chassagneux, Bertin, Duchamp et J. Brun (en arrière-plan)



**Théâtre : *L'anglais tel qu'on le parle* et *La farce de Maître Mimin***  
(1938, classe de seconde)

Mon professeur de seconde avait été le Père Antoine Charmet. Sans avoir le charisme du Père Bossu, il nous avait fait accomplir une année féconde. Sa fin fut tragique. Prisonnier de guerre lui aussi il fut sensible à l'appel des évêques de France invitant les prêtres prisonniers à se faire transformer en « travailleurs libres » afin d'accompagner les jeunes du STO que nous étions. Le risque encouru a-t-il été bien mesuré ? Prisonnier de guerre il dépendait de l'Abwehr et était couvert par les accords de Genève. Devenant travailleur libre il perdait cette protection et ne dépendait plus que de la sinistre gestapo. Le pire devait lui arriver. Pris dans ses fonctions d'aumônier – comment ? nous l'ignorons – il fut expédié au camp de Buchenwald où il mourut d'épuisement le lundi de Pâques 2 avril 1945.

Parlons du Père André Bolon, directeur du séminaire. D'humeur toujours égale, d'une sérénité tranquille, il atténuait la rigueur du supérieur. Chaque matin à la messe, sans être un orateur remarqué, il nous adressait un petit mot de méditation. C'était mon directeur spirituel et celui de la plupart des élèves. Nous avons tous beaucoup reçu de lui. Nous le considérons comme un homme de Dieu, un saint prêtre. Il était vrai !... Plus tard il devait inaugurer une sorte d'assistance sociale pour les prêtres du diocèse de Saint-

Étienne. Il les connaissait tous depuis longtemps, et certains très intimement. Il s'acquitta discrètement et efficacement de ce service fraternel à la satisfaction générale.

Je n'ai connu qu'un an, en première, le successeur du Père Percher : le Père Duperray qui venait de Charlieu. Homme remarquablement intelligent, parfois soupçonneux, il restait tracassé par la présence d'une école d'adolescentes à 20 m du séminaire. Il devait conduire la maison sur un chemin assez nouveau que je n'ai pas eu le temps de connaître. Profondément marqué par la guerre de 1914-1918, capitaine d'infanterie, il fut blessé et fait prisonnier au mont Kemmel en 1918. Il avait une claire vision du sombre avenir de l'Europe. Ainsi a-t-il eu le souci de nous informer sur le danger du nazisme, déjà condamné par Pie XI en 1937 dans son encyclique *Mit brennender Sorge*. Il nous avait distribué et commenté un petit fascicule sur « Mythe du XX<sup>e</sup> siècle » de Rosenberg. Je regrette de l'avoir perdu depuis bien longtemps. Le Père Duperray avait caché des Juifs au séminaire pendant l'Occupation. Il devait être nommé évêque de Montpellier en 1947.

Dans cette galerie de portraits n'oublions pas l'inénarrable Père Dumas, professeur d'anglais. Fier d'avoir été l'interprète du général Pershing en 1917, il a laissé un souvenir impérissable. Nous l'avons tous chahuté tant et plus. Nous le faisons parfois mettre en colère, ce qui lui faisait lancer des traits inoubliables : lors d'un chahut, *Espoir de l'Église et de la France sortez !...* Et toute la classe se rendait à l'étude... Il aurait pu devenir un remarquable comédien. Je l'entends encore nous lire un passage des aventures de Sherlock Holmes à la fin d'une classe un peu plus tranquille. Nous étions alors émerveillés par son don de conteur. Les professeurs eux-mêmes lui demandaient parfois de leur lire quelques pages, pour leur plaisir. Plein de délicatesse, il nous faisait goûter les premières fraises de son jardin. Et lorsque nous avons été ordonnés prêtres en 1948, il a fait don à chacun de ses anciens élèves de quelques intentions de messe... payées en dollars ! Il est mort peu après, un Jeudi saint : quel symbole pour un prêtre !

Signalons enfin le Père Épinat, petit bonhomme et grand motard. Professeur d'histoire et géographie, il était incollable et intarissable sur l'histoire de France, et sur la géographie du Montbrisonnais. Essertines-en-Châteneuf, son village natal, constituait pour lui le nombril du monde. Il s'intéressait beaucoup aux divers patois du haut Forez.

Tous ces professeurs prêtres nous ont beaucoup marqués, chacun à sa façon, avec ses qualités et ses petits côtés. Lorsque des anciens se réunissent ici ou là, en rappelant leurs fredaines passées, ils évoquent joyeusement leurs anciens professeurs à qui ils doivent leur formation. Ces rencontres d'anciens, qu'ils soient prêtres ou laïcs, se perpétuent au fil des ans. Ma classe « rhéto 39 » se retrouve chaque mois de septembre – au moins ce qu'il en reste. Je sais aussi que des anciens se rencontrent régulièrement à Saint-Étienne le premier mardi de chaque mois. J'ai gardé « le bulletin des anciens élèves du collège Victor-de-Laprade » racontant le chaleureux congé de famille du 3 juin 2006 qui avait rassemblé 170 anciens de la rhéto 1931 à la rhéto 1970.

C'est au cours de ces cinq années que ma vocation a mûri peu à peu. Chaque matin nous assistions à la messe avec le petit mot du Père Bolon. Nous suivions l'année liturgique avec ses diverses célébrations. Je me souviens du chant des *Lamentations* de Jérémie le Vendredi saint à la chapelle. Parfois nous participions aux célébrations solennelles à la collégiale Notre-Dame : Noël, Pâques surtout. Nous ne partions en vacances que le lendemain matin. Je pense encore aux deux processions de Fête-Dieu dans les rues de Montbrison. Nous défilions à la suite des P'tits Fifres devant les grands draps blancs brodés étendus devant les façades des catholiques pratiquants de la ville. Occasion pour eux de se manifester, de se compter peut-être ?...

Par ailleurs chacun rencontrait régulièrement son directeur spirituel qui l'écoutait, répondait à ses questions et l'aidait à réfléchir. Nous étions sans cesse invités à l'effort, à la discipline et à l'esprit fraternel. Au tout début, dans les petites classes, nous « faisons des sacrifices », les inscrivant dans un petit carnet personnel. Ou bien nous nous privions de dessert pour les porter aux « pauvres », les habitants des tristes masures écrasées au pied de la colline du Calvaire, derrière le séminaire. Ces façons de faire peuvent sembler puériles aujourd'hui. C'est ce que nous avons vécu dans les toutes premières années à Montbrison.

Ces cinq années n'ont pas été rectilignes. J'étais un adolescent parmi d'autres. Je pense n'avoir été ni le « chahuteur invétéré » ni le « saint homme » décrochant chaque mois le tableau d'honneur premier degré :

moyenne huit et demi. Comme les autres, avec les autres, j'ai travaillé, j'ai prié, je me suis amusé ne craignant pas les occasions. Comme beaucoup j'ai été condamné à X heures d'arrêt, donc à tourner tout ce temps-là autour de la cour.

Cependant je pense avoir effectué un cursus ordinaire normal. Face aux mathématiques, à la physique et à la chimie je me sentais monter des poussées d'urticaire ! En revanche j'aimais beaucoup l'histoire, le grec, le latin et le français. Par chance au « bac » les questions de « math » étaient faciles et la version grecque courte mais difficile. Latin et grec devaient plus tard m'être d'une grande utilité dans diverses occasions... Nous en reparlerons.

Ayant partagé avec les autres les heures de travail et de sanction, nous avons vécu ensemble pas mal d'heures joyeuses. La semaine était entrecoupée de temps de loisir pour nous défouler. Le dimanche et le jeudi après-midi : promenade de deux ou trois heures dans la plaine ou les côtes de Montbrison. Le mardi après-midi : jeu de foot sur les terrains des usines Chavanne. Et après chaque sortie : une heure et demie d'étude avant le repas. Une fois par trimestre : grand congé avec sortie en car. À condition, bien sûr, d'avoir obtenu le tableau d'honneur ; sinon : version latine ou autre pensum à l'étude. La fin de l'année était marquée par la fête du supérieur, du directeur, et, moins solennellement, celle de nos professeurs de classe. Mais surtout « le grand régal » couronnait toutes ces festivités. C'était l'affaire exclusive des « rhétos ». Ils en fixaient la date, ignorée de tous – théoriquement ! – et en assuraient l'animation : jeux, chants, goûter, etc. Pendant 36 heures la discipline n'existait plus, ou presque. Le grand régal se clôturait par une sortie en train et une soirée de cinéma « bougeant », double point d'orgue de la fête. Je signale en passant le beau film *Blanche-Neige*, parlant et en couleurs qui nous a été projeté à la salle du Rex, une première pour la plupart d'entre nous, en 1937 me semble-t-il.

\*  
\* \*

Au cours de ces années notre pays vivait des événements importants. Je pense à 1936 avec l'arrivée du Front populaire. Ma famille, catholique de droite n'avait pas tellement apprécié. Puis la guerre d'Espagne. Les journaux de la maison avaient surtout relaté les horreurs du *Frente popular*. Nous avons vibré avec les cadets de l'Alcazar de Séville qui ont dû capituler devant les républicains. Les crimes de l'armée de Franco étaient assez étouffés ! En 1938 sont arrivés pour se réfugier les républicains vaincus. On les mettait dans des camps de concentration. Je les imaginais « concentrés », c'est-à-dire mis ensemble, jouant aux cartes, allant à la soupe et attendant la fin... Je devais bientôt réviser mes opinions devant la réalité des camps de concentration du III<sup>e</sup> Reich.

Dans la même période les prétentions d'Hitler se faisaient les plus vives. Nous étions irrités devant l'inertie de nos gouvernants. Nous restions des témoins consternés, la rage au cœur, face aux avancées du Führer : la Sarre, la Rhénanie, l'Autriche, la Tchécoslovaquie. À la rentrée de première, en septembre 1938 nous nous demandions ce qui allait advenir. Munich devait arriver, avec son humiliation si peu ressentie à l'époque. Le pacte germano-soviétique de juillet 1939 allait constituer le coup de tonnerre annonçant la proximité de l'orage.

Je me souviens de la réflexion de mon voisin Jules, artilleur en 1914-1918. Un jour de rentrée - lequel ? - il avait transporté ma malle au séminaire et m'avait demandé : *Quelle langue tu apprends ? - L'anglais - Tu ferais mieux d'étudier l'allemand, ça pourrait te servir.* Quelles paroles prophétiques chez ce vieux paysan plein de bon sens.

\*  
\* \*

Ces années de formation m'ont aidé à voir un peu plus clair et à préciser mes projets. J'étais aidé par le Père Bolon, mon directeur spirituel. Les autres professeurs prêtres n'intervenaient pas dans ce domaine réservé. Mais surtout j'avais depuis 1937 un nouveau curé à Saint-Jean : le père Jean Marie Brejon, originaire de Jonzieux. Ce rural, rondouillard, bon et souriant, se sentait proche de ses paroissiens. Il les connaissait tous, pouvait même souvent appeler leur chien par son nom et reconnaître à qui appartenait tel attelage arrêté sur la place publique. Mais surtout c'était un vrai prêtre. Il m'a aidé à réfléchir, à relativiser les difficultés, à

discerner un peu mieux ma route. Il était pour moi le père attentif, bienveillant, et plein d'humour ce qui ne gêne rien.

Ce prêtre a exercé une très forte influence sur moi et sur beaucoup d'autres. Je le rencontrais aux congés de Noël, de Pâques et aux grandes vacances, au cours desquelles je travaillais avec ardeur à la ferme de mes parents. J'allais plusieurs fois par semaine à la messe à Saint-Jean, à pied ou à vélo, à 4,5 km de la maison. Je déjeunais à la cure où j'ai toujours été bien reçu par le curé et par sa gouvernante Françoise. Ensuite nous prenions le temps de bavarder.

Le Père Brejon était l'un des prêtres de la région, avec ceux de Gumières, Apinac, Saint-Hilaire et autres, à avoir lancé la JAC naissante dans les années 1935-1939. Ce mouvement avait bien démarré chez nous et ailleurs. Il travaillait à la formation humaine et chrétienne des jeunes garçons et filles : « notre université » disent des anciens. Grâce à la JAC nombre de jeunes sont parvenus à occuper de hauts postes de responsabilité dans la vie sociale, professionnelle et politique.

Je revois encore ces garçons de 20 ans participant aux fêtes de la terre et à d'autres célébrations. Ils chantaient de toute leur voix et de toute leur foi les refrains un peu martiaux de l'époque :

*Jeunesse debout, l'appel du grand Semeur s'élève,  
La jeunesse bout dans nos veines comme une sève...*

Je revois encore Maria Blanc – « la Maria » – une fille qui m'avait profondément impressionné à une fête de la JAC à Gumières. Elle avait parlé en public à 18 ans sans trac, proclamant son idéal de rurale et de chrétienne. Une phrase d'elle m'en est restée : *Il nous faut fleurir là où Dieu nous a plantés*. Elle devait épouser Auguste Crépinge, – le Guste – jaciste lui aussi. Devant ces jeunes si motivés je me disais que ça valait la peine de consacrer ma vie à eux et à l'Église. Une Église qui reverdissait. Mais, hélas, la guerre était à nos portes et allait frapper un sale coup à ces pousses si prometteuses. De lourds nuages assombrissaient peu à peu notre horizon.

En effet nous arrivons à juin 1939, à la fin de ma première. Après la retraite habituelle de fin d'études à la Barollière, après la première partie du baccalauréat section A, passée avec succès, je reviens au Verdier pour les vacances. Sur les conseils de mon directeur et de mon curé je m'estimais assez mûr pour avancer, malgré les incertitudes du lendemain. Je fis donc ma demande d'entrée au Père Gillet, supérieur du grand séminaire de philosophie Saint-Joseph à Francheville. À vrai dire je n'avais jamais eu l'envie de descendre de mon tapis roulant. Mes parents me laissaient totalement libre. Mais leur choix semblait fait : ils étaient prêts à m'accompagner sur cette route qui semblait me convenir. Je reçus la réponse affirmative du supérieur de Saint-Joseph au cours du mois d'août... Et le 3 septembre la guerre éclatait...



Réfectoire du petit séminaire de Montbrison



Dortoir du petit séminaire de Montbrison



Fresque de la chapelle réalisée par le Père Couturier en 1933

"La vocation de saint louis de Gonzague"

## II – Le grand séminaire

### 1 - Les débuts : 1<sup>re</sup> année 1939-1940

Entre le jour où je fis ma demande d'entrée au grand séminaire et celui où j'en franchis les portes les événements s'étaient précipités. La guerre avait bouleversé tous les projets. Le Père Gillet, supérieur de Saint-Joseph, avait été mobilisé avec d'autres professeurs. Seuls restaient les plus âgés ou les inaptes à porter les armes. Dès le début des hostilités le séminaire Saint-Joseph fut réquisitionné comme hôpital militaire. Seul restait disponible l'immense bâtiment de théologie Saint-Irénée. C'est donc là que furent regroupés tous les séminaristes de philosophie et de théologie qui n'étaient pas mobilisés. Saint-Irénée comptait aussi plusieurs professeurs aux armées, avec la majorité des séminaristes.



Le séminaire Saint-Joseph  
(au fond, à droite, Saint-Irénée)

Nous étions environ 80 à entrer en première année de philo. Nous rencontrions nos aînés ayant déjà effectué un an à Saint-Joseph. Trop jeunes pour porter les armes nous formions le groupe le plus important de Saint-Irénée : entre 160 et 170 jeunes. Les théologiens malades ou réformés ne devaient pas atteindre le chiffre de 60-70. Le supérieur de Saint-Irénée, le Père Jeuné, était un Bordelais issu de famille bourgeoise. Déjà âgé – du moins de notre point de vue – il nous paraissait un homme assez lointain, malgré les efforts qu'il faisait pour nous accueillir avec les professeurs restants.

Cette rentrée 1939 rompait avec une longue tradition. Jusqu'ici les jeunes séminaristes arrivant à Saint-Joseph revêtaient la soutane le lendemain de la rentrée. Vu les événements nous devions rester en civil. Le Père Jeuné ne manqua pas, avec humour, de souligner l'étonnement des murs de ce vénérable bâtiment, édifié en 1904, qui n'avait jamais connu ça : des séminaristes sans soutane. C'était une judicieuse décision tant pour le moment présent que pour l'avenir où elle fut maintenue. Les prises de soutanes devaient s'effectuer plus tard, petit à petit, au cours des deux années qui allaient suivre.

\*

\* \*

La rentrée s'effectua sans trop de problèmes. Mais quel changement pour nous. Quittant notre vie de pensionnaires, nous voilà logés individuellement dans cet immense bâtiment à la façade imposante, aux larges couloirs, aux escaliers monumentaux. Chacun avait sa chambre personnelle. La mienne : au 3<sup>e</sup> étage.

Il fallait s'habituer à gérer cette nouvelle vie : entretien de la pièce, rangement des livres dans la petite bibliothèque, du linge dans l'étroit placard, nécessaire de toilette, broc, seau, balai, etc. Mais ce ne fut pas difficile. Au contraire assez agréable...

En revanche les nouvelles études posèrent davantage de problème. Finis les théorèmes de math, les dissertations et les analyses littéraires au profit de la philosophie : un chantier tout neuf. Pour diverses raisons au lieu de commencer par le programme plus simple de 1<sup>re</sup> année, nous devions attaquer celui de la 2<sup>e</sup> année avec l'histoire de la philosophie grecque. J'étais bien un peu perdu dans la fréquentation de Socrate, Platon, Aristote et les autres... Je me souviens d'avoir « séché », fin du 1<sup>er</sup> trimestre sur l'évolution de l'idée du divin au cours de dix siècles de l'histoire grecque.

Heureusement la 1<sup>re</sup> dissertation avait été plus à notre portée. Elle concernait l'actualité de novembre 1939 : « Guerre ou croisade ». Nous nous souvenions des encycliques de Pie XI sur le communisme et le nazisme, ainsi que du fascicule de Père Duperray sur le *Mythe du XX<sup>e</sup> siècle*. Je ne sais plus ce que je rédigeai. Le but du travail consistait à dire : guerre ET croisade. Le pacte germano-russe de juillet 1939 nous était resté en travers de la gorge. Alors, communisme et nazisme étaient à mettre dans le même sac.

\*

\* \*

J'avais un nouveau directeur, le Père Escot, vénérable sulpicien très paternel, légèrement d'un autre temps. C'est lui qui m'a aidé à effectuer le passage du petit au grand séminaire grâce à des rencontres régulières. Chaque matin, salle des exercices, avait lieu la prière commune, suivie de 20 minutes d'oraison silencieuse. Au début il fallait se cramponner avec l'aide, parfois, d'un livre de méditation. Je n'eus pas trop de peine à me familiariser avec cette nouvelle formule de prière. Je m'y habituai assez vite, ce qui m'a permis par la suite de rester fidèle toute ma vie à ce temps fort du matin, suivi plus tard de la prière du bréviaire.

Nous participions aux offices liturgiques dans l'immense chapelle qui m'écrasait un peu les premiers jours : messe quotidienne, vêpres et complies, parfois salut du saint sacrement, prière personnelle, etc. À chacun de trouver son rythme. Tous les jours, avant midi, quelques minutes étaient réservées à un bref examen de conscience, puis à la lecture en latin du *Nouveau Testament* sur le *Manuale christianum*. Lequel comprenait aussi l'office de la Sainte Vierge et *l'Imitation de Jésus-Christ*. Ce n'était plus le latin classique de Cicéron ou de Tite-Live, mais celui beaucoup plus simple de la liturgie. Je reconnais que cet exercice quotidien me replongeant dans le latin, me préparait fort heureusement à mes dialogues futurs avec les prêtres polonais.

Après ce bref exercice du milieu du jour nous allions prendre notre repas au réfectoire où chacun avait sa place. Le repas se faisait parfois en silence, suivant le temps liturgique, avec lecture de textes d'histoire souvent intéressants. La nourriture était abondante et bonne : époque des vaches encore grasses, avant celle des vaches très maigres, à laquelle nous ne nous attendions pas.

Chaque soir nous assistions à la lecture spirituelle faite par le supérieur, le solennel Père Jeuné. Saint Jean de la Croix, sainte Thérèse d'Avila passaient bien au-dessus de nos têtes, avec les commentaires farcis d'innombrables citations latines chères à l'orateur. Certains dimanches venait un conférencier judicieusement choisi. Je me souviens d'avoir été charmé par Wladimir d'Ormesson, oncle de Jean d'Ormesson, académicien actuel bien connu. Fils d'un ambassadeur français à Saint-Petersbourg, né en Russie, il en avait rapporté de savoureuses anecdotes... et son prénom.

Nous n'avions pas de relations avec l'extérieur. Cependant chaque jeudi après-midi nous allions aider les vicaires des paroisses de Lyon à faire le patronage. Je fus affecté à la paroisse Saint-Paul avec un aîné théologien : Marcel Murgue. Notre responsabilité consistait à mener des garçons jouer au foot sur les terrains de la Sara, derrière Fourvière. Cela m'intéressait moyennement.

Ces premiers mois de philosophie se passaient assez bien. Au début un peu perdu dans ce monde nouveau, je mis un peu de temps à émerger. La philosophie grecque entra peu à peu avec le Père Lemoine, jeune professeur réformé de l'armée. Je me sentais plus à l'aise avec la logique, malgré les sautes d'humeur d'un professeur maladif parfois quinquex. Je me passionnais surtout pour l'histoire de la France

contemporaine, du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours, c'est-à-dire à 1939. Elle était au programme du bac philo qui nous attendait.

\*  
\*   \*  
\*

Ce premier trimestre, serein pour la vie au séminaire, fut tragique pour la Pologne. Nous avons suivi douloureusement son inexorable écrasement. En effet chaque matin au petit déjeuner un lecteur présentait les grandes nouvelles de la guerre. Après la Pologne : *Rien à signaler sur l'ensemble du front*. Tel était le refrain journalier de la « drôle de guerre ». La France ne bougeait pas.

Les vacances de Noël 1939 passèrent très vite. Puis arrivèrent le 2<sup>e</sup> et le 3<sup>e</sup> trimestre : les événements allaient se précipiter. Avril : invasion du Danemark et de la Norvège par l'Allemagne. Envoi de 3 bataillons français à Narvik en Norvège du Nord, rapatriés presque aussitôt... surtout le 10 mai : invasion de la Belgique et de la Hollande, percée des Ardennes. *La route du fer est barrée... Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts...* fanfaronnaient nos responsables politiques... Las !... Je me souviens de ce 10 mai au matin avec les sirènes hurlantes et les avions ennemis dans le ciel de Lyon. Dès lors, l'avance allemande se poursuivra, poussant devant elle des flots de civils : femmes, enfants et vieillards, à pied, en voiture à cheval, en camion, à bicyclette, sans oublier les poussettes bourrées de linge sur lequel on avait juché un jeune enfant...

Du parc Saint-Irénée nous pouvions contempler vers Francheville-le-Bas la débâcle de l'armée française au milieu des colonnes de réfugiés. Les journaux nous parlaient du repli sur Dunkerque et de l'avance inexorable des chars allemands.

C'est au cours de ces tristes jours que le supérieur du séminaire renvoie les élèves. Trop tard... À chacun de se débrouiller. Avec un ou deux confrères je descends à Lyon. C'est la panique générale : plus de trains, plus de cars pour Saint-Étienne. L'armée française en déroute circule dans tous les sens. Triste spectacle... Nous remontons au séminaire. Là, un coup de chance : le concierge Joseph Béchet va partir en camionnette pour Saint-Christo-en-Jarez. Nous nous serrons dans la remorque. À Saint-Christo : nuit sur le plancher de l'école des filles. Le matin : départ à Saint-Étienne où je passe la journée à chercher. Vers 16 heures je finis par trouver le car d'Ambert. Je m'y engouffre, sans ma valise, perdue ou volée dans la cohue. Et je finis par arriver à la ferme paternelle à la nuit tombante.

Personne à la maison où tout est ouvert, seul le chien est là pour me faire la fête. Je furète ici et là dans la cour quand mon père m'aperçoit par la porte entrebâillée de la grange. Ma mère et mes sœurs sont allées se cacher dans un chemin creux derrière le bâtiment, effrayées par le bombardement attribué aux Italiens sur les roulantes et les fours militaires à Bonson. On trouvera des morts dans les seigles environnants quelques jours plus tard. Enfin nous voilà tous réunis. Que faire ? Bien vite vont circuler les bruits les plus alarmistes : les Allemands vont-ils rafler les jeunes ? Dois-je partir à vélo chez mes cousins de Bordeaux ? Inutile, les Allemands y sont déjà. D'ailleurs 4 jeunes de Sury, dont mon cousin, viennent se cacher chez nous au bord des bois. Alors ne bougeons pas et attendons la suite des événements.

Où étais-je le 18 juin ? Je n'ai pas entendu l'appel de ce jeune général de Gaulle encore inconnu. Comme beaucoup d'autres je jugeai son choix téméraire et inutile. Je n'ai pas entendu non plus le message du maréchal Pétain, demandant l'arrêt des hostilités. Sa décision me paraissait plus sage et inévitable, à moi comme à beaucoup d'autres. Elle fut accueillie avec un mélange de dépit et de soulagement par une population hébétée, ayant l'impression d'avoir reçu tout le ciel sur la tête. Souvenirs inoubliables ! Colère, rage, découragement de tous : des anciens de 14-18 d'abord qui ne comprenaient pas, et de nous, les jeunes, qui avons grandi dans les flonflons victorieux du 11 novembre 1918. Le pays se trouvait vaincu, écrasé, humilié, coupé en deux, comptant un million et demi de prisonniers, 92 000 tués et 250 000 blessés. Chiffres que nous ignorions alors. Et le 3 juillet l'attaque anglaise de Mers-el-Kebir déversa un peu plus de bile dans le cœur des Français ? Ce que les Allemands surent bien utiliser...

Nous passons l'été la rage au cœur, craignant le débarquement allemand en Angleterre, comme cela avait été annoncé. Heureusement la Royal Air Force sauve la situation et rend impossible le projet d'Hitler.



Cependant Londres et d'autres villes sont bombardées. Coventry surtout. Les Allemands inventent le verbe *conventrieren* : « concentrer », anéantir. Ils n'avaient encore aucune idée des futurs retours de bâton.

Au cours de ce triste été nous arrivent des nouvelles tragiques : des jeunes de chez nous sont morts au combat. Deux prêtres de la région : Marius Lafond de Montbrison, Jean Rony de Périgneux. Des séminaristes, dont François Jourgeon de Saint-Genest-Malifaux tué dans un accident de moto du côté de Valence. Un de mes compatriotes était mort au combat à Breda en Hollande. Le naufrage du Sirocco dans la mer du Nord avait englouti plusieurs jeunes soldats originaires de la Loire et de la Haute-Loire. Peu à peu parvenaient des nouvelles de ceux dont on ne savait plus rien. Ils étaient vivants mais prisonniers, dispersés à travers l'Allemagne. Soulagement des familles mais que d'angoisse pour l'avenir. Et combien de temps allait durer leur captivité ?

Octobre 1940 ramène la rentrée. L'Armistice ayant mis fin aux hostilités, Saint-Joseph a été libéré de ses soldats et peut de nouveau accueillir les élèves. Saint-Irénée rouvre aussi ses portes aux théologiens démobilisés. Mais des dizaines d'élèves et de professeurs manquent à l'appel, prisonniers dans les stalags. Leur souvenir va tenir une grande place dans nos cœurs.

Cette première année de guerre, tragique et traumatisante pour tous, n'a cependant provoqué aucun ébranlement dans ma vocation vers la prêtrise. J'avance peu à peu, mais les événements à venir vont continuer à me marquer profondément.

## 2 – Les années charnières

### A - Vers le premier engagement

La rentrée 1940 regroupe au séminaire Saint-Joseph mon cours de 2<sup>e</sup> année de philo avec les plus jeunes de la première année. Nous sommes environ 150, tous nouveaux dans ce bâtiment plus récent et moins austère que Saint-Irénée. Nous nous y sentons beaucoup plus à l'aise. Le nouveau supérieur est le père Lemoine qui a été notre professeur de 1<sup>re</sup> année. Je trouve un nouveau directeur : le Père Chaleix, jeune Sulpicien. Les cours reprennent avec la perspective de la 2<sup>e</sup> partie du bac en juin. Les étudiants ordinaires, bacheliers 1<sup>re</sup> partie de 1939, comme nous, ont fait leur philosophie en un an en 1939-1940. Ils ont passé le bac en catastrophe au cours de ce triste mois de juin 40. Pour nous qui sommes au grand séminaire, le temps de philo durera 2 ans, car il nous faut en outre commencer à étudier la théologie, l'histoire de l'Église, la Bible, etc.

L'année démarre sans incident. Un beau jour nous voyons apparaître un fier lieutenant portant une barbe bien taillée. C'est le Père Gillet, ancien supérieur. Mobilisé sur la frontière est, il eut la chance d'être refoulé en Suisse et d'éviter la captivité en Allemagne. C'est au cours de ce 1<sup>er</sup> trimestre - me semble-t-il - que la Suisse a pu libérer les soldats français qu'elle détenait. Le séminaire Saint-Joseph ayant un nouveau supérieur, l'ancien, le Père Gillet, va donc découvrir de nouveaux horizons ; à Nantes, si j'ai bonne mémoire.

C'est aussi au cours de cette année que nous allons faire la connaissance des tickets d'alimentation. Nous commençons à sentir les tiraillements d'estomac, premiers signes de la faim. Nous souffrons surtout du manque de pain : les rations journalières ne suffisent pas à des jeunes de 18-20 ans. Pendant les 7 ans à venir et jusqu'en 1948 à Saint-Joseph et surtout à Saint-Irénée nous souffrirons de la faim et du froid, comme tous nos compatriotes de France et de Navarre. Heureux ceux qui ont une famille d'origine rurale.

\*  
\* \*

Pendant ce temps la vie avance. Et avec elle les événements. Le 20 octobre l'Italie envahit la Grèce depuis l'Albanie qu'elle occupe. Mal lui en prend. Elle tombe dans un guêpier. Les Grecs la repoussent. Nous commençons à entendre parler des « replis stratégiques », refrain qui sera souvent repris... Il faut que les Allemands viennent renforcer les unités en retraite. En décembre les mêmes Italiens partis de Libye envahissent l'Égypte. Mais les fantassins italiens, les célèbres « chemises noires » du Duce sont vite enfoncés par les Anglais. De tout cela, bien sûr, notre presse censurée n'en parle à peu près pas. Elle se contente d'annoncer l'arrivée en Afrique d'un certain général Rommel. Ce qui va changer la donne.

Le 18 novembre 1940 a lieu le passage à Lyon du maréchal Pétain. Il est reçu solennellement à la cathédrale Saint-Jean par le cardinal Gerlier. C'est à cette occasion que l'archevêque de Lyon prononce sa phrase qui deviendra célèbre : *Pétain c'est la France, la France c'est Pétain*. Nous y étions avec une foule en liesse. Je n'avais pas remarqué ces paroles dans le flot oratoire habituel du cardinal. À cette époque : 18 novembre 1940, la quasi-totalité des Français était de cet avis. Certains, ayant revu sa période lyrique, affirment qu'il aurait dit : *Aujourd'hui Pétain c'est la France...* Ce qui modifie un peu le sens. Certainement le Cardinal n'aurait pas dit ça deux ans plus tard, les lauriers du vieux maréchal s'étant fanés. Le cardinal Gerlier a traîné lourdement le boulet de son propos. Il devait se racheter en 1944 par son attitude courageuse face aux sévices de l'armée d'occupation.

\*  
\* \*

Le 1<sup>er</sup> trimestre se déroule sans encombres. Les vacances de Noël me ramènent à la maison au cours d'un hiver exceptionnellement rude. Nous rentrons à Saint-Joseph où il nous faut porter des mitaines, laissant libres la pointe des doigts et chausser nos gros sabots de bois ferrés d'un morceau de vieux pneu. Tenue inhabituelle pour des séminaristes. Au cours de cette année des camarades font le choix de prendre la soutane. Avec pas mal d'autres j'attendrai juin 1941 pour la revêtir, à l'occasion de notre premier engagement : la cérémonie de la tonsure. Je remarque, bien vite, que plusieurs d'entre nous, les premiers à la prendre, seront bientôt les premiers à la quitter. Donc patience et prudence...

\*  
\* \*

Avril, mai, juin 1941 voient les événements se précipiter : invasion de la Yougoslavie, de la Grèce, puis de la Crète, progression de Rommel en Afrique du Nord... Et surtout le 22 juin : coup de tonnerre en Europe avec l'opération « Barbarousse », Hitler attaque la Russie avec ses chars et son aviation. Un gros morceau !... Mon père me rapporte une conversation avec un ami de Saint-Jean qui lui a dit : « Les Allemands n'en feront qu'une bouchée tant les Finlandais leur ont donné du fil à retordre au lac Ladoga » – ce qui était vrai – Réponse brève de mon père : « Attention Napoléon s'y est cassé les dents... » Comme on le voit les avis étaient partagés sur le sujet. Pour le moment rien ne semblait devoir arrêter les panzers.



Juin 1941, lors de la cérémonie de la tonsure  
au centre le cardinal Gerlier



**Tonsurés de juin 1941, anciens de Montbrison**  
(Jean Chassagneux, 3<sup>e</sup> en partant de la droite)

Le proverbe dit qu'il ne faut pas courir deux lièvres à la fois. J'ai pris ce risque et je l'ai payé. En juin 1941 deux étapes étaient prévues : le passage de la 2<sup>e</sup> partie du bac et le premier engagement dans la cléricature : l'ordination à la tonsure avec prise de soutane.

Mes motivations pour la vie de prêtre paraissaient solides je demandai cette ordination et j'y fus appelé. Toutefois le sérieux de l'opération exigeait du temps, du souci, du travail : réflexion, prière, retraite préparatoire. Mais il fallait aussi, et d'abord, trouver du tissu pour la soutane : très difficile en ces temps de restrictions. Finalement j'eus des aides pour y arriver et je pus être tonsuré à Fourvière par le cardinal Gerlier avec une quarantaine de camarades de mon cours.

La préparation au bac en souffrit quelque peu. Les révisions étaient devenues sélectives. L'écrit se passa à merveille avec une dissertation bien dans nos cordes : « Vos études de philosophie vous ont-elles permis de répondre au problème de Dieu ? Justifiez votre réponse qu'elle soit positive ou négative. » Qu'ai-je répondu ? J'ai oublié : sans doute autre chose que ce que j'écrirais aujourd'hui. Je fut admis à passer l'oral début juillet.

Las !... Je séchais lamentablement sur Descartes que j'avais totalement délaissé. J'en fus quitte pour passer mes grandes vacances à intercaler les voitures de foin et les révisions de mes auteurs. Le deuxième oral de rattrapage en septembre me permit de tomber sur des sujets plus familiers. En philosophie : l'abstraction, en histoire : Bismarck. Tout se passa bien. Le bac lettres-philo en poche, je pouvais envisager l'année scolaire suivante avec sérénité.

## **B - Vers l'année noire de mes 20 ans : 1941-1942**

Mon retour à Saint-Jean pour les vacances de juillet 1941 ne passa pas inaperçu. Voir un jeune du pays revêtu d'une soutane, on n'avait pas vu ça depuis plus de 50 ans. L'attitude de mes compatriotes fut sympathique et bienveillante. À vrai dire je restais la plupart du temps en civil pour le travail à la ferme et ne revêtais la soutane que pour descendre à la messe. Ce n'était pas de tout repos avec la chaleur de l'été : monter les côtes en soutane avec mon vélo « retropédalage ».

Ce genre de bicyclette lancé par Manufrance de Saint-Étienne en 1936 possédait deux vitesses : la grande avec pédalage normal en avant et la petite avec rétropédalage, sans aucune manœuvre particulière. Le système se composait d'une longue chaîne se croisant deux fois, ajustée à un 3<sup>e</sup> petit pignon vers la roue arrière. Système ingénieux mais qui n'eut pas de succès. En effet ce n'est pas naturel de pédaler en arrière et la danseuse est impossible. Je n'ai vu que deux machines de ce type en plus de la mienne. Je regrette fort d'avoir abandonné à la poubelle cet objet insolite, devenu pièce de musée. Je me souviens quand même de la

tête que faisaient ceux qui me voyaient pour la première fois monter une côte en pédalant en arrière, bien assis sur la selle.

Octobre 1941 : mon cours revient à Saint-Irénée pour effectuer la 1<sup>re</sup> année de théologie. Ensuite, il lui en restera trois à accomplir. J'ai la chance de tomber sur un excellent directeur spirituel : le Père Joseph Géraud, un homme un tantinet précieux, mais accueillant et ouvert. Il est en outre professeur de morale et docteur en médecine. Je le garderai pendant 7 ans, jusqu'en 1948 : un record... Il tiendra toute cette période une grande place dans ma marche vers la prêtrise. Sans oublier les conseils médicaux qu'il me prodiguera.

Les cours reprennent et s'étaleront sur 4 ans : morale, dogme, histoire de l'Église, Bible. Surtout nous avons eu la chance de bénéficier d'un professeur hors ligne : le Père Albert Gelin, connu de tous les exégètes d'Europe. Très à l'aise sur les avancées de l'exégèse biblique au cours du siècle, il se sentira « libéré » – c'est son propos – en 1942 avec l'encyclique de Pie XII *Divino afflante spiritu*. Elle invite les exégètes à discerner et à reconnaître les différents genres littéraires des auteurs de la Bible, c'est-à-dire comprendre ce qu'ont voulu dire ces auteurs en leur temps. Le père Gelin nous a appris à aimer la Bible et à l'étudier sans cesse. D'une voix frêle, avec aisance et humour, il captivait un groupe de 100 élèves à la fois. Nous le garderons jusqu'en 1948.

\*  
\* \*

Pendant que nous faisons nos délices dans l'étude de la Bible les nuages de plus en plus lourds s'étendent sur l'Europe et le monde.

Octobre-novembre 1941 : les troupes allemandes sont face à Moscou et encerclent Leningrad (aujourd'hui Saint-Pétersbourg). Les sous-marins, les fameux U boot, sillonnent l'Atlantique et envoient par le fond les convois anglais. Nos journaux décrivent leurs prouesses.

Mais surtout arrive le 7 décembre 1941. Je me souviens de l'avoir appris le matin du 8 au petit déjeuner. Comme d'habitude le lecteur présente les gros titres du journal et lit quelques articles dans un silence monacal. À Pearl Harbor les Japonais ont écrasé la flotte américaine en rade dans le port. C'est la surprise totale. Désormais nous voilà plongés dans une guerre mondiale dont nous ne voyons pas la fin. Et le 30 décembre les Nippons sont à Manille aux Philippines. Qui les arrêtera ?

Je me souviens des vacances de Noël 1941. L'hiver, cette année-là, est encore une fois très rude, avec neige, congères et bise glaciale. Pour rentrer, le dernier jour, je dois avec ma mère franchir des épaisseurs de neige à travers champs, les routes étant obstruées. J'arrive au séminaire avec un sale moral causé par le froid, la faim, les événements et surtout le cafard ! Elle commençait tristement l'année de mes 20 ans. En février débute dans l'indifférence générale le procès à Riom pour juger les soi-disant responsables de la défaite : Blum, Daladier, Gamelin et consorts. Ce n'est pas ce qui va nous remonter le moral. Mais devant l'incohérence de la situation, les ambiguïtés de Vichy, les colères d'Hitler, le procès est suspendu *sine die*.

Tout cela ne fait que raviver les plaies de la défaite. Une propagande bien orchestrée en 1940 nous avait expliqué que, si la guerre avait été perdue, c'était la faute aux Juifs, aux francs-maçons et aux communistes. L'attaque allemande en juin 1941 contre la Russie avait un peu dédouané ces derniers, puisque les armées soviétiques se battaient désormais contre l'Allemagne. Après avoir gardé profil bas jusque-là, les communistes français se sont de nouveau manifestés. Ils prendront une grande part à la résistance. Personnellement je mettais à égalité le nazisme et le communisme. Mais la propagande avait produit son effet sur moi et beaucoup d'autres. Des listes de francs-maçons avaient été publiées dans les journaux. Cela avait surpris beaucoup de lecteurs d'apprendre que X ou Y, bien connus, appartenaient à la franc-maçonnerie. Quant aux Juifs, ma famille et moi n'avions guère d'opinion sur eux. Nous savions que Léon Blum était juif. Nous savions aussi que Jésus était juif. Cela ne nous dérangeait pas. Nous suivions l'Église catholique qui nous invitait chaque Vendredi saint à prier pour « les Juifs perfides » : *pro Judaeis perfidis* ! Nous étions loin du concile Vatican II. Des Juifs, nous n'en connaissions pas dans notre haut Forez. Et quand les journaux signalaient à mots couverts les mesures prises contre eux, nous nous sentions peu concernés. La suite des événements allait se charger de m'ouvrir les yeux et de me faire réfléchir.

L'année 1942 s'écoule très lentement. Je l'ai appelée « la triste année de mes 20 ans ». Que d'événements graves au cours de ces mois. Rommel prend Tobrouk en juin et devient maréchal. Les troupes allemandes étouffent Leningrad et prennent Rostov. Notre presse très censurée a occulté les signes d'espoir qui auraient pu nous venir du Pacifique. Le 1<sup>er</sup> mai : bataille de la mer de Corail, Le 7 juin : bataille de Midway. Ces batailles aéronavales confirmaient peu à peu les progrès des forces américaines. Sans doute Radio Londres en avait parlé. Mais sans nouvelles objectives, parce que sans radio, nous ignorions tout. Je ne me souviens pas d'avoir entendu parler de la rafle du Vel d'Hiv le 15 juillet 1942 qui déporta 75 000 Juifs. Qu'en ont dit les journaux de l'époque ? Il faudrait les retrouver... La France vivait depuis 2 ans sous une chape de plomb, même la zone libre... Et ce n'était pas fini.

Où en étais-je personnellement de ma vocation sacerdotale ? J'y pensais encore, mais les événements et la grisaille du grand séminaire commençaient à me peser. J'avais bien reçu le 30 juin 1942 les premiers ordres mineurs, mais avec des motivations assez tièdes. Pendant tout le mois je n'avais cessé de penser à la ferme de mes parents, aux travaux qui approchaient, alors que je ne voyais plus très clair et que le moral était au plus bas. En un mot je ne pouvais plus me voir à Saint-Irénée. Les vacances arrivèrent, au cours desquelles je pus fêter mes 20 ans, très simplement en famille. Et l'été se passa aux travaux habituels de la ferme. Heureusement je pouvais rencontrer le Père Brejon à Saint-Jean. Il me remontait le moral. J'en avais bien besoin pour donner un vigoureux coup de reins face à ce qui m'attendait. L'ère des grands chambardements : 1942-1945.



Au grand séminaire  
(1942)



Les séminaristes du haut Forez en vacances  
(été 1942)

## L'ère des grands chambardements

### I - Les Chantiers de la Jeunesse

Comme tous les jeunes de la zone libre j'étais tenu d'effectuer mes huit mois de Chantier de la Jeunesse. J'aurais dû partir en mars, mais un sursis pour mes études me permettait d'attendre novembre. Pour nous y préparer le grand séminaire nous offrait un temps de réflexion et de retraite au début d'octobre 1942. Nous y retrouvions pour 8 jours les nouveaux de 1<sup>re</sup> année de théologie, ceux qui avaient achevé leurs 8 mois, ainsi que nos aînés proches d'une ordination. Nous étions environ une soixantaine dans notre cas.

Cette semaine de retraite voulait nous préparer au grand saut dans l'inconnu, compte tenu de la situation : la guerre et la France à demi occupée. Formés jusqu'ici dans l'institution Église que connaissions-nous de la vie ? Huit jours allaient-ils suffire pour nous aider à faire face à ce qui nous attendait ? Voire !...

#### 1 – Incorporation

Les jeunes de chaque canton devaient rejoindre tel groupement prévu à l'avance. Ainsi le groupement 22 de Messeix (Puy-de-Dôme) accueillait les jeunes de Montbrison, Saint-Georges-en-Couzan, Saint-Jean-Soleymieux, Saint-Bonnet-le-Château, Rive-de-Gier et un canton de Saint-Étienne. Nous devons y trouver des jeunes du Cher et de l'Indre.

Les jeunes de la Loire devaient rejoindre Meisseix le 4 novembre. Nous sommes donc partis le 3 de Saint-Romain-le-Puy pour gagner une caserne de Clermont où nous devons passer la nuit. Quelle nuit ! Je ne risque pas de l'oublier. Beaucoup de jeunes étaient ivres et la boisson ne manquait pas. La nuit s'est passée dans un chahut monumental : beuveries, cris, chansons toutes plus paillardes les unes que les autres... Nous voilà bien loin des cantiques du séminaire et des chansonnettes de patronage. Quand le sommeil faisait tomber les plus excités, un autre groupe arrivait et le chahut recommençait. Cela a duré jusqu'au matin.

Après le « jus » et le casse-croûte nous avons pris le train en direction de notre groupement désigné, au sud-ouest du département : à Meisseix. « Joffre » était son nom, « obstinément » sa devise. Après un long voyage nous avons débarqué dans la petite gare de Savennes dans les gorges du Chavanon. Il nous fallait grimper à pied, avec nos sacs, nos caisses à paquetage sur un sentier nous conduisant au village du même nom : Savennes. Là se trouvait le groupe 1 qui accueillait les « bleus » les nouveaux du groupement. Comme il fallait impérativement se manifester dès notre arrivée, j'avais revêtu ma plus vieille soutane qui est arrivée crottée et couverte de boue à l'incorporation.

Au groupe 1, nous faisons la connaissance réelle des Chantiers de la Jeunesse. Des baraques entouraient un vaste camp au centre duquel était dressé un grand mât où flottaient nos 3 couleurs. Nous devons défiler sans ordre préétabli devant le médecin du groupement et quelques chefs de groupe – 2 étoiles – chargés de prendre nos identités et de faire la répartition. J'ai ignoré les motivations de leurs choix. Personnellement je devais gagner le groupe 7 à 4 ou 5 kilomètres de là, à pied bien sûr.

C'est là que s'est produit un petit fait que je n'ai pas oublié. J'étais dans le camp à attendre le départ, à regarder, à bavarder. Je suis passé devant l'entrée d'une baraque de chefs juste au moment où arrivait un vol de corbeaux. Un jeune chef met le nez dehors et s'écrie : « Regardez tous ces corbeaux. » Soudain, me voyant en soutane, il pâlit et rentre en vitesse. La mode de « couaquer » les curés était déjà passée. D'ailleurs je ne m'étais pas mépris sur la réflexion du jeune chef. À mon sens l'affaire était classée. Mais 15 jours plus tard l'aumônier du groupement me transmettait des excuses de sa part pour ces paroles tombant mal à propos. Je lui fis répondre que j'avais parfaitement interprété cette réflexion. Mais je restai frappé par le respect et la conscience de cet homme à peine notre aîné. Je n'ai jamais su de qui il s'agissait.

## *Les Chantiers de la Jeunesse*

Les chantiers de la jeunesse sont nés à l'heure la plus sombre de notre histoire. En juin 1940 90 000 jeunes de 20 ans – classe 1940 – mobilisés depuis quelques semaines errent à travers le sud de la France. Ils vont de casernes en campements, n'ayant reçu aucune formation militaire, souvent mal nourris et vêtus d'uniformes hétéroclites. Que vont-ils devenir ? Le général Colson, ministre de la Guerre, convoque le général de la Porte du Theil et le charge de regrouper tout ce contingent. « Que faut-il faire ? » demande-t-il. « Ce que vous voudrez, je vous fais confiance. » Ancien commissaire régional des Scouts de France, il va inventer pour ces jeunes les Chantiers de la Jeunesse en s'inspirant du scoutisme qu'il connaît bien. Son objectif : l'éducation des jeunes par la vie au grand air, le sport, l'effort, le travail, les valeurs morales...

Pour les encadrer il fait appel à des officiers, aspirants, sous-officiers récemment libérés. Tous volontaires pour ce service ils sont dans l'ensemble « maréchalistes » et surtout, la défaite n'étant pas digérée, fortement patriotes et anti-allemands. Parmi eux nous rencontrerons des hommes d'exception.

Les débuts des chantiers furent parfois rocambolesques et toujours difficiles. Les jeunes vivaient loin des villes, à la campagne et souvent dans des forêts inhospitalières. Ils commençaient par établir leur lieu de camp, bâtir leurs baraques, ouvrir des routes avec des moyens réduits. Peu à peu leur arrive du matériel de l'armée avec des effets militaires teints en vert forestier, couleur choisie pour leur nouvel uniforme.

L'unité était le groupement, avec un chef installé dans un gros bourg. Chaque groupement comptait environ 1 500 hommes répartis en groupes de 100 à 120, eux-mêmes divisés en équipes de 10 à 15 jeunes. Ces groupes étaient disséminés sur un territoire couvrant un ou deux cantons, dans les régions rurales souvent les plus abandonnées. Chaque groupe était indépendant et vivait en autarcie. Il se nourrissait sur le ravitaillement livré par le groupement. Il travaillait pour la collectivité : construction de routes, abattage de bois, fabrication de charbon de bois, exploitation de fermes délaissées, etc. L'ambiance de l'époque était le retour à la terre.

Dans ce système le personnage le plus important à la base était le chef de groupe, ancien officier ou aspirant, âgé de 24 à 28 ans. Si c'était un homme compétent et solide son groupe fonctionnait bien. J'en ai connu de quelconques, mais aussi de remarquables. Véritables éducateurs d'hommes ils aimaient leur rôle et étaient estimés de leurs jeunes. Chaque chef de groupe restait en lien avec ses collègues de même grade et en particulier avec le chef de groupement. Dans chaque groupe, il y avait aussi 2 ou 3 assistants et 1 ou 2 chefs d'atelier pour constituer l'encadrement. L'ensemble des Chantiers de la Jeunesse constituait une pyramide. À son sommet on trouvait le commissaire général de la Porte du Theil. Il résidait à Châtelguyon avec ses assistants et tous les services nécessaires au bon fonctionnement de l'ensemble.

À la belle époque, vers 1942-1943, on comptait une cinquantaine de groupements répartis en 6 régions dans la zone libre et en Afrique du Nord. Ils portaient tous le nom d'un personnage célèbre : Lyautey, Joffre, Vauban, avec une devise particulière. Tout avait été édifié sur le modèle scout cher au général. L'objectif n'était pas le résultat du travail mais l'éducation virile des jeunes Français.

La première incorporation, en juillet 1940, fut celle des temps héroïques surtout au cours de l'hiver 1940-1941 extrêmement rude. En tout 86 000 hommes avaient été récupérés qui furent libérés en février 1941. Puis, l'essai ayant paru concluant, les Chantiers de la Jeunesse devinrent obligatoires en zone libre. Chaque jeune était tenu d'effectuer ses 8 mois. Les incorporations avaient lieu en mars, juillet et novembre. L'expérience s'arrêta, souvent dans la débandade, les premiers mois de 1944, après que le général de la Porte du Theil eut été interné en Allemagne.

Environ 380 000 jeunes ont porté l'uniforme vert des Chantiers. Ils gardent de cette expérience et de cette vie spartiate un souvenir très vif. Souvenir bon ou mauvais selon les hommes, les cas et les circonstances. Car on avait faim et froid aux Chantiers. Et il y avait une stricte discipline.

Née en juillet 1940 sous Pétain, l'expérience des Chantiers de la Jeunesse était grevée d'un péché originel irrémédiable. Elle est passée à la trappe et n'a plus jamais été tentée. Cependant relevons la phrase de François Mauriac dans son livre sur de Gaulle : « La seule idée féconde qu'il eût fallu retenir de Vichy c'est les Chantiers de la Jeunesse. Sous un régime où tout finissait par pourrir, il y eut pourtant de ce côté-là un commencement de réussite, une amorce de formation dont certains demeurent marqués. »

D'après :

- *Images des Chantiers de la Jeunesse française*, éditions de l'Orme Rond, 1982.
- *Carnet de la sabretache*, CJF, n° 105 E, numéro spécial, 1990.

Pour d'autres détails voir J. Chassagneux, *Auschwitz-STO*, p. 7.



Écusson des Chantiers de la Jeunesse



## 2 - Au groupe 7

### A – Arrivée

Lorsque l'incorporation a été terminée chaque chef de groupe a rassemblé ses hommes – ses « druzes » comme ils disaient – pour les acheminer à leur cantonnement. C'était déjà nuit. Il fallait marcher 4 ou 5 kilomètres avec nos bagages. Nous étions une vingtaine à rejoindre le groupe 7 où on devait nous répartir dans l'une ou l'autre des 6 ou 8 équipes du groupe. Les présentations sont rapides. Mon chef d'équipe – CE – est du Nord, réfugié en zone Sud. Il s'appelle Lefèvre et joue du saxophone baryton dont il ne s'est pas séparé. Les camarades sont de la Loire, du Cher et de l'Indre. Nous commençons par manger. Au menu : soupe et pâtes à la tomate. Ce qui s'accorde bien avec la rouille de ma gamelle. Je mange d'un bon appétit avant de ranger mes affaires et de me coucher.

Mais c'est le moment qu'un séminariste ne doit pas rater, pour se faire connaître et respecter. Je me mets à genoux au pied de mon châlit pour faire ma prière. Aussitôt : silence général des 10 à 12 camarades de l'équipe... Puis peu à peu les conversations reprennent sans commentaire. J'avais réussi mon examen de passage. Je n'ai jamais entendu de réflexion désobligeante. Sauf une fois. C'était plus tard au G D – Groupe de direction. Je faisais ma prière au pied de mon châlit, comme d'habitude. Un camarade, de la Loire, me voyant, décide d'en faire autant. Surgissent alors des moqueries contre lui. Mais voilà qu'un autre prend vertement sa défense au nom de la liberté. Qui ? Le plus dévergondé, le plus mal embouché de l'équipe. Comprenez qui pourra...

Comme les autres le groupe 7 était perdu en pleine nature, pas très loin du hameau de Pradelle. J'ai oublié le nom du chef de groupe (2 étoiles). Il était secondé de 2 assistants (1 étoile) et de 2 chefs d'atelier (3 barrettes). Le groupement avait deux aumôniers : le Père Cadenel, Marseillais à l'allure bonhomme, et le Père d'Haene solide et trapu, originaire de Lille. Les Chantiers de la Jeunesse fondés dans l'esprit du scoutisme par le général de La Porte du Theil, catholique pratiquant, avaient une teinte « catho » et assez cléricale. Les aumôniers passaient régulièrement dans les groupes.

Ils célébraient la messe chaque dimanche dans le foyer de l'un d'eux. Et nous pouvions y assister au prix de quelques kilomètres à pied. Nous ne subissions aucune pression idéologique religieuse ou politique. La plupart des chefs étaient « maréchalistes », légèrement cocardiers et très majoritairement anti-allemands. Je n'ai jamais rencontré un chef qui fut collaborateur à tout crin. Certains étaient croyants convaincus, sans en faire étalage. Ils avaient reçu la consigne de ne pas manifester leurs convictions et de respecter celles des jeunes.

Je me souviens d'un seul exemple de propagande militaire. La première semaine après l'incorporation, les divers groupes reçurent la visite d'un lieutenant de l'armée d'armistice, tolérée par les Allemands. Il nous fit l'éloge de l'armée, invitant les jeunes à s'engager. Quelques-uns – très rares – le firent, espérant être mieux nourris et mieux logés à la caserne. Hélas c'était avant le 11 novembre 1942. Après l'occupation de la zone libre, à cette date, l'armée fut totalement dissoute et nous vîmes revenir, tête basse, les récents engagés.

### B - La vie au groupe 7

Dès notre arrivée nous avons touché le paquetage. Il comprenait d'abord la tenue verte, tenue de sortie. Il s'agissait des tenues de l'armée teintes en vert forestier, parfois retaillées. La tenue des derniers incorporés, les bleus, n'était pas reluisante, mais étriquée et parfois à demi usée. Au fil des mois ils arriveraient à la changer avec de la chance et du culot. La tenue comprenait : la capote, le blouson en cuir, le pantalon golf, les molletières et les leggings en cuir, avec les godillots de l'armée française. Nous touchions aussi le treillis kaki, souvent en piteux état. Je me souviens de m'être présenté au cérémonial du drapeau avec un treillis déchiré laissant un genou à l'air. Le chef de groupe m'a expédié au magasin pour en changer. Il y avait aussi la chemise et le maillot gris tout neuf, la peau de mouton, sans oublier le sac de couchage - le « sac à viande » - avec les couvertures plus ou moins usées. Les nuits étaient froides, il fallait se couvrir de

tout ce qu'on avait. Chaque jeune touchait : gamelle, quart, cuiller et fourchette. Il possédait surtout son couteau personnel à ne pas perdre, indispensable tout le long de la journée.

Chaque matin l'un de nous allait « au jus ». Il ramenait un liquide noirâtre dans un bouteillon avec un pain plus ou moins cuit, une sardine ou une cuiller de confiture par homme. À midi : rutabagas, topinambours, pois chiches, choux, avec bœuf, mouton ou porc. Les pommes de terre étaient un extra. Le soir : soupe assez claire, légume et fromage. Un quart de vin à chaque repas mais plusieurs fois baptisé. Pour des estomacs de 20 ans c'était le régime perpétuel de carême. Aussi le dimanche après-midi nous profitions de la liberté pour courir les fermes : œufs, fromages, de plus en plus rares : « Oh pas pô (pauvre) les poules en font plus », c'était le refrain bien connu. Le mieux était d'aller chez « la Parisienne » ou chez la mère « Briquet ». Ces personnes nous mijotaient pour un prix modique un plat de pommes de terre à la graisse de porc : « une ventrée de patates », disions-nous.

La journée suivait le même rythme dans tous les groupes. Lever au coup de sifflet : nous sautions vite dans le short et les godasses pour le « dérouillage » ou décrassage ». Par tous les temps, torse nu, nous nous livrions à divers exercices imposés : course, saut, ramper dans l'herbe gelée (mon supplice!)... L'exercice durait 5 minutes paraissant longues avec le froid. Puis, en petites foulées, selon le règlement, nous courrions à la fontaine pour la toilette. Après « le jus », rassemblement pour le lever des couleurs. Les jeunes se rassemblaient en équipe devant le mât dans la position du « toujours prêt », l'ancien « garde-à-vous » de l'armée, issu du « scout toujours prêt » cher au général. Un chef criait : « Jeune toujours... » Et tous répondaient un « prêt » vigoureux. Le « toujours prêt » se gardait dans une immobilité parfaite. Le drapeau était alors hissé, dans le silence ou à la sonnerie du clairon si le groupe en possédait un. Et la cérémonie se terminait par un petit mot du chef présentant le déroulement de la journée.

Les activités de la matinée étaient diverses. Parfois les jeunes se livraient aux travaux de construction ou de nettoyage du camp : entrée, allée, cours des baraques, propreté des feuillées soit à d'autres tâches : réparations, bois à couper pour la cuisine. Chaque équipe devait se débrouiller pour le ménage et le chauffage intérieur. Parfois un chef faisait une causerie sur un thème précis : l'histoire de France, surtout. Il faisait ressortir le patriotisme et l'esprit de service des grandes figures : Vercingétorix, Vauban, Joffre, Foch... Je me souviens d'avoir aidé le chef de groupe à parler de Jeanne d'Arc. Tout cela participait à maintenir un « esprit chantier » et patriotique chez les jeunes.

Mais très souvent la matinée se passait à faire « l'école à pied ». Nous apprenions à marcher au pas, à effectuer les demi-tours, les changements de pas et autres, si laborieux pour certains au début. Il y avait aussi les séances « d'hebertisme » - méthode Hebert chère au scoutisme – avec courses, rampées, montées à la corde, saut, etc. Les performances étaient très inégales selon les hommes, ce qui irritait certains chefs.

Certains jours avaient lieu les cours de rattrapage pour les jeunes ne sachant pas ou à peine lire. Ils étaient assurés par des jeunes instituteurs dans le civil. Les candidats avaient été décelés par un examen sommaire dès leur arrivée. Parfois l'équipe subissait l'arrivée inopinée d'un chef. Si la pièce était sale ou en désordre, la table mal lavée, nous héritions d'une corvée. Si le paquetage au-dessus du châlit n'était pas fait au carré et aux trois couleurs – vert, gris, blanc – il était viré impitoyablement.

L'après-midi nous descendions au travail sur les divers chantiers prévus pour le groupe. Chaque groupement avait son affectation propre : construction de routes, travaux agricoles (vignobles ou moissons), fabrication du charbon de bois, etc. Le nôtre se livrait à la coupe, au traitement et au transport des bois de sapin en grumes. Nous descendions dans les ravins du Chavanon pour un travail salissant, pénible et dangereux. Je me souviens de quelques expériences ayant failli mal tourner par maladresse, inattention, incompetence des jeunes et parfois des chefs. Que de risques encourus, heureusement sans accident grave.

Ces exercices nous pesaient beaucoup. Parfois nous passions à côté. Je me rappelle ce jour de neige et de bise qui nous a valu de rester au camp. Le chef avait demandé à l'un de nous : Pierre Cuer, Montbrisonnais, futur professeur de physique corpusculaire à Strasbourg, de nous faire une causerie sur l'atome – me semble-t-il ! Il m'avait dit : « Si je finis trop tôt, tu me poseras telle question... » Il me l'avait écrite sur un papier car je ne la comprenais pas. Mais je n'ai pas eu l'occasion de le relancer : il a parlé, parlé, devant un auditoire amorphe et docile, satisfait de se trouver au chaud et de contempler les flocons de neige

virevoltant derrière les vitres. C'était ce que désirait l'orateur... Objectif atteint. Peut-être était-ce aussi le souhait des chefs qui savaient utiliser les compétences de leurs hommes à diverses fins...

Avant la soupe du soir revenait la cérémonie du baisser des couleurs correspondant à celle du matin. Avec le même cérémonial. Et après le repas, rencontre au foyer pour une causerie, ou la présentation d'un sketch par une équipe, ou le plus souvent une veillée de chant. Comme les scouts, « les jeunes de France » chantaient beaucoup : au foyer et surtout à l'aller et au retour du travail quand la route était plate bien sûr. À la fin de la veillée le chef de groupe y allait de son petit mot de conclusion et chaque équipe regagnait sa baraque, où s'élevaient conversations, discussions, voire disputes. Finalement chacun s'enfilait dans son sac à viande et les bavardages peu à peu prenaient fin.

### 3 - Le peloton des chefs d'équipe (CE)

Un mois après notre arrivée aux Chantiers, le groupement organisa un premier peloton pour les futurs CE. Un second devait immédiatement lui succéder. Le groupe 7 en désigna une dizaine dont : Pierre Cuer, Mounier futur ophtalmo à Saint-Étienne, Reynard, instituteur, Closte du Cher, et moi-même. Nous partîmes pour le groupe 1 à Savennes où devait se dérouler le peloton pendant un mois.

Le chef de groupe qui le commandait s'appelait Rannou. C'était un patriote fameux. Il avait choisi pour son peloton la devise : « On les aura quand même ». C'était tout dire. Le chef de groupement lui ayant conseillé de modérer son zèle, il n'avait gardé que la fin : « Quand même ». Tout le monde comprenait. « Quand même » était la devise du groupement 21, le seul de la Loire à Renaison, qui avait sans doute eu cette idée le premier. Quand le chef rassemblait ses hommes il criait : « À moi le peloton », et nous répondions de toutes nos forces : « Quand même ».

J'ai oublié le nom des assistants du peloton. En revanche j'ai bien retenu le nom du responsable de la discipline et des exercices d'école à pied. C'était le chef Labroche, un Alsacien pur et dur, force de la nature avec un accent à vous arracher les oreilles. Très fort pour commander, sévère mais juste, il nous restait sympathique. Nous avons même une fois complété sa formation. Un jour il commandait au bout du camp : « Un deux, un deux... » Très bien. Mais lorsque nous sommes parvenus à l'autre extrémité, d'un coup il s'est remis à crier : « Un deux, un deux... » sans avoir changé de place. Ce qui a produit une pagaille indescriptible dans la colonne. Et il s'est fâché. Mon camarade Cuer est sorti du rang calmement, s'est approché et a commencé son explication : « Chef, le son parcourt 300 m à la seconde, etc. » Bon joueur le chef a très bien compris et ne s'est plus trompé.

Un dimanche au cinéma du village le chef Labroche entre en discutant avec ses hommes. Il entend un jeune du village qui dit tout bas : « Écoute ce boche. » Réponse immédiate : « Fien l'tire de ôr si che suis un pôche ! » Devant ce colosse irrité l'autre a déguerpi en vitesse. Notre brave chef avait encore des progrès à faire avec le français et son langage n'était pas des plus châtiés mais il savait nous commander et il aimait ses hommes. Il en allait de même pour le chef du peloton et ses assistants qui étaient cependant moins typés.

Au peloton nous étions l'équipe 7 venant du groupe 7. La discipline était parfois un peu rude. Je me souviens de bagarres à coups de ceinturon entre équipes, lors d'un jeu imposé par nos chefs. Une autre fois nous avons dû quitter leggings, chaussettes et souliers pour traverser le Chavanon, avec de l'eau sous les genoux, un jour d'hiver 1942. Aucun n'a donné de travail au docteur Werter, un autre Alsacien. C'était un original : il a convoqué un jour les séminaristes du peloton pour étudier... leurs genoux. Je n'ai jamais su quelle conclusion il en avait tirée.

Pendant tout le stage les exercices de sport et d'école à pied n'ont pas manqué. Surtout il nous fallait apprendre à commander des exercices à d'autres. Nous y passions à tour de rôle et subissions les cris de Labroche, jamais bien méchants. Les deux aumôniers passaient chez nous plus souvent. Et nous avons pu apprécier les qualités du Père d'Haene que nous retrouverons plus tard.

Au peloton tous les candidats CE avaient le certificat d'études ou au moins un minimum d'instruction. Et les chefs mettaient à l'épreuve toutes nos capacités : intellectuelles, sportives, musicales, artistiques... Certains jours le chef disait « Équipe X ou Y, présentation à la veillée. » L'équipe devait trouver un thème pour un sketch, chant mimé ou autre... Et le préparer. Mon équipe a eu son heure de gloire avec Victor Hugo.

Reynard, instituteur, connaissait par cœur la célèbre tirade : *La conscience*. Nous l'avons préparée en équipe avec un récitant remarquable : Reynard, et un Caïn sur mesure : Cuer. Le premier déclamait avec aisance, le second mimait avec brio. Les autres suivaient les gestes des personnages cités en assurant les bruitages avec les serpes, les masses et les haches utilisées à la coupe. En short, torse nu, le ventre entouré de la peau de mouton à l'envers nous avions de l'allure ! Sûrs de la mémoire de Reynard et des dons théâtraux de Cuer, nous sommes arrivés sans encombre jusqu'au bout :

*Quand on eut sur son front fermé le souterrain  
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn*<sup>5</sup>.

Nous avons eu un tel succès que nous avons dû nous produire au groupement à Meisseix devant les chefs. Il est vrai qu'avec des étudiants et des instituteurs les choses étaient plus faciles.

La vie au peloton était assez austère, selon le système quelque peu spartiate des Chantiers. Mais le mois a passé très vite entre : marches, veillées, travaux divers, etc. Nous n'avons pas connu les évaluations attribuées à chaque participant. Nous devions attendre la fin du 2<sup>e</sup> peloton et les nominations des CE, début mars 1943. Le nôtre se termina sans problème fin décembre.

À partir de janvier 1943 mon vieux carnet « Kim », cadeau du Père d'Haene, me rappellera toutes mes pérégrinations futures. Il cite : « 3 janvier, messe à Savennes, soirée habituelle passée chez M<sup>me</sup> Briquet ». Et le lundi : « Y a de joie, départ en permission à 5 h ½. » C'était ma première « perm ».

J'arrive à la maison en « vrai bleu », avec ma tenue verte râpée et étriquée. Que de choses à raconter... Je chante quelques airs du peloton qui surprennent un peu mes parents. Je rends visite à mon curé le Père Brejon. Nous en profitons pour « faire la Saint-Martin », c'est-à-dire tuer le cochon. Et le 12 je regagne le groupe 7. Ces 10 jours ont passé comme un éclair.



Les jeunes de l'équipe 7 au peloton (décembre 1942)  
(de gauche à droite : J. Chassagneux, Mounier, Pierre Cuer, Reynard)

---

<sup>5</sup> C'est Victor Hugo qui a dramatisé la scène. Le livre de la Genèse (IV-15) dit que Dieu a mis un signe sur Caïn pour que personne ne le tue. C'était un signe de protection pour arrêter le cycle de la vengeance.



Peloton des chefs d'équipe (décembre 1942)  
"Cuisine laborieuse"

#### 4 - Planton du chef de groupement

Pendant que nous faisons nos débuts aux chantiers de jeunesse des événements importants se produisaient. Je précise d'abord que nous les avons ignorés dans leur ensemble, surtout ceux qui étaient défavorables à l'occupant. En effet, sans radio, sans journaux, perdus dans les forêts d'Auvergne et les ravins de la Dordogne et du Chavanon, que pouvions-nous savoir ? Quelques détails venant des aumôniers ou des chefs. Mais ils restaient discrets ignorant les convictions profondes de leurs jeunes.

Dès septembre 1942 la pression allemande s'exerça sur Stalingrad. Cependant qu'en Afrique du Nord les troupes nazies refluaient en Libye face aux Britanniques. Mais le grand événement de novembre, connu de tous, fut l'opération « Torch », c'est-à-dire le débarquement allié en Algérie : Alger, Oran, Constantine le 8 novembre, et au Maroc le 10 décembre. J'ai déjà dit le choc provoqué : les Allemands envahirent la zone sud de la France et supprimèrent l'armée d'armistice. Nous devinions bien que la guerre allait prendre un nouveau visage.

Aussitôt les Allemands envahirent la Tunisie à partir de la Libye. Ils n'en seront chassés qu'en mai 1943 après de durs combats. Dans le Pacifique Japonais et Américains s'entretuaient en Nouvelle-Guinée, à Guadalcanar et ailleurs... Mais surtout les troupes russes desserrèrent l'étau et encerclèrent peu à peu l'armée allemande à Stalingrad qui capitula le 31 janvier 1943, laissant 90 000 prisonniers. Je ne me souviens pas d'en avoir entendu parler. Ou alors je n'en n'avais pas mesuré l'importance.

Nous n'avons rien su de la conférence de Casablanca le 14 janvier où Staline, Roosevelt et Churchill envisagèrent un 2<sup>e</sup> front. Ce sera l'invasion de la Sicile. Mais ce dont je me souviens parfaitement c'est l'annonce du 16 février 1943 instaurant le STO (service du travail obligatoire) pour les classes 40, 41, 42. C'est souligné dans mon carnet. Et là, notre moral en prit un sale coup.

\*

\* \*

Le 12 janvier 1943, à la fin de ma permission, je regagnai le groupe 7. Et le même jour, chargé de tout mon barda, je descendis au groupe de direction : GD qui serait le mien pendant 3 mois. En effet j'avais été désigné comme planton du chef de groupement Andrieu dans le bourg de Messeix. C'était mon ami et collègue Pierre Bourgin qui occupait cette fonction. Comme il devait effectuer le 2<sup>e</sup> peloton des CE, j'allai le remplacer le 14 janvier. Mes premiers contacts avec le chef Andrieu furent corrects. Commandant d'artillerie, père de famille nombreuse, catholique pratiquant, c'était le véritable officier : raide, exigeant mais juste. Mes relations avec lui furent toujours excellentes.

Les bureaux du chef de groupement se trouvaient au centre de Messeix à côté de l'église, dans une maison bourgeoise réquisitionnée à demi. Je travaillais dans une grande pièce coupée en deux, à côté de

mon central téléphonique. Avec moi se trouvait un chef de groupe et un assistant, d'ailleurs souvent absents. Le chef Andrieu logeait au-dessus, mais son bureau était en face du mien. Parfois j'avais par la fenêtre la visite furtive d'un de ses jeunes enfants, à son insu bien sûr.

Mon travail consistait à maintenir le chef de groupement en lien avec tous les groupes éparpillés dans la région, et avec tous les divers services. Ma première journée ne fut pas sans difficultés. Il m'arrivait de mêler les fils, d'enfiler les fiches dans les mauvais trous... Je fus qualifié de quelque « Imbécile, faites attention ! » Mais la terre continua de tourner quand même.

Je logeais dans une équipe du GD, à l'entrée du village. Ce groupe était commandé par le chef Laurens, un homme remarquable. Volontaire en 1943 pour accompagner les jeunes du STO en Allemagne. Il sera tué en 1944 au maquis slovaque. Un peu au-dessus du GD s'étendait le groupe 9 avec le chef Vignault qui lui aussi partira avec les jeunes du STO dans la région de Kattowitz. En réalité j'avais assez peu de rapports avec les camarades du groupe. Eux avaient leurs occupations, et moi les miennes à un autre endroit. J'avais bien le temps de lire, d'écrire mon courrier ou de bavarder avec les chefs, mes deux voisins, quand ils étaient là. Comme le chef de groupement n'était pas dérangé pour un rien, je jouissais d'une « bonne planque ». Elle était parfois interrompue par une journée à la coupe ou au débardage, histoire de me faire souvenir que j'étais toujours un jeune des Chantiers.

Ma situation me permettait de connaître beaucoup de choses sur la vie des groupes, les « histoires » entre les chefs ou avec les gens du pays. Je connaissais à l'avance des événements qui allaient se dérouler au groupement. Bref ! Il s'agissait d'avoir l'air de tout ignorer. Je n'ai jamais failli à ce devoir de réserve.

Le dimanche je remontais au groupe 7 revoir les premiers camarades, et rendre visite à la Parisienne ou à la mère Briquet. J'assistais à la messe célébrée par l'un des aumôniers ou à l'église à celle de la paroisse. J'avais fait la connaissance du curé, dont j'ai oublié le nom. Parfois il me recevait chez lui. J'avais aussi l'occasion de rencontrer souvent le père d'Haene et de bavarder. De lui je pense avoir beaucoup reçu.

Peu à peu nous arrivions au 6 février qui voyait la fin du second peloton des CE. Malgré le retour de Pierre Bourgin <sup>6</sup>, je devais rester en fonction avec le chef de Pissy à côté de moi au bureau. Le 22 février commença la libération de mes anciens, alors que Lefèvre, mon ancien CE, rempilait et devenait chef d'atelier. Le 25 février eut lieu une réunion des chefs de groupe et j'appris que j'allais échoir au groupe 3 avec le chef de Pissy, et y recevoir le grade de chef d'équipe : CE.

## 5 - Aux Liégeois avec le groupe 3

Effectivement j'arrivai aux Liégeois avec le chef de Pissy le 1<sup>er</sup> mars. Le camp se trouvait sur un plateau assez boisé dominant la rivière du Chavanon, avec ses gorges. C'était l'emplacement du groupe 3, le plus petit du groupement 22. Il y avait une équipe de muletiers, une autre à la ferme de Piche à quelques kilomètres, et la mienne : l'équipe hors-rang, HR, avec les jeunes aux divers services du groupe. En dehors, à l'extrémité, s'étendaient des baraquements toujours fermés où nous n'avions pas le droit d'aller. Contenaient-ils du matériel caché de l'armée ? Peut-être. Nous l'ignorions. Ce qui laissait traîner une ambiance de mystère que, seul, le gardien civil peu bavard devait connaître. Mais nous n'en parlions jamais...

Les aumôniers du groupement avaient organisé une petite retraite-récollecion pour les jeunes des 2 pelotons qui étaient volontaires. Elle devait durer 2 jours, au groupe 3 justement. J'ai déjà noté l'atmosphère assez « cléricale » des Chantiers de jeunesse. Beaucoup de chefs étaient croyants et pratiquants. Les jeunes les plus motivés venaient de la Loire plutôt que du Cher ou de l'Indre. Certains avaient été scouts, jécistes ou jécistes, avec quelques séminaristes. Il en arriva un dans mon équipe en avril. Les séminaristes et les aumôniers avaient ensemble préparé la petite retraite.

Aux Chantiers nous découvriions une nouvelle façon de vivre notre foi. Finies les barrières protectrices du séminaire ou de la paroisse. Nous étions plongés en pleine pâte humaine, avec des camarades de tout

---

<sup>6</sup> Le capitaine Pierre Bourgin, du 2<sup>e</sup> régiment étranger de parachutistes, devait être tué en Algérie en mars 1959.

bord. Pour nous, séminaristes, cela constituait un monde nouveau auquel il fallait s'adapter. Nous étions connus et repérés comme tels. Qu'attendait-on de nous ? Que nous soyons bons camarades, serviables et loyaux. Souvent promus CE nous étions bien considérés de nos chefs. Mais notre influence chrétienne restait limitée. Ayant vécu hors de la vraie vie, juste parvenus au milieu de notre formation au ministère, nous nous sentions souvent inadaptés et plus maladroits que certains camarades ayant connu les mouvements d'action catholique. Je me souviens d'avoir été assez décontenancé devant un camarade de mon équipe venant d'apprendre la mort de sa mère. Il ne s'agissait pas de moraliser avec quelques platitudes devant ce jeune apparemment très loin de la foi. Il suffisait d'être proche. Y ai-je réussi, là comme ailleurs ? Je ne le sais pas...

\*  
\* \* \*

À la fin de la retraite, le dimanche 7 mars, eut lieu aux Liégeois la rencontre de tous les chefs de groupe à l'occasion de la remise des barrettes aux chefs d'équipe. Je reçus la mienne des mains du chef Andrieu. Tout se termina par un bon repas et des toasts. En fin de soirée j'allai arroser mes barrettes avec d'autres au café de Veyrières à 4 ou 5 kilomètres, et je revins aux Liégeois m'installer définitivement dans ma baraque à l'équipe HR. Elle était ornée d'une immense inscription faisant le tour de la chambre : « L'heure c'est l'heure, avant l'heure ce n'est pas l'heure, après l'heure ce n'est plus l'heure. »

Mon travail de chef de l'équipe hors-rang (HR) consistait en travail de secrétariat : comptes, état du matériel, liste des jeunes présents ou absents, etc. Parfois je devais aller à Messeix au bureau des fonds percevoir les sommes versées au groupe, les prêts accordés aux jeunes : 1 F par jour, 2 F pour les CE. J'avais aussi à former les jeunes recrues à l'école à pied : marche au pas cadencé, demi-tours, défilé, etc. Nous étions peu nombreux au groupe 3, guère plus de 45. La vie y était assez tranquille, bouleversée par l'arrivée des « bleus » : ceux de la Loire, en particulier de Noirétable, et ceux du Cher et de l'Indre.

Souvent le dimanche je descendais à la Celette où se trouvait l'immense maison de malades mentaux tenue par les frères de saint Jean de Dieu. Spectacle difficile à supporter que certains malheureux enfermés dans leur cellule, attachés sur leur lit, criant et gémissant, observés à travers un judas. Cependant la plupart d'entre eux circulaient librement et cohabitaient sereinement avec les frères, le personnel et les autres malades. Parfois, après la messe, j'étais invité au réfectoire. C'est à la Celette que j'ai fait la connaissance d'un frère écossais parlant très bien le français. Caché là-bas dans les gorges du Chavanon à la barbe des Allemands, a-t-il pu y passer tranquillement les années de guerre ? Je ne l'ai pas su.



Les "bleus" du groupe 3

(avril 1943)



Chef d'équipe (avril 1943)



tenue de camp (mai 1943)

## 6 - Vers la fin de mes Chantiers

À partir d'avril 1943 l'ambiance changea peu à peu aux chantiers à la suite des événements. La tournure de la guerre évoluait : les forces de l'axe Rome-Berlin subissaient de cuisantes défaites sur tous les fronts. L'Allemagne mobilisait de plus en plus d'hommes, mais elle manquait d'ouvriers pour soutenir l'effort de guerre. Elle avait fait appel aux volontaires fin 1942. Malgré la propagande intense le résultat restait très faible. Elle avait inventé la relève : pour 2 travailleurs elle libérait un prisonnier français <sup>7</sup>. Vaste fumisterie consistant à recevoir 2 ouvriers solides et à se débarrasser d'un malade. Ce fut un échec. Alors l'Allemagne procéda à la réquisition imposée en France en décembre 1942. Dans les usines un certain nombre d'ouvriers sont « requis » et doivent partir en Allemagne. Comme cela ne suffisait pas, arrive la loi du 16 février 1943 instaurant le service du travail obligatoire : le STO, pour les classes 40, 41 et 42. Dès lors l'étoile du maréchal Pétain commença à pâlir. Mais pour nous, les premiers concernés, le grand responsable était Pierre Laval <sup>8</sup>.

En conséquence l'esprit des Chantiers commença à s'effriter. Que fallait-il penser ? La confiance des jeunes était ébranlée. Confiance aux chefs dont nous ignorions les sentiments profonds. Il nous semblait qu'ils ne s'entendaient plus très bien entre eux. Je note sur mon « Kim » cette réflexion : « Je perds des illusions sur certains chefs. » J'ignore aujourd'hui de qui il s'agissait. La confiance entre nous se fissurait, elle aussi : nous nous préparions à effectuer des choix différents. Nous n'en parlions pas à tous les camarades. Personne ne savait que penser au milieu des bruits contradictoires et des rumeurs incontrôlables.

Cependant la vie des groupes se poursuivait. Un temps supprimées, les « perms » furent rétablies. Le Samedi saint 24 avril notre groupe partit pour 3 jours de marche, avec coucher sous la tente, direction nord, à la limite des 3 départements Puy-de-Dôme, Corrèze et Creuse, vers Saint-Merd-la-Breuille. Messe de Pâques à Fernoël. Le retour s'effectua juste pour nous permettre de recevoir la 3<sup>e</sup> piqûre. Le 28 je fus désigné pour visiter à Lyon l'exposition anti-bolchevique. Par qui, comment, pourquoi ? Je l'ignore. D'ailleurs mon opinion était faite sur le bolchevisme comme sur le nazisme. Et cette propagande me glissait dessus. Mais c'était pour moi une belle opportunité : ce voyage me permettait de visiter une tante et de monter au grand séminaire, voir le Père Géraud, mon directeur, et lui parler des Chantiers. Le retour se fit par Montluçon. J'arrive sous la pluie. « C'est le cirque », dit le Kim.

<sup>7</sup> Les chiffres : 2 pour 1, ont varié au cours des semaines.

<sup>8</sup> Quelle a été la complicité exacte des responsables de l'État français dans cette affaire. On en discute encore...



Le dimanche 2 mai, journée des CE du groupe avec le chef de Pissy à Bourboule. C'est alors que j'entendis pour la première fois parler directement du maquis sans que le mot soit prononcé. À un arrêt, un jeune sur le quai expliquait à un autre assis à côté de moi, qu'il vivait dans les bois... Mon voisin lui confiait ses doutes... Il y avait donc des « maquillards », comme nous disions alors. Mais nous n'en savions pas plus. Il est vrai qu'un jour le chef de groupe organisa un service de garde la nuit, à tour de rôle. Je l'ai effectué 3 ou 4 fois. Vers minuit, je prenais le chien du gardien par la laisse, de l'autre main le manche du balai débarrassé de sa touffe de genêts. Et je faisais un petit tour entre les baraques. Je réalisais fort bien le ridicule de ma situation et l'inutilité de l'opération. Mais un ordre est un ordre... Effectivement, parfois, disait-on, des jeunes venaient piller les magasins des Chantiers. Ils ne sont pas venus chez nous. Heureusement... Qu'aurions-nous pu faire ? C'était donc vrai : le maquis existait. Mais je n'en ai jamais su davantage.

Pendant ce temps se déversait le flot des rumeurs. Les étudiants feront-ils un an de Chantiers ? où travailleront-ils contraints au STO. Les paysans en seront-ils exemptés ? Ce n'était pas pour nous remonter le moral. Heureusement j'obtins 4 jours de « perm » qui passèrent comme un éclair. Je regagnai le groupe 3 le 16 mai pour écrire : « le cirque recommence ... » sur le Kim.

Le 22 mai grande nouvelle : « Libération prochaine et départ en Allemagne de certains jeunes. J'y coupe » dit mon carnet. Le 23 nous participons à une fête sportive à Savennes. Nous rencontrons des camarades du pays, tous démoralisés. Et pour couronner le tout, le 31 mai, Laval déclare : « J'ai décidé que la classe 42 partirait tout entière pour l'Allemagne. » C'est le coup de grâce. Plus de doute possible. Finies les rumeurs.

Dès lors le malaise va enfler. Des permissionnaires ne rentrent pas. Au groupe 3 quatre jeunes de l'équipe des muletiers s'évanouissent dans la nature. Ainsi que d'autres, ailleurs, dit-on. Que faut-il faire ? Je savais très bien que les bois du haut Forez étaient immenses. Mais je me serais senti un peu coupable de partir. D'abord c'était risqué pour la famille : « Ils prendront vos frères ou vos sœurs » disait-on. Ensuite nous n'aurions plus de papiers, plus de carte d'alimentation. Sans oublier le risque d'avoir les gendarmes à nos trousses. Il fallait aussi craindre les bavardages ou les jalousies des voisins. Tout cela nous faisait réfléchir. Le cardinal Gerlier ne donnait aucune consigne aux séminaristes. Il nous faisait savoir : « Les camarades partent, vous partez aussi. » Cela se comprenait au nom de la solidarité. En définitive 60 séminaristes du diocèse partirent au STO.

Le Père d'Haene, aumônier de bon conseil, ne nous imposait rien non plus. Il nous laissait libres de nos choix. Avec humour il nous disait : « Je vais vous apprendre trois mots d'allemand qui vous seront très utiles : *essen*, *trinken*, *schlafen* : manger, boire, dormir. » Plus sérieusement il nous confiait quelques craintes : « Et si les Américains et les Russes se brouillent quand vous serez là-bas ? » Nous devions par la suite apprendre qu'il avait démissionné des Chantiers, étant en désaccord avec les responsables qui organisaient ses départs. Après la guerre le Père d'Haene, jésuite, devait devenir aumônier national des mouvements de l'enfance.

Le dimanche 6 juin mon collègue CE, son second et deux camarades, tous du Cher, disparaissaient du groupe 3. Fort heureusement je n'avais pas connu leur projet. Tous ces jeunes « qui tentaient leur chance », comme nous disions, n'avaient sans doute pas en vue de rejoindre le maquis, encore inconnu pour nous. « Ils se tiraient », tout simplement, disions-nous aussi.

C'est ainsi que j'eus trois jours de « perm », du 7 au 9 juin, pour saluer mes proches et préparer mes affaires pour le grand voyage. Tristes jours, les plus sombres de mon existence. Je les ai racontés dans mon récit sur le STO<sup>9</sup>. À mon retour au camp je devais apprendre la date de notre départ : le 19 juin. Le 20 nous rendons le paquetage et regagnons Messeix. Contrordre, nous remontons aux Liégeois. Ce qui montre bien la pagaille de la situation générale et la désorganisation de ces départs que les responsables des Chantiers devaient gérer de gré ou de force. Tous les chefs se taisaient. Les jeunes aussi, mais pas toujours !...

Il y avait trois lieux de départ vers l'Allemagne : Limoges, Valence et Pont-de-Claix. Nous devions apprendre plus tard que dans certaines gares des échauffourées s'étaient produites entre les jeunes et les

---

<sup>9</sup> Voir « STO Auschwitz-Königstein 1943-1945 », *Village de Forez*, 2002.

forces de l'ordre françaises. Y a-t-il eu appel aux forces allemandes ? Je ne sais pas. C'était le fait de nos « anciens », libérés 4 ou 8 mois plutôt. Ils avaient goûté à la vie civile et ne partaient que par la force. Nous qui étions déjà incorporés, éprouvions moins de difficulté qu'eux. Nous avions l'impression de changer d'affectation... C'est tout... Mince consolation.

Laurent Battut, 35 ans, originaire de Savennes a rédigé en 2007 l'histoire de notre groupement : *Le groupement 22 des chantiers de jeunesse 1940-1944*. Il y donne des indications précises et précieuses sur les départs des jeunes en Allemagne (page 141 et suivantes). Il explique qu'une commission allemande de contrôle des Chantiers avait été établie. Elle vint 8 fois à Messeix, dont le 18 mai 1943. Elle ne donna lieu à aucun incident, mais c'était le moment où la pression allemande était la plus forte. À cette date le contingent du 22 était faible : 510 hommes en tout. Parmi eux 350 partirent en Allemagne en mai ou en juin dont 179 dans mon convoi ; 120 furent requis dans les usines en France. Il y eut 56 réfractaires, soit 11 % de l'ensemble, alors que dans les autres groupements il y en eut 22 %. Tels sont les chiffres donnés par Laurent Battut. Donc à Messeix les jeunes partirent plus facilement qu'ailleurs ?... Allez savoir... Toujours est-il que le vrai départ eut lieu le vendredi 25 juin de Messeix. Nous devions prendre le train à Gannes, de là : Merlines, Ussel, et arriver à Limoges, gare des Bénédictins où nous trouvions des centaines de jeunes venant d'autres groupements. Dans le grand camp, dès le lendemain, eurent lieu les inscriptions et les contrôles. *Alea jacta est* : le sort en était jeté.



Insigne du Groupement 22 Joffre à Messeix (Puy-de-Dôme)  
c'était notre groupement.

## Le cheminement vers le sacerdoce en 1940

- 1- Cérémonie de la tonsure, avec prise de soutane à l'âge de 20-21 ans. Le jeune devient clerc.
- 2- Les premiers ordres mineurs donnés ensemble : portier, lecteur, au début des études théologiques.
- 3- Les seconds ordres mineurs : acolyte, exorciste, environ après 2 ans de théologie.
- 4- Le sous-diaconat : étape la plus importante, avec l'engagement définitif à la chasteté. Il était signifié par le « pas décisif » accompli devant l'évêque. Normalement 1 an avant la fin du cursus.
- 5- Le diaconat : environ 6 mois après le sous-diaconat. Le diacre prêche et baptise.
- 6- La prêtrise : terme du cheminement. Le jeune prêtre reçoit les pouvoirs de donner les sacrements : pénitence, eucharistie, sacrement des malades, mariage. Sauf la confirmation réservée à l'évêque.

Les plus jeunes prêtres sont âgés de 23 ans, mais c'est rare. Pas d'âge limite de l'autre côté. Le candidat à une ordination en fait la demande. Si les responsables des séminaires le jugent apte, après enquête dans sa paroisse, il est appelé officiellement à l'ordination. Il y eut parfois des bouleversements : en 1939 l'Église a ordonné avant la fin du cursus les diacres qui allaient être mobilisés. Certains, faits prisonniers, resteront diacres 7 ou 8 ans. De même, en 1943, on a ordonné très vite des diacres volontaires pour accompagner les jeunes du STO.

Depuis le concile Vatican II les étapes du cheminement ont été entièrement revues. Elles se déroulent de la sorte :

1 an en propédeutique

2 ans en philosophie et « admission » : 1<sup>er</sup> engagement.

4 ans en théologie :

- fin de la 2<sup>e</sup> année : « institution » (acolyte lecteur)
- fin de la 3<sup>e</sup> année : diaconat (le sous-diaconat a été supprimé), engagement définitif.
- fin de la 4<sup>e</sup> année : prêtrise.

## II - Le Service du travail obligatoire (STO)

### 1 - Auschwitz

#### A – En route vers l'inconnu

Avant de parler de cette période du STO, je me permets quelques précisions. J'ai déjà raconté, avec assez de détail, ces deux années marquantes pour moi <sup>10</sup>. Je ne voudrais pas me répéter. Me situant à un autre niveau, j'essaierai de voir les choses autrement et d'un peu plus haut. Sans doute il faudra donner quelques précisions d'événements, de lieux, de personnes, afin de comprendre cette tranche de ma vie. Mais je me contenterai de choisir quelques thèmes, quelques sujets importants. Je les décrirai et les analyserai afin de montrer leur signification, leur sens et leur portée pour moi et les autres.

Mon objectif sera moins de raconter que de chercher comment tout cela m'a marqué, formé et orienté. Car plus j'avance en âge - 86 ans passés - plus je réalise à quel point ces années, chantiers et STO surtout, m'ont "fait". Elles ont été pour moi le "noviciat" imprévu qui m'a aidé à devenir ce que je suis : un homme et un prêtre. "Les événements sont nos maîtres", disais-je au début. Parfois des maîtres rudes, déconcertants mais finalement formateurs. Je crois pouvoir dire qu'ils ont constitué pour moi une dure épreuve, mais aussi une chance extraordinaire. Je ne les regrette pas.

#### Un noyau dur se constitue

Dans notre existence nous connaissons parfois des instants, des actes, des incidents semblant sur le moment insignifiants mais qui s'avèreront déterminants, fondateurs pour l'avenir. Je pense que cela s'est produit pour nous à Limoges au départ pour Auschwitz. À notre arrivée au camp de triage nous étions plusieurs centaines : nous du groupement 22 et des jeunes de divers autres groupements. Tout naturellement les gars de la Loire venant de Messeix se sont retrouvés, et parmi eux ceux de la région. Plusieurs se connaissaient déjà, d'autres se sont présentés, et avant le départ nous avons prévu de rester groupés.

L'installation dans les wagons a été laborieuse. Nous étions bourrés dans nos compartiments où nous devions cohabiter du samedi 26 juin à 10 h au jeudi 1<sup>er</sup> juillet à 21 heures : en tout cinq jours et demi. Le train était assez confortable, mais à 9 par compartiment nous avons dû nous organiser pour les nuits : les uns tête-bêche, sur les banquettes et dans les filets, les autres par terre... et nos colis dans le couloir. Nous avons reçu du ravitaillement au départ. À certaines gares le train s'arrêtait longuement : nous touchions des vivres et nous pouvions nous laver et marcher un peu. Notre voyage ne supportait aucune comparaison avec les "transports" des déportés politiques ou des Juifs qui constitua pour eux leur premier supplice. Nous devions bientôt l'apprendre.

Mais les heures vécues à Limoges et les 6 jours de claustration en train ont contribué à constituer le noyau dur de notre camaraderie si utile pour l'avenir. Malgré la gêne de l'inconfort, malgré les criaileries inévitables, nous avons vraiment créé des liens forts. Notre groupe s'est soudé au cours du voyage. Nous ne savions pas où nous allions. Dans l'agriculture, dans l'industrie ?... Mystère. Parfois à certaines gares on faisait descendre 10 hommes, ou 50... Nous avons décidé : "Si on en demande 22 nous descendons, sinon, allons jusqu'au bout, on verra bien..."

C'est ce qui s'est passé. Nous sommes arrivés en gare d'Auschwitz vers les 20 h, le soir du 1<sup>er</sup> juillet. Des camions ont transporté nos bagages au camp. Nous avons fait la route à pied, avec une certaine satisfaction due à la marche bienvenue, pour être rendus au camp vers 21 heures. Pris en charge par des Allemands et des Français inconnus, nous avons été dirigés vers nos baraques. Chacune comprenait 4 pièces de 22 lits. Nous avons envahi la première avec 2 camarades du Cher. Aussi 2 gars de la Loire ont dû être dirigés vers une autre baraque. Un regrettable coup du sort.

---

<sup>10</sup> Voir "STO, Auschwitz-Königstein, 1943-1945", *Village de Forez*, 2002.

Tout compte fait nous n'étions que 22 de Messeix. Où étaient passés les autres – environ 150 ? Mystère... Ils avaient dû être dirigés ailleurs à l'un ou l'autre arrêt du train. En tout, les arrivants devaient être autour de 700 jeunes. La plupart venaient des groupements du Sud-Ouest : le 26 de Saint-Gaudens, Haute-Garonne, le 28 de Castillon, Ariège, le 35 de la Bruguière, Tarn, et d'autres... Parmi nous se trouvaient 2 chefs de groupe des Chantiers - 2 étoiles - Georges Toupet et René Devaux, volontaires pour nous accompagner venant eux aussi d'autres groupements. Nous devions bien vite les retrouver.

Dès la nouvelle de notre arrivée, les Français déjà présents au camp se sont manifestés. Ils nous ont parlé de "ce sale pays" où nous débarquions... "des capos, des pyjamas... Vous verrez bien..." Nous avons fait un peu connaissance. Mais pour nous, l'essentiel était de nous retrouver ensemble, bloc solide de 22 copains "du pays".

## **B – Les découvertes à Auschwitz**

### **a/ Découverte des lieux**

#### **- Auschwitz**

Commençons par décrire les lieux tels que nous les avons découverts au fur et à mesure de notre séjour. Auschwitz est le nom allemand donné à Oswiecim, petite ville de Pologne entre Kattowitz et Cracovie. Elle comptait en 1940 environ 15 000 habitants, dont beaucoup de Juifs. Kattowitz est à 35 kilomètres au nord-ouest, Cracovie à 70 kilomètres à l'est. Mais cette dernière se trouvait dans le gouvernement général, zone tampon créée par les vainqueurs entre le Reich et la Russie. Nous n'avions pas le droit d'y aller.

La ville d'Auschwitz se situe sur la Sola, affluent de la Vistule où elle va se jeter. Elle a deux églises : la "blanche", disions-nous à cause de son crépi clair, celle de la paroisse et "la rouge" en briques, celle des Salésiens. Entre les deux la grande place où se déroulaient les cérémonies nazies. En haut de la ville trônait le château que nous n'avons jamais visité. Les environs étaient plats sans caractère. Les étés étaient très chauds, les hivers très froids dans cette région éloignée de la mer : la Haute-Silésie (O.S.).

#### **- Les camps des travailleurs**

Toute la région était couverte de camps de travailleurs plus ou moins volontaires. Le camp français situé à 800 mètres au sud-est de la ville, comprenait plusieurs "lagers", divisés en blocks, et eux-mêmes en baraques. Notre adresse : Lager 2, Buchenwald West, Auschwitz, O.S. Entre les baraques, des chemins, des espaces vides. Les baraques étaient beaucoup mieux équipées que celles des Chantiers de jeunesse, avec tables, tabourets, placards personnels, châlits doubles à deux étages chauffage central... Pas très loin se trouvaient les baraques des douches et celles des toilettes. La grande cantine, située hors de notre block, était à une centaine de mètres. Tous ces blocks, toutes ces baraques se ressemblaient. Au début on risquait de s'y perdre. Au centre de notre lager s'élevait la Verwaltung – la direction – avec le responsable, souvent SS, au moins nazi bon teint.

En dehors du camp français se trouvaient ceux des Polonais, des Ukrainiennes, des Italiens, des prisonniers britanniques. Mais nous n'avions ni le droit ni l'envie d'y aller traîner les pieds. Tous, comme les nôtres, étaient gardés à l'entrée par un Werkschutz, gardien d'usine, souvent un ancien de 1914-1918, en armes.

#### **- Le chantier de l'IG Farben <sup>11</sup>**

Les Allemands avaient décidé, en décembre 1940, de créer en Haute-Silésie un immense complexe pour la fabrication de produits chimiques, le plus possible à l'est, à l'abri des bombardements. Ils avaient pour cela expulsé les petits cultivateurs de la région. Le chantier, commencé en 1941, était encore en construction en janvier 1945, et il commençait à produire. Long de 6 ou 7 kilomètres et large de 2, il se situait à 3 kilomètres à l'est d'Auschwitz. Pour y aller, nous sortions de notre camp, traversions le vieux cimetière juif, aux tombes renversées dans les ronces, suivions une route en perpétuelle transformation et arrivions à l'une

---

<sup>11</sup> La firme IG Farben avait sa maison mère à Ludwigshafen, au bord du Rhin.

des entrées du chantier gardée par un Werkschutz en armes devant sa guérite. Cet immense chantier était sans cesse bouleversé : routes, voies ferrées, tranchées, bâtiments en construction, avec la poussière en été, et en hiver le gel ou la boue. De l'ensemble émergeaient les tours en bois et la grande cheminée, célèbre point de repère.

Ce chantier ressemblait à une immense fourmilière où couraient, creusaient, bâtissaient, bref s'activaient quelque 40 000 travailleurs. Le but de l'opération : avec du charbon obtenir des produits indispensables à la conduite de la guerre. L'Allemagne avait besoin de caoutchouc : Buna, de carbure, de méthanol surtout, comme essence pour les chars. À terme on prévoyait même de produire de la margarine. Diverses firmes, dépendant de l'IG Farben, se répartissaient les tâches. Au centre siégeait BK Betriebskontrolle : contrôle de la production, pièce maîtresse du complexe. C'est là que je fus affecté.

### - Les camps de déportés politiques

On en comptait une trentaine en Haute-Silésie. En 1940 la caserne polonaise d'Owiecim, près de la gare, fut convertie en prison pour les opposants, puis en camp de concentration : K.L., Konzentrationslager. Ce fut Auschwitz I. En 1941 au début de l'implantation de l'usine fut créé le grand camp de Birkenau, c'est à dire Auschwitz II. Il occupait le triangle formé par la Vistule et la Sola. Les arrivants juifs, venant de plus en plus nombreux de toute l'Europe, étaient d'abord expédiés à la chambre à gaz et au four crématoire. Puis en 1942 les responsables pensèrent à utiliser cette réserve inépuisable de travailleurs. Ils les traitèrent un peu moins durement et les répartirent dans les divers camps de la région. Ainsi à Monowitz, Auschwitz III, près du chantier, étaient détenus ceux que nous retrouvions chaque jour au travail. Auschwitz II restait le plus peuplé, celui qui absorbait les détenus prévus pour la solution finale. Il ne gardait que les plus vigoureux pour le travail du camp ou du chantier. La Haute-Silésie était couverte de ces commandos, dépendant tous d'Auschwitz.

Evidemment nous n'avions appris l'existence de tous ces camps qu'après notre retour en France. À l'époque nous connaissions l'existence d'Auschwitz I à la gare, d'Auschwitz III à Monowitz. Quant à Auschwitz II Birkenau, le plus grand, il nous était vaguement connu par les conversations avec les détenus. Nous le découvrions surtout en juillet 1944 lorsque les fumées des cadavres brûlés dehors nous parvenaient, poussées par le vent.

### b/ Découverte des gens

La "tour de Babel". C'est l'image que je garde de cette masse humaine concentrée de gré ou de force à Auschwitz en 1943. Des gens de toutes les nations d'Europe, de toutes origines, de toutes opinions... Des gens se trouvaient là pour des raisons souvent opposées : volontaires ou déportés... Des gens qui se croisaient sans communiquer entre eux, faisant preuve d'indifférence, de haine parfois... Des gens arrivés là pour travailler, mais avec des sentiments et des dispositions bien diverses... Nous Français que pensions-nous d'eux ? Et eux que pensaient-ils de nous ?

### - Les Français

À notre arrivée nous en avons trouvé plus de 1 500 occupant le lager II. Parmi eux les premiers à nous accueillir furent nos aînés arrivés là depuis 6 ou 7 mois, requis envoyés par leur usine, sans avoir pu s'y soustraire. Beaucoup étaient des anciens des Chantiers de jeunesse, ce qui facilitait la rencontre. Parmi eux, Michat, de Sury, qui devait partir en "perm" - et ne pas revenir - et qui porterait nos lettres à Paris. La plupart de ces requis allaient plus tard rejoindre notre groupe.

Il y avait aussi un fort contingent de volontaires. Pourquoi étaient-ils là ? Pour nourrir une famille ?... Par motivations politiques : germanophiles désirant combattre le bolchevisme ? La propagande avait tant fonctionné !... Pour d'autres raisons moins avouables : échapper à la police française après une "affaire" ayant mal tourné ?... Ils étaient de régions et d'âges différents : certains proches de la cinquantaine. Arrivés là depuis plus d'un an ils s'étaient fait remarquer par leur mauvaise tenue, leur saleté, leur incorrection dans les lieux publics. Les commerçants de la ville les chassaient dès leur arrivée. Au début nous partageions cette renommée. Je me souviens de m'être entendu dire : *Franzosen heraus !* Les Français, dehors ! à l'entrée d'un restaurant. Heureusement bien vite nous sommes arrivés à rétablir notre réputation. Ces volontaires nous ne

les aimions pas, nous ne leur faisons pas confiance dans les trafiques dont ils étaient coutumiers. D'aucuns étaient même mouchards à la solde de la gestapo. Finalement plusieurs s'engageront dans les Waffen SS.

## - Les Allemands

Quelles étaient nos dispositions à leur égard en juillet 1943 ? Pour la génération de nos parents, c'étaient les "Boches" qu'on avait battus en 1918 et qui maintenant étouffaient la France. Pour ma génération c'étaient les "Chleus", ceux qui étaient en train de nous asservir. Les mettant tous dans le même sac, le mieux était de s'en méfier, dans un réflexe de défense, d'indifférence, de haine même assez souvent. L'Allemand restait bien l'ennemi pour chacun de nous arrivant au STO.

Avec le temps, avec les rencontres, notre mentalité a peu à peu évolué. Mais différemment selon les cas et les circonstances. Peu à peu nous avons découvert des hommes, des femmes autres que nous, formés ailleurs que chez nous, souvent esclaves de la propagande nazie, mais parfois capables d'évoluer et de comprendre où les menait leur régime. Mais nous devons faire attention : "Feind hört mit", "l'ennemi écoute", disaient les affiches. C'était vrai pour tout le monde.

Que pensaient les Allemands des Français arrivant chez eux ? Beaucoup ne nous aimaient pas et nous le manifestaient. D'autres nous étaient plus sympathiques. Quelques-uns très francophiles. Dans l'ensemble ils comprenaient mal nos motivations. Pour certains nous étions les bons Français venant aider le Reich à vaincre de bolchevisme. Mais beaucoup d'autres se posaient des questions devant notre attitude frondeuse, moqueuse, devant notre peu de zèle au travail. Parfois ils nous questionnaient sur nos motivations. Je me souviens du docteur Gnann, ingénieur de la vallée du Rhin, de culture catholique, me demandant un jour, très intrigué, pourquoi un séminariste était venu en Allemagne. C'était 6 mois après notre arrivée. La confiance réciproque s'étant établie, je lui ai expliqué mes vraies motivations. Satisfait de mes réponses il n'a rien ajouté et n'a pas modifié son attitude correcte à mon égard.

À Auschwitz, c'est-à-dire en Pologne annexée, nous rencontrions peu d'Allemands, encore moins d'Allemandes, sauf ceux et celles – rares – du personnel de la firme. Parmi les commerçantes de la ville combien y avait-il de vraies Allemandes ? Toutes parlaient allemand, mais la plupart étaient polonaises. Nous ne les distinguions pas. On rencontrait aussi les "Wolkdeutschen", ces Polonais ou Tchèques de race plus ou moins germanique à qui le Reich avait octroyé la citoyenneté allemande. Nous les connaissions, nous les devinions parfois, mais nos rapports avec eux étaient plus distants. Nous ignorions leurs sentiments profonds face au nazisme.

Je ne peux passer sous silence le docteur Eggert notre grand patron à BK Francophile de cœur, il nous avait accueillis à l'arrivée par un discours bien "senté" avec la conclusion que je n'ai pas oubliée : "Nous espérons que nous ferons avec vous meilleur travail que vous avez fait avec les Anglais" (*sic*). Nous avons écouté dans le plus grand respect, sans rire ni applaudir. Le docteur Eggert a été pour nous d'un grand secours. Nous en avons usé et parfois même abusé. S'en rendait-il compte ? Son équipe d'ingénieurs et de contremaîtres était composée de gens sympathiques et d'autres, nazis purs et durs, qui ne nous aimaient pas. Et nous le leur rendions bien. De même parmi les ouvriers des diverses firmes, en général âgés ou malades. Les relations variaient selon les cas.

Que dire de l'armée allemande ? Aussi curieux que cela paraisse, je n'ai vu mon premier soldat allemand qu'à Mulhouse le second jour de notre voyage. À Auschwitz il y avait peu de militaires de la Wehrmacht. Nous en rencontrions au café ou au cours de nos sorties du dimanche. Ils ne fuyaient pas notre compagnie, au contraire. Il nous arrivait de bavarder fraternellement avec notre "allemand" pas très orthodoxe. Mais nous arrivions à nous comprendre. Vers la fin de novembre 1944 certains nous confiaient leurs sentiments profonds, à condition de ne pas avoir de témoin gênant. *Cheise Krieg* : "merde à la guerre", était leur refrain habituel. Surtout pour ceux qui étaient dans l'armée depuis 10 ans... Et je n'ai pas oublié ceux qui nous ont donné du pain à notre exode en 1945.

Mais il y avait des gens dont il fallait se méfier. D'abord les membres du parti : avec leur tenue jaune et leur araignée. Ainsi appelions-nous la grosse croix gammée de leur boutonnière. Encore que certains étaient plus "pratiquants" que "croyants" du nazisme. Ils jouaient le jeu...

En revanche les militaires SS avec leur tête de mort sur le calot restaient des gens dangereux à fuir. C'étaient les gardes-chiourmes des déportés juifs. Ils pouvaient être dangereux et nous évitions tout rapport avec eux, ne sachant jamais le fond de leur pensée. J'ai même rencontré un SS alsacien et un jeune Parisien Waffen SS. La relation a été chaque fois assez brève. Il fallait surtout faire attention en 1945 : lors de leur débâcle, les SS étaient devenus susceptibles et les narguer pouvait devenir suicidaire. Des drames se sont ainsi produits. Il y avait aussi les civils de la gestapo. Nous arrivions vite à les déceler sur le chantier, dans leur tenue sombre et correcte. Ils étaient à éviter à tout prix. Mais dans la ville d'Auschwitz ils passaient plus inaperçus. *Achtung !* attention !...

#### - Les Italiens

Depuis juin 1940 nous ne les aimions guère. Nous les avons vus débarquer en nombre en septembre 1943, après la déconfiture de leur armée. Ils arrivaient sur le chantier sales, déguenillés, amaigris, méprisés et maltraités par les soldats allemands. Je confesse avoir partagé le même mépris à leur égard. Mais ils ne sont pas restés longtemps sur le chantier. Cependant nous rencontrons quelques travailleurs italiens. Volontaires ou requis ? Je n'ai jamais su. Certains d'entre eux "levaient la patte" avec le salut hitlérien pour dire bonjour : *Heil Hitler*. Ce que nous ne supportions pas et le leur faisons savoir. D'autres se montraient beaucoup plus dignes. Avec eux nous pouvions parler plus sereinement et en vérité. Je me souviens de ce sympathique Turinois, mon aîné et mon voisin de travail à l'atelier.

#### - Les Belges, Hollandais, Tchèques

Ce fut pour moi une surprise : je ne savais pas à quel point Flamands et Wallons s'opposaient. Nous avions à BK quelques jeunes Belges de la Wallonie avec lesquels nous ne nous sentions aucune différence. Comme nous ils parlaient librement, aimaient les parties de rire et les bons tours joués aux Allemands. Ils n'aimaient pas leurs compatriotes flamands, qui d'ailleurs le leur rendaient bien. Avec eux nous n'avions pas de relations.

Quant aux Hollandais, ils restaient distants, sûrs d'eux-mêmes et grands commerçants en tout genre. Nous ne les fréquentions pas. D'ailleurs ils étaient peu nombreux. Il y avait aussi des Tchèques avec qui nous entrions volontiers en contact. Ils étaient là comme nous, requis ou pris de force. Plusieurs étaient communistes, d'autres avaient connu la France. Tous nourrissaient à notre égard des sentiments amicaux. Nous le constaterions en février 1945 lors de notre exode.

#### - Les Russes et les Ukrainiennes

La débâcle de l'Armée rouge avait laissé des milliers de prisonniers. Les Allemands les avaient réduits littéralement à l'esclavage. Ils occupaient un camp spécial et partageaient le même régime que les déportés politiques. Ils ont peu à peu disparu du chantier. Que sont-ils devenus ? Il restait quelques Russes à travailler au STO comme nous. Mais nous avons de la peine à nous comprendre uniquement par gestes. Cependant on rencontrait sur le chantier un fort contingent d'Ukrainiennes, avec un gros "OST" dans le dos (Est). C'étaient des filles assez jeunes, vigoureuses, souvent prêtes à rire entre elles. Pourtant leur sort n'était guère enviable. Amenées de force à Auschwitz, elles étaient employées aux rudes travaux de terrassement. Il nous était interdit de communiquer avec elles.

#### - Les prisonniers britanniques

Ils sont arrivés à la firme en septembre 1943 : Anglais, Néo-Zélandais, Canadiens, Australiens, avec un "KG" dans le dos (prisonnier de guerre). Parmi eux des rescapés du débarquement de Dieppe le 19 août 1942. Mais la plupart étaient prisonniers de l'*Afrika Korps*. Le matin ils arrivaient fièrement sur le chantier, en bon ordre, dans leur uniforme impeccable. Mais leur rendement au travail ne dépassait pas le nôtre. Il nous était strictement interdit de leur parler. Il est vrai que nos connaissances en anglais – les miennes surtout – étaient très succinctes. Mais il y avait parmi eux quelques Canadiens français avec qui nous pouvions échanger. Leur camp a été bombardé en août 1944. Il y a eu 39 tués. Précisons qu'en Haute-Silésie nous n'avons jamais rencontré de prisonniers français.



## - Les Polonais

Nous étions chez eux dans une province polonaise annexée par l'Allemagne, surveillée, bâillonnée et exploitée par elle. Nous les rencontrions surtout sur le chantier où ils étaient, les uns travailleurs libres, d'autres prisonniers avec un "P" dans le dos. Beaucoup parlaient français pour avoir vécu chez nous. C'étaient les plus anciens et ceux avec qui nous étions en sympathie. Quant aux jeunes, il fallait comprendre leur rancœur, leur colère : nous les avons carrément laissés seuls en septembre 1939. Et ils le digéraient mal. Au travail nous pouvions créer des liens avec les uns ou les autres. J'ai même trafiqué avec un ouvrier de notre atelier. Il était le grand pourvoyeur de faux tickets de pain. J'en achetais pour les camarades. Jamais nous n'avons eu de problèmes avec les boulangères de la ville. Elles voyaient bien, comme nous, que ces tickets étaient faux. Mystère jamais élucidé...

Comme nous étions plusieurs séminaristes à aller à la messe, nous étions connus de la population très catholique de la ville. J'ai déjà raconté comment une femme encore jeune m'a coincé 2 fois dans le tambour de l'église pour me refiler en vitesse, à la façon d'un joueur de rugby, un paquet de ravitaillement avec une lettre sympathique, traduite par les prêtres. Nous rencontrions surtout des femmes, habillées de couleurs sombres, veuves ou séparées de leurs maris par la guerre. Nous n'avions pas de rapports avec les enfants. Nous devons retrouver la même sympathie dans les sombres jours de janvier 1945.

## - Les déportés juifs : les *Häftlinge*

Nous les appelions les "pyjamas" à cause de leur tenue rayée bleu et blanc. Au travail on en voyait partout, venant d'Auschwitz III Monowitz jouxtant le chantier. J'ai déjà raconté longuement nos contacts avec ces pauvres prisonniers dont le sort était tragique. Traités de sous-hommes par les Allemands : *Unter Menschen*, ils pouvaient vivre tant qu'ils étaient "rentables" par leur travail. Après !...

Je n'oublierai jamais notre première rencontre. Deux jours après notre arrivée, allant à l'embauche, nous croisons un commando de détenues, des femmes d'âge indéterminé, avec la tenue rayée, déchargeant un camion de pavés pour l'empierrement de la route. Je vois encore leur regard furtif et apeuré. Elles ont dû aussi remarquer le nôtre... "Dans quel pays sommes-nous tombés ?" nous demandions-nous. C'est le seul cas où nous avons rencontré un commando de femmes. Seuls les hommes travaillaient au chantier.

Nous avons vite été mis au courant de la sombre existence et des dures conditions de vie de ces malheureux déportés. Nous n'avions pas le droit de leur parler. Mais il le fallait bien sur le chantier avec ceux qui travaillaient près de nous. Par ailleurs communiquer était facile entre les machines, les tas de moellons, les sacs de ciment. Eux surtout risquaient d'être punis : cela dépendait de leur capo. Ils devaient surtout se méfier des SS qui les encadraient. Ils nous racontaient leur arrestation, leur "transport" terrible en train de marchandises dans le froid extrême ou la chaleur étouffante, le tri sur la rampe de débarquement de Birkenau, et pour eux la "chance" de ne pas être sélectionnés pour la chambre à gaz et le four crématoire... Et aussi les entrées et les sorties du camp, en musique, pas cadencé, ou les stations debout des heures durant dans le froid au garde-à-vous, face à un pendu... malheureux évadé qui s'était fait reprendre.

Au début de 1943 leur vie dans le camp et sur le chantier s'était un peu améliorée. L'Allemagne manquant de travailleurs les maltraitait un peu moins. Leur régime alimentaire restait cependant très réduit, comme celui des Russes. Le nôtre était nettement supérieur, sans atteindre celui des Allemands de souche. Souvent nous leur laissions notre bidon de soupe, et parfois leur refillions une tartine, une cigarette. Du moins à ceux que nous connaissions. Avec eux nous faisions du commerce : certains nous revendaient des effets volés au grand entrepôt "Kanada" où étaient stockés les bagages des arrivants. Nous réglions tout en pain ou en cigarettes.

Le spectacle de ces malheureux déportés fut pour nous une découverte inattendue et tragique. Les Juifs ? Je n'en avais jamais rencontré dans ma vie. Je savais que Jésus était juif. C'est tout... Mais en 1940 la propagande nous avait expliqué - démontré ! - comment la défaite avait été provoquée par les Juifs, les francs-maçons et les communistes. Nous l'avions cru... Jusqu'à ces jours de juillet 1943, lorsque nous avons été mis en face de l'horrible réalité. Alors dans notre conscience un mur s'est effondré !...

Nous les rencontrions, nous bavardions avec eux, sans vraiment partager leur condition. Nous nous rendions compte de leur triste sort. Mais nous avons remarqué que le sort n'était pas le même pour tous. Où étaient-ils tombés ? Dans quel commando ? Avec quel capo ? Faisaient-ils partie de certains groupes moins menacés parce que plus solidaires : Juifs polonais, Juifs allemands ? Et surtout quel était leur moral ? Au bout de quelques semaines nous nous sommes habitués à leur présence, à leur contact. Nous écoutions stupéfaits leurs récits, leurs craintes, leurs espoirs. Au fond, pouvions-nous faire autre chose que les écouter ? Je me le demande encore...

Côtoyant journallement ces déportés, en particulier les Juifs français nous avons conscience de vivre dans deux planètes différentes : la nôtre et la leur. Il me revient à l'esprit cette phrase de Dante écrite à la porte de l'enfer : *Vous qui entrez ici cessez toute espérance*. Elle aurait été plus vraie que la sinistre inscription ornant les entrées de tous les camps de concentration d'Allemagne : *Arbeit macht frei* : le travail rend libre. Quelle sinistre mascarade !... Malgré tout certains déportés conservaient cette espérance qui devait les sauver. Les autres ?... Cette tragique expérience d'être les témoins impuissants de tant de haine et tant de souffrance faisait de nous, à 20 ans, des hommes différents, devenus vieux d'un coup. Je vois là le plus grand choc de notre vie auquel rien ni personne ne nous avait préparés.



Numéro de déporté juif rapporté d'Auschwitz.

On distingue à gauche le triangle rouge sur le triangle jaune, formant une étoile.  
Ce numéro m'a été donné par un Juif français de Kattowitz. Depuis je l'ai remis  
au Mémorial de la Résistance et de la Déportation de Saint-Étienne

### c/ Le chef Toupet, l'homme, son action

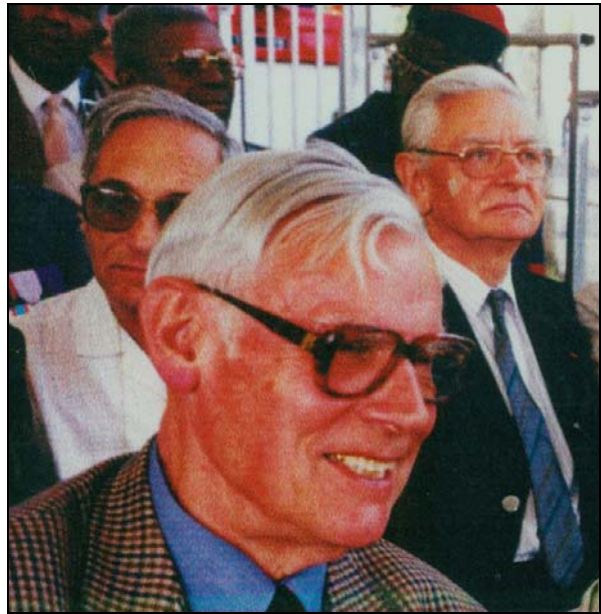
#### - L'homme

En terminant mon cahier *Village de Forez "STO Auschwitz Königstein"*, en décembre 2001, j'appris par un heureux hasard l'adresse de notre ancien chef des Chantiers à Auschwitz : Georges Toupet. Il habitait près de Compiègne. Depuis avril 1945 je n'avais rien su de lui. Je lui ai envoyé un exemplaire du projet de mon récit, sans y changer une virgule, et il a bien voulu écrire la première page de présentation.

Par la suite nous avons correspondu souvent et longuement soit par lettre soit, surtout, par téléphone. Il m'a envoyé une copie du rapport qu'il avait écrit pour ses supérieurs en juin 1945. Ainsi ai-je pu apprendre un tas de choses cachées sur sa personne, sur ses responsabilités au camp français et sur ses activités de résistance dans le "Réseau Albert Armand", groupe Marial, base Espagne et dans le réseau MNPGD de Haute-Silésie dont il était devenu le chef. Tout cela, bien sûr, nous l'ignorions. Heureusement !... "Le secret était ma sauvegarde" m'avait-il écrit.



Georges Toupet "sur le chemin du retour"  
(avril 1945)



Georges Toupet (mai 1997)

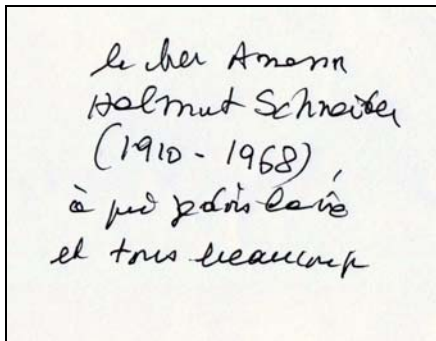
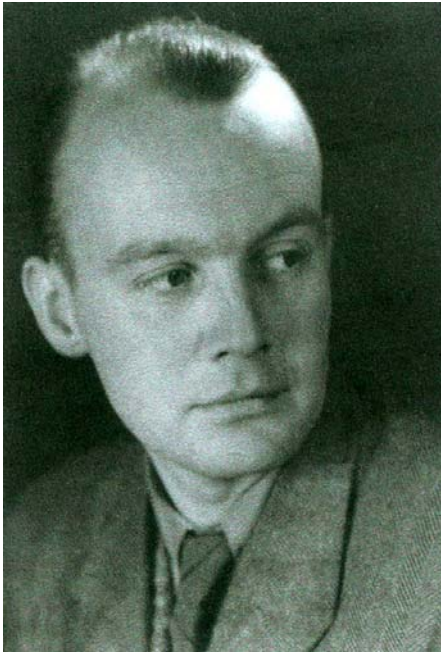


Photo d'Helmut Schneider  
avec annotation  
du chef Toupet

Georges Toupet était né à Paris le 23 juin 1918. Aspirant dans l'armée en 1940, il fut volontaire pour encadrer les nouvelles recrues des Chantiers de jeunesse. Chef de groupe en 1943 dans le groupement 33, il faisait partie des 7 premiers chefs volontaires pour "nous accompagner, nous encadrer et nous ramener". Telles étaient les consignes reçues du général La Porte du Theil qui avait ajouté : "Vous ferez comme vous pourrez."

Pour moi et beaucoup d'autres, Toupet était le type même du vrai chef. Visage ouvert, regard direct et franc, parole claire, il était attirant par son allure et son sourire. Il avait vite jaugé son interlocuteur et compris à qui il pouvait faire confiance. Je l'ai bien connu à Auschwitz ; j'ai eu souvent l'occasion de parler avec lui. Il se disait catholique, français, patriote, et avait une profonde et respectueuse amitié pour le général La Porte du Theil, fondateur des Chantiers de jeunesse. Mais je n'ai pas fait partie du groupe des 20 chefs sous ses ordres directs au camp.

En compagnie du chef René Devaux, qui sera son adjoint, Georges Toupet a débarqué avec nous à Auschwitz le 1<sup>er</sup> juillet 1943. Il arrivait en marchant sur des œufs ! Serait-il toléré par les Allemands ? Serait-il accueilli par les Français : les 700 jeunes arrivés avec lui et par les autres ? Mais tout se passa assez bien dès le début : nous le reconnaissons d'emblée comme notre chef et nous commençons à l'estimer.

Il bénéficia surtout d'une chance extraordinaire : la rencontre de l'Assessor Helmut Schneider. Cet Allemand francophile, parlant très bien notre langue, était avocat, mais exclu du barreau car anti-nazi. Sans doute avait-il des assises solides et bien placées, car il était devenu Assessor de l'IG Farben, sorte de "directeur social du personnel".

Schneider et Toupet, se reconnaissant dans la résistance au nazisme, se rencontrèrent maintes fois, malgré les menaces de la gestapo qui les tenait dans son collimateur. C'est à très juste titre que la gestapo reprochait à Schneider de ne pas adhérer aux idées et au parti nazis, et à Toupet de constituer une enclave française dans le Reich et d'empêcher ses jeunes d'entrer à la Waffen SS. Cela faillit mal tourner plusieurs fois. La conjonction de ces deux hommes était bénéfique pour nous, à notre insu évidemment.

La première action de Toupet au milieu des 2 500 Français fut d'arriver à établir la souveraineté française à l'intérieur du camp. Il lui fallut huit mois pour y arriver. D'abord il fallut éliminer l'Oberlagerführer Delton, "ancien marin, une brute qui sort le revolver à la moindre des choses, et son adjoint Bouillocc toujours accompagné de sa matraque... le reste du personnel à l'avenant", a écrit Georges Toupet.

Il devait aussi faire face à des Français douteux dans le camp : certains volontaires capables de le moucharder et de contrer son influence. Peu à peu il réussit à les éliminer. La plus grave opposition venait du Français Laguillomie, vrai Allemand par son mariage et ses convictions nazies. C'est lui qui m'avait planqué avec 11 camarades à l'embauche, sans doute un réflexe de son passé de séminariste à Bordeaux. Grâce à Schneider Toupet réussit à le faire renvoyer de la firme en janvier 1944, suite à diverses malversations. Revenu en France, d'où la Libération le chassa en septembre, il retourna à Kattowitz. Mais c'était en janvier 1945, nous allions quitter l'endroit.

Toupet dut aussi combattre les firmes françaises pirates qui se flattaient d'avoir fourni des jeunes à l'Allemagne en accord avec les Chantiers, et qui en tiraient profit. C'était faux mais il fallait le prouver. Schneider fit donner une permission à Toupet pour aller chercher ces preuves par écrit. À son retour en novembre 1943 la firme Rittmann et d'autres furent démasquées et y laissèrent des millions. Evidemment Toupet allait avoir tous ces gens contre lui. Pour se défendre il attaqua le premier avec Schneider, dénonçant les malversations des responsables de ces sociétés qui peu à peu furent éliminées.

La seconde action de notre chef consista à établir au cœur du Reich un îlot français assez indépendant. En février arriva un nouveau chef de camp allemand assez inoffensif. Les Werkschultz en armes à la porte d'entrée furent remplacés par de sympathiques jeunes des Chantiers en tenue verte. La prostitution et les coucheries à l'intérieur du camp avec les Polonaises de service disparurent. Nous nous sentions chez nous.

Par ailleurs Toupet appela à lui une vingtaine de jeunes anciens chefs d'atelier dans leur groupement, auxquels il confia les diverses responsabilités. Chaque baraque était dotée d'un chef d'atelier, chaque chambrée d'un chef d'équipe. Peu à peu s'organisèrent les divers services : culturel (presse, bibliothèque, théâtre), sportif, social, administratif, sanitaire, entraide et entretien avec un responsable chacun.

Lors de son voyage en France Toupet avait obtenu l'envoi d'un wagon d'effets chantiers neufs et au complet. Ils furent aussitôt attribués à 7 ou 800 jeunes. Avec notre tenue verte impeccable nous avions fière allure. "Vous êtes très chic" me dit un jour un officier allemand francophile rencontré lors d'une sortie. C'est "l'esprit chantier" qui peu à peu se retrouvait grâce à Toupet. Nous avons même réussi le tour de force de hisser nos couleurs deux fois au centre du camp : le 5 et le 12 septembre 1943. Ce jour-là les choses se gâtèrent. La police vint chercher notre drapeau. Mais elle recula devant les centaines de jeunes silencieux, au garde-à-vous, entre le mât et l'entrée du camp. Toupet faillit être arrêté, mais ne se démonta pas. Nous gardions notre drapeau, mais la montée des couleurs dut cesser. Elle fut remplacée par le "face à l'ouest" avec la Marseillaise devenu traditionnel au bout de quelques semaines. Ce coup du drapeau d'Auschwitz fit du bruit dans les camps français de Haute-Silésie qui adoptèrent vite le face à l'ouest. Quant à nous, nous avions la satisfaction d'avoir remporté une victoire de prestige.

Georges Toupet m'a raconté qu'une autre fois, mouchardé par une "bonne âme" il dut comparaître avec Schneider à la gestapo d'Auschwitz. Les choses s'envenimèrent et faillirent mal, très mal tourner. Finalement après une entrevue houleuse entre Schneider et la gestapo, à laquelle Toupet n'assista pas, les 2 hommes furent jetés dehors. En traversant la cour Schneider souffla à Toupet : "Ne vous retournez pas, sinon nous sommes deux hommes morts." À la sortie il lui expliqua comment il avait pu se tirer de ce guêpier : en promettant aux SS un cochon gras pour les fêtes. Il avait en fait droit de regard sur les fermes de l'IG

Farben. Rétrospectivement cela faisait bien rire Georges Toupet qui m'expliquait au téléphone : "Tu vois ce que je vauX, j'ai été évalué au prix d'un cochon gras !..."

Nous avons toujours ignoré ces histoires et les risques encourus par notre chef. Nous avons toute confiance en lui, sentant bien sa résistance aux Allemands. Cela ne veut pas dire que tout allait toujours pour le mieux. Nous trouvions parfois ce chef trop exigeant en demandant des efforts, des activités à des jeunes fatigués par leur dure journée de travail. Quant à la vingtaine de jeunes chefs subalternes sortis de nos rangs, il nous semblait parfois planqués chanceux. Et ils avaient de la peine à obtenir notre participation. Il nous arrivait de grogner. Dans cette enclave française appelée "Camp Napoléon", nous étions les nouveaux grognards qui finissent toujours par marcher. D'ailleurs le journal du camp s'intitulait "Le grognard". Tout un symbole.

Je n'ai jamais revu le chef Toupet depuis avril 1945 et notre départ pour le 2<sup>e</sup> exode. Il fut avec son groupe libéré par les Américains, et le mien par les Russes. À son retour il a éprouvé quelques difficultés, prévisibles dès son départ : il était volontaire pour l'Allemagne. Pêché irrémédiable pour certains qui refusaient de comprendre le sens de cette action. Mais les choses finirent par se calmer. Le général La Porte du Theil fut arrêté par les Allemands et interné en janvier 1945. Mis en cause à la Libération et traduit en justice pour avoir servi sous les ordres de Pétain. Tout se termina par un non-lieu. Toupet trouva par la suite des postes de responsabilité dans divers organismes. Il est décédé en juillet 2007. Schneider l'avait précédé prématurément dans la mort en 1968.

#### **d/ Rencontre avec l'Église de Pologne**

La Pologne a connu une histoire tourmentée. Après le "siècle d'or", le XVI<sup>e</sup> et le traité de Westphalie en 1648, elle a subi les invasions, les occupations, les partages entre des voisins puissants et insatiables. Cependant son nationalisme a toujours survécu. Le noyau dur de la résistance fut, pour une grande part, le catholicisme. La Pologne dut affronter la Russie orthodoxe, la Suède et la Prusse protestantes. L'Autriche-Hongrie catholique participa aussi à la curée en Silésie et à Cracovie. Mais son oppression fut moins lourde que celle des autres envahisseurs. Je tiens cette remarque des prêtres d'Auschwitz.

En 1943 la Pologne se trouvait massivement catholique. Dans leur ensemble ses habitants étaient baptisés et se disaient croyants voire pratiquants. C'était pour eux faire acte de résistance. Les évêques, les prêtres jouissaient d'un grand prestige et d'un pouvoir important. J'avais connu le poids de l'Église en France. En Pologne il semblait encore plus lourd, d'après mes premières observations. Nombreux étaient les prêtres, les religieux, les religieuses, toujours en soutane. La population les respectait et les suivait. À mon sens, on n'y rencontrait pas l'opposition droite-gauche de la France de 1935. Cependant les anticléricaux ne devaient pas manquer. Les offices étaient massivement suivis, les fêtes solennelles célébrées, même si la gestapo surveillait tout et avait ses oreilles dans les assistances.

La ville d'Oswiecim-Auschwitz pouvait compter 15 000 habitants en 1939. Sans doute avec près d'un tiers de Juifs qui avaient disparu à notre arrivée, on le devine facilement. Nous sentions quelque indifférence à leur égard, voire un certain antisémitisme latent. À Auschwitz, sur le sujet, tout le monde savait... Mais on n'en parlait pas trop... Même chez les prêtres...

Les deux églises de la ville se trouvaient assez proches l'une de l'autre. La première, la blanche, était l'église paroissiale. Le curé avait été exclu, emprisonné par les Allemands qui avaient occupé le presbytère. Son remplaçant : Stanislas Baier, la cinquantaine, était secondé par Mariann Stawarz, 26 ou 28 ans, et par Adalbert Bartosik, un peu plus âgé. Tous trois logeaient chez les religieuses où nous pouvions les rencontrer. La deuxième église, la rouge, appartenait aux Pères salésiens. Leur nombre variait. L'un d'eux parlait très bien français. Chez eux pratiquaient les personnels allemands de IG Farben originaires de la Rhénanie. Nous y allions quelquefois. Un jour, dans la file des communiants, je me suis trouvé nez à nez avec un des ingénieurs de BK avec qui j'avais eu des relations quelque peu... tendues. Gêne réciproque !... On comptait aussi un prêtre allemand qui célébrait le dimanche chez les sœurs, nous disait-on.

Nous fréquentions de préférence les trois prêtres de la paroisse. C'étaient eux qui nous avaient si fraternellement accueillis lors de notre arrivée. Leur porte nous restait toujours ouverte et nous en avons profité. D'emblée nous avons décidé de communiquer en latin. Pour nous les études classiques n'étaient pas très anciennes. Par ailleurs je lisais régulièrement, depuis mon entrée au séminaire, le *Manuale christianum* qui contenait en latin le *Nouveau Testament* et l'*Imitation de Jésus Christ*. Ainsi je restais dans l'ambiance de mes études latines. Nous faisons plus d'une fois des accrocs à la langue de Cicéron. Mais cela ne nous arrêtait pas et même nous faisait tous bien rire.

Je ne veux pas oublier le Père Dobrowolsky curé de Schwartz-Wasser, à 40 km d'Auschwitz où avait été envoyé au STO mon collègue de séminaire : Roger Tardy. Ce prêtre parlait très bien français et il nous a reçus maintes fois chez lui très cordialement. Après la guerre j'ai correspondu plusieurs fois sans peine avec lui. Il était moins surveillé que Mariann Stawartz d'Auschwitz toujours épié par la police pro-soviétique, comme il l'avait été par la gestapo. C'est ce qu'il m'a expliqué 30 ans plus tard quand il a pu obtenir un visa de sortie et venir en France. Parlons aussi de Sœur Jeanne, cette solide et souriante religieuse qui m'avait accueilli en janvier 1944 à Wadowitz <sup>12</sup>, lors de l'épidémie d'oreillons. Femme charmante, parlant un français correct mais parfois surprenant et amusant. Mais elle l'écrivait à grand-peine. J'ai pu le constater quand elle répondait laborieusement à mes lettres après la guerre. Tous ces prêtres et cette religieuse nous ont quittés il y a déjà pas mal d'années. Mais je garde d'eux tous une mémoire et une reconnaissance très vives.

Le soir après le travail nous allions souvent leur demander la communion, si nous n'avions pas pu participer à la messe du matin. Puis venait le temps du bavardage. Nous échangeons les blagues de nos pays respectifs. Nous concourions pour savoir qui de la France ou de la Pologne avait le plus de saints au calendrier. Nous apprenions les dernières nouvelles, surtout après le débarquement. Nous expliquions où se trouvaient les villes citées par Radio-Londres. Nous savions que les prêtres l'écoutaient. Nous nous doutions bien qu'ils devaient avoir des relations avec la résistance. Mais nous évitions de poser des questions. Parfois nous jouions au ping-pong, mangions une pomme ou une pâtisserie fabriquée par les religieuses. Tout cela dans une ambiance joyeuse et fraternelle. Les dimanches et jours de fête nous participions à l'une des nombreuses messes. À certaines grandes célébrations les prêtres nous faisaient revêtir la soutane des jeunes servants de messe. Aussi la population de la ville nous avait repérés et nous connaissait.

Nous avons parfois servi de relais entre la cure et le chef Toupet. Ce dernier a pu obtenir l'autorisation d'avoir une messe au camp à Pâques 1944. C'est Mariann Stawartz qui l'a célébrée et qui a lu facilement le petit mot que je lui avais préparé. Les gosiers polonais étaient plus souples que les nôtres. Mais cela a été une exception. À la Pentecôte 1944 et à Noël 1944, le prêtre allemand est venu célébrer chez nous, après plusieurs difficiles palabres <sup>13</sup>. Lui-même se sentait très gêné.

Quelle était notre influence de séminaristes au camp français ? Difficile à préciser. Nous étions connus comme tels de nos camarades. Il nous arrivait de faciliter leur contact avec les sacrements : messe et confession. Nous avons même envisagé de faire quelques rencontres de jeunes chrétiens volontaires soit-disant "rencontres littéraires". Mais cela ne s'est jamais réalisé. Par manque d'un lieu, par manque de temps... Manque de courage peut-être ? Surtout à cause du danger couru puisque c'était absolument interdit. Des camarades de Kattowitz étaient plus hardis que nous. Parfois nous les trouvions imprudents. Chez nous, la proximité du camp de concentration nous rendait circonspects.

En mars 1944 Hitler avait décidé de renvoyer les séminaristes en France, les estimant indésirables chez lui. Le chef Toupet nous a convoqués et nous a expliqué qu'il avait réussi à nous garder, n'ayant pas de prêtre au camp. Et nous le comprenions très bien. En réalité bien peu de séminaristes furent rapatriés, car juin 1944 apportait d'autres soucis au Führer. À un moment un tout jeune prêtre d'Albi : l'abbé Maurel fut envoyé comme volontaire auprès du STO. Il arriva à Kattowitz où j'allai le rencontrer. Il était question que le chef Toupet le fasse venir à Auschwitz. Mais le projet devait très vite tomber à l'eau. Ce jeune prêtre, arrivé juste après son ordination, eut un accident de travail et fut renvoyé en France en décembre 1943, indésirable lui

---

<sup>12</sup> Wadowitz : patrie de Karol Wojtyla, futur pape Jean-Paul II. Il était alors séminariste, comme nous, et astreint au STO.

<sup>13</sup> Les dimanches libres quelques jeunes du camp allaient à la messe à l'une ou l'autre église. Certains assez régulièrement.

aussi : "Il avait eu histoires sur histoires avec les copains <sup>14</sup>" écrivais-je à ma sœur. Peut-être était-ce le meilleur pour lui.

Pour bien comprendre l'aventure mouvementée et douloureuse des prêtres ouvriers envoyés en Allemagne il faut remonter au 3 décembre 1943. Ce jour-là, le chef de l'office central de sécurité du Reich : Kaltenbrunner, publia une note secrète <sup>15</sup>. Elle visait les prêtres français "camouflés en travailleurs" venant encadrer leurs jeunes compatriotes. Etaient aussi particulièrement visés : les séminaristes, les STO venant des Scouts de France et de la Jeunesse catholique ouvrière, sans oublier les membres complices du clergé allemand. La note prévoyait de renvoyer les Français chez eux, après les avoir recensés. Pour ceux qui commettaient les délits "célébration de messe, action catholique non politique", c'était soit 21 jours de prison soit le camp de concentration.

Il y eut une quarantaine de jeunes prêtres envoyés comme volontaires. Et comme des prisonniers de guerre pouvaient obtenir le statut de "travailleurs libres", les évêques demandèrent chez eux des volontaires qui assisteraient les jeunes du STO. Près de 200 répondirent à l'appel. Choix risqué : les prisonniers de guerre dépendaient de l'Abwehr, protégés par la convention de Genève. Les travailleurs libres restaient sous la coupe de la gestapo. Des jeunes catholiques furent pris, envoyés au camp de concentration où ils moururent. Marcel Callo est le plus connu. Des prêtres volontaires, ex-prisonniers de guerre, subirent le même sort. Ce fut le cas de mon professeur de seconde à Montbrison : le père Antoine Charmet, prisonnier au stalag VI F à Cologne. Il fut pris on ne sait ni où ni comment. Mais il mourut au camp de concentration de Buchenwald le lundi de Pâques, 2 avril 1945 <sup>16</sup>.

Je n'ai appris que récemment certains drames vécus dans quelques régions d'Allemagne par les ex-prisonniers travailleurs libres et les jeunes chrétiens du STO. À Auschwitz nous connaissions bien l'opposition du nazisme à l'Église. Nous savions que les rencontres de chrétiens étaient interdites. Cependant nous avons fréquenté les prêtres et la paroisse régulièrement et sans problème. Étions-nous surveillés ? Passions-nous plus facilement dans ce milieu ultra-catholique ? Y a-t-il eu un "effet Schneider" pour étouffer les choses. Je n'ai jamais eu la réponse à mes questions. Mon camarade Roger Tardy, à 40 km de nous, avait lui aussi la possibilité de circuler tranquillement et de rencontrer le Père Dobrowolski curé de la paroisse.

Ces longs mois passés à Auschwitz m'ont conforté dans ma vocation de futur prêtre. Je n'y ai jamais éprouvé de difficultés ni senti le moindre doute à ce sujet. Outre le secours de l'Esprit-Saint, l'aide des prêtres polonais si fraternels à notre égard, l'ambiance du camp avec "l'esprit Chantier" si cocardier, frondeur et optimiste, avec la camaraderie dont je reparlerai, tout cela m'a maintenu debout, capable d'attendre la fin de l'épreuve.

---

<sup>14</sup> Dans le langage codé de mes lettres, "copains" désignait les Allemands, et "camarades" les autres Français.

<sup>15</sup> Les détails de ce paragraphe sont puisés dans le livre : *En haine de l'Évangile*, de Charles Molette, page 301.

<sup>16</sup> Dans le *Mein Kampf* d'Hitler (1925) et le *Mythe du XX<sup>e</sup> siècle* de Rosenberg (1930) le nazisme englobait dans une même haine le judaïsme et le christianisme, surtout l'Église catholique.

C'est aussi un souvenir :

## Les feillées en Allemagne

Tous les militaires connaissent la devinette : "Où creuse-t-on les feillées ? Réponse du manuel du soldat : "Dans le quart d'heure qui suit l'arrivée de la troupe". Les feillées, ce "lieu d'aisance" lors des manœuvres étaient rares au temps de casernes. Elles sont devenues courantes et banales avec les Chantiers de jeunesse.

Les groupes de jeunes furent par choix éparpillés dans les plus reculées des campagnes en zone non occupée. Chaque groupe s'était donc ingénié à situer ses feillées le plus discrètement possible, pas trop loin des baraques, pas trop près non plus. Elles avaient été creusées, sans doute dans le quart d'heure après l'arrivée, mais surtout dans un terrain assez meuble capable de les absorber. Il suffisait d'une simple tranchée murée par de grosses pierres, entourée d'une protection de feuillus : genêts le plus souvent. La première fois l'usager attend qu'elles soient libres, puis s'y habitue : "Faut pas y craindre". Telle était la devise de tous les groupes de Chantier.

À notre arrivée en Allemagne au STO nous avons découvert les petits secrets du pays. Je me souviens de mon passage à Oppeln en juin 1943. Je circule dans une cour de caserne et j'entre dans une grande pièce. Devant moi une énorme maçonnerie tout en longueur, haute de 60 à 70 cm, avec des trous intercalés. J'ai d'abord cru à une grande cuisinière avec ses ronds en fonte. Mais en m'approchant, rapidement, "de visu" et "de sensu" j'ai constaté mon erreur et me suis trouvé ramené à la réalité. C'étaient des latrines collectives. Nous en verrions tant d'autres là-bas.

Notre camp d'Auschwitz comportait une baraque de douches et une baraque spéciale pour les WC. Les sièges étaient en faïence, 8 ou 10 sur la même rangée adossée au mur. Chacun était encastré dans un petit réduit intime. Mais par-devant tout était à l'air libre. Celui qui l'occupait pouvait agréablement, s'il le voulait, bavarder avec son voisin de droite ou de gauche. Là aussi, les premiers jours on se sentait assez gêné, mais peu à peu, nécessité faisant loi, on s'y habitait.

Restaient les lieux communs installés sur l'immense chantier de l'IG Farben. Quand nous étions au bureau de BK nous utilisions les toilettes des bureaux, toujours bien tenues. Avec parfois quelques accroc<sup>17</sup> ! Mais lorsque nous travaillions loin, à 1 kilomètre de BK, les choses se compliquaient si un besoin urgent nous pressait. Il fallait alors "ne pas y craindre" non plus et utiliser les feillées publiques.

C'est ce qui m'est arrivé un jour de diarrhée. Je cours à l'endroit prévu. C'est une baraque bancale en planches mal jointes. J'entre et je referme la porte grâce à un crochet en fer. Que vois-je ?... Une grande fosse pleine d'excréments, dégageant une puanteur terrible. Pas de siège. À la place une longue barre en bois parallèle à la fosse, elle aussi totalement souillée. La tactique était la suivante : d'abord faire tomber le pantalon sur les pieds, et s'asseoir sur la poutre en la calant bien dans le pli des genoux, etc. Mais l'état de la poutre vous invitait à procéder autrement. Je monte sur cette poutre le long de la baraque, et me tiens de la main gauche à la paroi en bois. Gardant libre la main droite, je m'efforce de garder l'équilibre au prix de moult contorsions. Sinon... bousculade en arrière dans les excréments...

Pendant l'opération arrive une Ukrainienne. Elle secoue la porte et se met à pousser des cris d'orfraie, sans doute aussi pressée que moi. Je me dépêche autant que je peux et libère la cabine en tenant mon pantalon de la main droite. Je n'ai eu ni le temps ni l'envie de discuter avec la nouvelle cliente de l'établissement. Je suis allé achever de m'habiller. Tout était bien qui finissait bien...

---

<sup>17</sup> Voir le cahier *STO, Auschwitz*, p. 32 : "Les Français zon des zalauds".



Les choses ne devaient pas toujours s'achever aussi sereinement. Je l'ai découvert dans "*En haine de l'Évangile*", p. 199. La note 112 narre le supplice et le martyre de l'abbé Raymond Cayré, prêtre du diocèse d'Albi. Prisonnier au stalag VI G, il fut envoyé au camp de concentration de Buchenwald, en violation des conventions internationales. Je cite la note 112 :

*Déprimé par la maladie, la dysenterie et une diarrhée permanente, il était tombé dans les "feuilles rustiques" [!]. Il en avait été sorti tout couvert d'excréments. Les kapos, soi-disant pour le nettoyer, n'ont trouvé que la solution de l'arroser tout habillé avec une lance à eau puissante et froide, alors que la température ambiante était proche de zéro. Transi, il a eu les plus grandes difficultés à se réchauffer, ces faits se déroulant au dehors, et Raymond n'ayant aucun habit de rechange. Il mourut peu de jours après. C'était le 21 octobre 1944.*

Une rafle de la gestapo visant les prêtres, les scouts et jocistes STO de la région de Cologne, avait saisi des jeunes et des prêtres prisonniers de guerre. Certains avaient choisi de devenir travailleurs libres pour être au service des jeunes chrétiens STO des environs. Mais pas tous. Cependant, tout le groupe fut envoyé en prison puis au camp de Buchenwald où se trouvaient déjà d'autres prisonniers. Parmi eux plusieurs y moururent : misère, typhus, dysenterie, mauvais traitement. Ce fut le cas de l'abbé Antoine Charmet de Saint-Étienne dont j'ai déjà parlé. Il faisait partie de la même rafle.

Selon une note secrète de Bormann "les conceptions nationales socialistes et chrétiennes sont inconciliables"<sup>18</sup>. C'est pourquoi célébrer l'Eucharistie, faire de l'action catholique ou du scoutisme étaient des crimes impardonnables aux yeux d'un bon nazi.

## e/ Notre vie là-bas

### - Ambiance de camaraderie

Notre installation dans les baraques du camp français s'était effectuée le soir du premier jour. Elle n'a pas varié pendant 18 mois. Nous étions 22 par chambre, et une baraque comptait 4 chambres. Au bout de quelques mois la vie au camp s'est organisée. Henri France a été appelé à l'équipe des chefs. Je me suis retrouvé responsable de mes 21 camarades, au titre de chef d'équipe, mon ancien grade des chantiers de jeunesse. Étant moi aussi d'origine paysanne j'ai été bien accepté de tous. Je restais un peu leur référence : pour établir les relations avec les chefs, parfois avec la paroisse ; pour les aider à comprendre les termes élémentaires de l'allemand, pour apaiser les différends inévitables, voire les moqueries humiliantes à l'égard des moins doués, pour les aider à faire des choix judicieux aux moments importants, et surtout pour leur permettre de garder le moral. Ce qui serait indispensable dans les derniers mois. Je n'ai jamais eu de difficultés à l'intérieur de l'équipe où ont toujours régné la bonne humeur et l'esprit de service et de camaraderie.

Je pourrais donner maints exemples de cette camaraderie. Un seul suffira. Henri France avait obtenu une permission pour visiter son père très malade. À cette époque : janvier 1944, chaque permissionnaire devait désigner deux camarades garants de son retour, deux otages en quelque sorte. Henri France nous avait dit qu'il reviendrait. Jean Martial et moi étions ses garants et nous avions toute confiance en lui. La "perm" s'est bien passée. Henri a vu son père pour la dernière fois, deux mois avant sa mort. Nous avons été contents de le voir revenir. Nous devions, à notre tour, obtenir une permission moyennant aussi deux garants. Comme lui nous serions revenus. Mais les "perm" ont été supprimées et je ne l'ai pas regretté. Henri France est décédé en septembre 2007<sup>19</sup>. J'ai conclu la célébration des funérailles à peu près en ces termes : "Henri

<sup>18</sup> Cf. *En haine de l'Évangile*, p. 261.

<sup>19</sup> Henri m'a déclaré n'avoir été contacté par aucun membre de la Résistance au cours de sa permission.

France pensait qu'on n'abandonne pas un camarade en danger de son fait, à la porte d'un camp de concentration. Henri restera pour moi l'ami fidèle ; fidèle à la parole donnée quel qu'en soit le prix à payer."

Les journées de travail se déroulaient de la même façon. Lever matinal pour arriver à l'heure au travail. Petit déjeuner avec le "jus", une tranche de la boule de pain et la margarine. Préparation de la musette avec la gamelle et le casse-croûte. Tout cela dans un silence quasi monacal. Puis départ au chantier, seul ou en groupe, traversée du cimetière juif aux tombes abandonnées aux ronces, et arrivée à notre firme respective après 30 ou 40 minutes de marche.

Le soir chacun arrivait à la baraque en ordre dispersé. Il fallait vite aller à la cantine toucher "le rata" – *Mittagessen* – composé de choux, pommes de terre, morceau de viande, ou plat national le mercredi. Chacun percevait aussi l'*Abendkost* : la ration du soir, la demi-boule de pain pour la journée avec un cube de margarine, une saucisse, parfois un cornet de sucre. Nous avions le choix du lieu de notre repas : à la table de la grande cantine, ou retour à l'équipe avec nos choppes de bière, blonde ou brune, la meilleure. Le ton du repas différait de celui du petit déjeuner. Nous discutons ferme, nous nous disputons parfois, nous nous racontions en riant "la bien bonne" de la journée, nous partageons les nouvelles reçues du pays. Puis certains montaient en ville, d'autres écrivaient leurs lettres, raccommodaient leurs effets, jouaient aux cartes, papotaient en attendant de se glisser dans le sac à viande à l'un des deux étages du châlit double. Parmi ces jeunes d'origine rurale on trouvait peu de lecteurs. Parfois circulait l'infest *Echo de Nancy*, disons plutôt l'écho de la collaboration, qui avait d'ailleurs fort peu de succès. Chaque soir le retour à la vie d'équipe constituait un temps fort : nous étions ensemble entre gens du pays, nous sentant bien chez nous.

Le moral était maintenu aussi par les relations avec la France. Au bout d'un mois nous avons eu la réponse à nos premières lettres. Le courrier s'est effectué normalement : il fallait 8 à 10 jours pour qu'une lettre nous parvienne. Comme nous étions presque tous fils de cultivateurs des colis nous parvenaient après un long voyage de deux mois parfois. Il nous arrivait de mettre en commun une certaine part de nos colis, à l'occasion de fêtes importantes : Noël, Pâques... Avec le secours du pain venant du marché noir nous arrivions à nous suffire. Cela a duré jusqu'au débarquement de 6 juin 1944. Alors la vie devenait de plus en plus dure pour l'Allemagne ; les rations diminuèrent, le marché noir du pain cessa. À partir de décembre 1944 la période des vaches maigres allait commencer, et le moral s'en ressentir.

#### - La vie dans le camp

Comme au temps des Chantiers en France nous devions rester occupés et prendre en charge la vie de notre équipe et celle de tout le camp. Et cela dans le meilleur "esprit des Chantiers" : discipline, patriotisme, esprit d'entraide et d'initiative. Le chef Toupet avait lancé un tas de pistes : chant, sport, théâtre, cours aux illettrés, services divers (entraide, entretien, sanitaire, presse, etc.).

Parfois les jeunes trouvaient qu'on leur demandait trop. Mais le camp fonctionnait malgré quelques récriminations. Je me souviens de pièces de théâtre très bien réussies : *Marius*, *Le malade imaginaire*. Nous avions un jeune très fort spécialiste en décors et costumes. Assez régulièrement avaient lieu des concours de gymnastique et de sport où participaient d'autres groupes français de Haute-Silésie. Mon équipe de chant est allée se produire avec d'autres de diverses nations à Köningshütte, lors d'une fête organisée par le service du travail : *Arbeitsdienst*. Sans doute était-ce mettre un doigt dans une certaine collaboration avec l'ennemi. Mais je pense que cela nous galvanisait dans notre patriotisme qui en avait pris un sale coup en 1940. Et nos petits succès étaient gratifiants.



La cantine (coté nord)



Au petit Casino (Cantine pour le personnel allemand)



Appel d'honneur  
(Georges Toupet est à gauche)



Kermesse : 29 mai 1944

Les 4 équipes de la baraque 2 défilent derrière le porte-clairon du camp



Kattowitz

Les jours de repos, un dimanche sur deux, étaient passés de diverses façons. La plupart des camarades restaient au camp, quelques-uns allaient à l'une des messes de la paroisse, beaucoup montaient "faire un tour" à Auschwitz boire une bière. Les étudiants préféraient s'évader un peu, visiter Kattowitz ou les Beskides montagneuses du sud de la Pologne. Nous étions libres à l'intérieur d'un certain périmètre : 50 km, disait-on.

Nous organisions aussi des festivités entre nous. Je me souviens du lundi de Pentecôte chômé le 29 mai 1944, avec chants, exhibitions artistiques, défilé de tous les jeunes en tenue verte de sortie. Le chef Toupet m'a envoyé des photos prises ce jour-là par son adjoint René Deveaux. Toutes ces activités nous maintenaient debout, en éveil, prêts à tout événement pouvant survenir. J'ai déjà parlé du fameux "coup du drapeau" le 12 septembre 1943, un de nos plus grands "succès" face aux Allemands. Cela nous mettait du baume au cœur, en attendant...

Comme nos aînés prisonniers dans les stalags toute occasion de résistance était bonne à prendre. Résistance d'abord à la langue allemande. Nous étions bien placés pour l'apprendre - ce que nous avons fait quand même peu ou prou. Mais c'était la langue de nos vainqueurs, et ostensiblement nous l'ignorions. D'ailleurs c'était plus profitable d'avoir l'air de ne pas comprendre. Si nous étions censés parler allemand nous étions classés interprètes, chargés de transmettre les ordres à nos camarades. Ce que nous n'aimions pas. Au contraire répondre bêtement et invariablement : "Ja, ja... Ja, ja", avec un petit sourire en coin, à un contremaître peu sympathique, cela le mettait en colère et nous amusait beaucoup. Nous utilisions souvent cette tactique d'inertie face aux Allemands que nous n'aimions pas. Un jour, un ingénieur méprisant nous avait convoqués à son bureau pour le travail. Comme il comprenait bien le français, nous avons décidé à l'avance de parler entre nous l'argot populaire, pour "qu'il n'y pige que dale"<sup>20</sup>. Quand nous avions à faire à un Allemand sympathique, nous modérions nos ressentiments.

Chaque matin les Allemands se saluaient du geste connu : "Ils lèvent la patte", disions-nous avec un "Heil Hilter" plus ou moins convaincu. Un camarade italien de la firme, pas très malin d'ailleurs, ayant décidé d'en faire autant devant le contremaître, nous l'avons vertement morigéné. D'ailleurs l'Allemand ne lui avait pas répondu, visiblement gêné. Jamais un Français du camp n'aurait eu l'idée de saluer de la sorte. Il se serait fait "étriper"... Parfois, pour nous moquer, nous levions le bras en disant : "Il crèvera"<sup>21</sup>. Mais il fallait se méfier. Et nous savions ne pas aller trop loin.

J'ai raconté dans mon premier récit notre réaction à la sortie de prison le 7 septembre 1944. Un ingénieur avec qui j'avais souvent croisé le fer, en français lui et moi, nous avait fait emprisonner. Lors de notre garde de nuit dans l'atelier bombardé, des effets lui avaient été volés, disait-il. C'était donc le fait des Français. Paresseux nous l'étions ; mais voleurs sûrement pas. Après notre libération, nous sommes allés porter plainte, outragés, indignés, au docteur Eggert, francophile à tout crin. Étant patron de BK il nous a reçus, et a convoqué notre accusateur qui a dû comparaître, s'expliquer et s'excuser.

Notre force de résistance, d'inertie ou de contestation, nous la puisions dans le culot, la débrouillardise, l'humour, voire l'ironie. À ce jeu-là nous étions les champions. Les Allemands ne réagissaient pas, ou à retardement. Ils ne comprenaient pas ces Français frondeurs, cabochards, imprévisibles. On les leur avait présentés comme des volontaires venant les aider dans leurs combats. Et notre comportement les déconcertait. Les plus sages avaient compris, en avaient pris leur parti, décidés "à faire avec". Au fond notre attitude de non-soumission ne leur déplaisait pas. À cause d'elle nous étions respectés. Je me souviens de ce contremaître me disant un jour : "Si nous avions été alliés, vous et nous, nous aurions réalisé de belles choses." Je ne lui ai pas demandé ce qu'il entendait par là. Mais j'y vois maintenant une lointaine prédiction de notre future entente franco-allemande et de la naissance de l'Europe...

## - Le travail

Je dois bien parler un peu de notre vie de travail là-bas : on nous y avait expédiés pour ça ! Les conditions étaient très diverses selon les gens et les situations. Personnellement, avec 11 camarades, j'avais été planqué dans les bureaux de BK. Je n'ai jamais compris, ni cherché à comprendre, l'utilité du travail qui m'était demandé. D'ailleurs les responsables de la firme ayant enfin mesuré notre rendement, nous ont poliment "virés" et envoyés au montage de l'atelier. D'autres camarades aussi étaient tombés dans "de bonnes firmes", à l'abri, avec des contremaîtres supportables. Mais d'autres avaient eu moins de chance : travail au dehors, par tous les temps, à la construction des bâtiments ou au creusement des fossés destinés à recevoir les canalisations. Toujours sous la surveillance d'un garde-chiourme, sans pouvoir "tirer au flanc" de temps en temps, leur vie était beaucoup plus dure.

Chaque matin nous arrivions au chantier où nous retrouvions les déportés juifs, les gars du STO ou les requis de France et de l'Europe entière. Après avoir montré notre Ausweis à l'entrée, nous allions pointer à la firme BK "Viré" du bureau. J'eus encore la chance de bien tomber. Nous étions une équipe de 4 ou 5 copains chargés de monter dans d'autres firmes du chantier divers appareils de mesure pour le compte de

---

<sup>20</sup> C'est celui qui nous avait déclaré en allemand que les gens cultivés connaissaient l'allemand et l'anglais. À bon entendeur salut...

<sup>21</sup> À la fin de la guerre, m'a-t-on dit, des soldats allemands eux-mêmes levaient le bras en disant : "Il y en a haut comme ça ! - De quoi ? - De la merde !..."

BK Avec un énorme avantage : nous n'étions pas connus dans notre lieu de travail où nous ne restions que quelques jours. Alors l'essentiel consistait à avoir l'air de travailler. C'est un art que nous avons appris tout de suite, où nous sommes devenus experts. Un inconnu passait-il, un SS, un civil en noir, un visiteur douteux... aussitôt nous tapions, limions une ferraille, creusions un trou dans le mur, avec un zèle convenu. Le danger principal aurait consisté à rater l'arrivée inopinée en vélo de notre contremaître qui, lui, nous connaissait bien. Mais c'était un brave homme. Notre travail aurait été assez intéressant. Par exemple poser un manomètre relié à une cuve de méthanol par un double circuit : aller et retour. Parfois installer plusieurs manomètres, avec des circuits parallèles. L'étude et la fixation des tuyaux demandaient attention, et esprit d'initiative... Mais nous n'avions vraiment pas le goût au travail. Alors nous en faisons le moins possible, juste un peu pour que ça se voie.

À midi la soupe arrivait sur le chantier ou à l'atelier. Elle n'était pas très appétissante. Aussi grâce au Dr Eggert – encore ! – nous touchions la *Werksuppe* des Allemands, meilleure et plus consistante. Et notre bidon passait aux déportés de l'atelier qui n'avaient droit qu'à un brouet très clair. Le reste de la journée se déroulait comme le matin, plus ou moins vite. Pour le passer le plus agréablement possible nous inventions de petits jeux avec des bouts de tuyau, des restes de ferraille, de gros boulons. Sur les 6 faces du boulon nous marquions des trous : 1, 2, 3, etc. Et d'un bout à l'autre de l'établi nous renvoyions l'objet en totalisant les points de chacun. Parfois nous confectionnions un objet pour la baraque. Avec un peu d'astuce nous passerions facilement à la sortie. Marius Juban, tourneur de Saint-Étienne, avait fabriqué pour chacun de nous une petite quille en cuivre de 5 cm de long. S'il avait été pris c'était la corde ou la balle dans la nuque. Heureusement tout s'est bien passé. J'ai encore cette quille, symbole fort de notre délivrance. La fin de la journée arrivait. Nous pointions, regagnions le camp pour toucher le "rata" – *Mittagessen* – et le casse-croûte : *Abendkost*. Pour éviter les queues interminables dans le service de 2 500 hommes, il fallait arriver au début, ou à la fin. Chacun avait son habitude.

À la fin de ce paragraphe sur le travail, voici quelques mots concernant notre rétribution. Une journée de travail se payait en général autour de 5 à 6 marks, brut. C'était le prix de 6 cigarettes ou d'un kilo de pain au marché noir. Au bout d'un mois de travail le salaire était d'environ 150 à 180 marks. Il fallait défalquer la nourriture, les assurances, le logement... Il nous restait à peu près 90 à 100 marks, net. Chaque quinzaine nous touchions un acompte de 40 à 45 marks. Et à la fin du mois nous percevions le reste, une cinquantaine de marks, avec une longue bande de papier constituant la fiche de paie. Que faisons-nous de cet argent ? Il servait à payer la bière de la cantine, les frais du cordonnier, du tailleur et du coiffeur. Ajoutons-y les dépenses que nous pouvions faire lors de nos sorties, et surtout le pain du marché noir. Nous pouvions envoyer de l'argent en France. Je l'ai fait une fois en octobre 1944. Mes parents ont reçu 1 300 francs. Si mes souvenirs sont bons (?) un mark se payait 20 francs français.

Que conclure de notre participation à l'effort de guerre du Reich ? Elle a été très mince. Et finalement ce qui me console d'avoir travaillé pour l'ennemi, c'est de savoir qu'en fin de compte notre travail n'a servi à rien. L'usine était en construction. Dès qu'elle commençait à produire les superforteresses US venaient saupoudrer la région de bombes. Il y en avait bien deux ou trois, bien placées, pour interrompre le rendement de toute l'usine. Tous les anciens esclaves de l'IG Farben d'Auschwitz, peuvent trouver là une consolation.

### - Le camp français d'Auschwitz et la guerre

En arrivant à Auschwitz à 1 300 km de chez nous, il nous était facile de mesurer les problèmes qui se poseraient à notre retour, avec une telle distance. Mais notre situation offrait quelques avantages. La Haute-Silésie était loin des aérodromes alliés et nous avons longtemps ignoré les bombardements. Nous savions bien que nos camarades STO de Berlin, de Hambourg et d'ailleurs, se trouvaient chaque jour en danger.

Les Allemands avaient judicieusement choisi de bâtir leur complexe IG Farben loin des bases ennemies. Commencé en 1941, il n'a débuté sa production que vers le milieu de 1944. Je me souviens de la petite "fiesta" des ingénieurs de BK : "le premier méthanol". Malheureusement je n'ai pas noté la date. Aussi les escadrilles alliées nous ont laissés en paix longtemps. La toute première alerte signalée sur mon carnet date du 1<sup>er</sup> août 1943. Les alertes reprurent bien plus tard, jour ou nuit : 4 mars, 9 et 12 avril 1944. Le 7 juillet

alerte et premier bombardement de la région à Heydebreck <sup>22</sup>. Le 7 août : bombardement de Trzebinia, et quelques alertes successives les 10-12 août. Le dimanche 20 août alors que les cadres du camp sont en sortie à lawislowitz, eut lieu le premier bombardement d'Auschwitz, au cours duquel 39 prisonniers britanniques furent tués. Je lis sur mon carnet : "21 août, nous visitons et déblayons les ruines. Buna <sup>23</sup>, BK et d'autres en poussière... *De lamentatione* <sup>24</sup>... Alerte de 10 h à 13 h".

Il est vrai que le service d'espionnage fonctionnait très bien dans la région. À BK où se contrôlait la production, nous savions quand elle commençait : les Anglais encore mieux que nous... Et ils nous envoyaient leurs escadrilles. Volant à 4 000 mètres, leurs bombes tombaient loin des objectifs à part une ou deux pour interrompre les circuits de production. L'immense chantier a été bombardé, touché, mais jamais totalement détruit.

Suite au premier bombardement les alertes se sont multipliées, de jour et de nuit. Le 13 septembre se produisit le second bombardement. Le chantier fut peu touché. On dénombra quelques victimes civiles qui logeaient un peu plus loin que nous au block 8. Le 3 octobre Blekhammer et Heydebreck <sup>25</sup> étaient frappées. Désormais le danger se précisait et se rapprochait. Le troisième bombardement d'Auschwitz se produisit le 18 décembre. Je me trouvais dans les abris où le souffle des bombes était impressionnant. Je jurai de rester désormais à plat ventre en rase campagne. C'est surtout le mardi 26 décembre vers 11 heures que nous subissions la plus grosse attaque. J'étais au travail en ce jour de congé pour la plupart. Nous avons évacué en vitesse pour nous réfugier dans les ravins autour du chantier. Les bombes ont commencé à siffler. Nous attendions couchés sur un sol couvert d'excréments solidifiés, car il gelait à - 10°. À la fin de l'alerte nous avons regagné le camp couvert de fumée. Le block 1 était détruit. On y comptait 14 morts. Certains avaient grillé dans leur baraque ayant négligé de fuir au premier signal. Le camp français déplorait 4 morts autour desquels nous avons organisé une veillée funèbre dans la soirée. Le lendemain nous avons travaillé à déblayer le camp, et le 31 décembre nous avons célébré les funérailles de nos camarades. Cette même journée s'est achevée par une veillée en équipe. Nous terminions ensemble 1944 pour accueillir 1945 dans la tristesse mais aussi dans l'espérance. Nous sentions bien que nous venions de vivre notre dernier Noël en Allemagne.

\*  
\*   \*  
\*

Pendant cette année 1944 beaucoup d'événements se sont bousculés, connus ou ignorés de nous. Les Alliés débusquaient avec peine les SS dans les ruines du Mont-Cassin en Italie. Et en mars les maquisards du plateau des Glières se faisaient massacrer. Nous avons ignoré la prise de Rome le 5 juin. Il est vrai que la date du lendemain a tout bouleversé. Nous avons appris assez tôt dans la matinée l'annonce du débarquement en Normandie : "L'invasion" disaient les journaux. Mais que de bobards ont circulé ces jours-là. Je relis dans mon carnet : "7 juin, le débarquement se confirme : Normandie, Caen, Cherbourg, le Havre..." Et le lendemain : "débarquement à Calais et Dunkerque..." Il est vrai que c'est l'endroit où les Allemands l'attendaient.

Je me souviens d'un sympathique ouvrier allemand qui me disait tristement le matin du 7 juin : "Si dans 48 heures on ne les a pas rejetés à la mer, c'est fini !" Comme il avait raison. J'étais bien de son avis, mais avec des sentiments différents. En ce mois de juin je suivais chez les prêtres l'avance laborieuse des Alliés en Normandie, leur expliquant où se trouvaient les villes signalées. Mais comme les progrès étaient lents !...

Nous avons ignoré les massacres d'Oradour et de Maillé, les 20 juillet et 20 août. En revanche quelle énorme bombe soufflante ce même 20 juillet lors de l'attentat contre Hitler. Toute l'Allemagne a été abasourdie. Et le 21 l'Oberlagerführer nous a rassemblés à la cantine pour célébrer le miracle : *Unser Führer lebt noch* : notre Führer vit encore. Sa fureur nous a joyeusement – mais secrètement – divertis. Fin août eut

---

<sup>22</sup> Ville de Haute-Silésie.

<sup>23</sup> Buna : firme importante où travaillaient la plupart des jeunes de mon équipe.

<sup>24</sup> *De lamentatione* : début des lamentations de Jérémie dans la Bible (en latin).

<sup>25</sup> Villes voisines d'Auschwitz.

lieu la percée définitive en Normandie. Nous pensions que c'était bientôt la fin... Hélas nous avons dû déchanter...

À partir de juillet les relations avec la France ont été interrompues dans les 2 sens : plus de courrier, plus de colis. La vie a continué avec les alertes et le travail au chantier. J'ai raconté dans mon premier cahier nos 4 jours de prison, pour avoir été accusés de vol pendant notre garde nocturne sur les ruines du chantier. À part une peur bleue, une mémorable colique et un sévère torticolis tout s'est bien terminé. Les activités au camp se poursuivaient. Le chef Toupet cherchait à nous maintenir toujours sous tension : séances, sports, chants, etc. Je me tenais informé de la situation auprès des prêtres. Comme les autres camarades, envisageant l'avenir immédiat, j'achetai à un déporté un sac tyrolien subtilisé du stock *Canada*<sup>26</sup>. Nous le maintenions toujours garni de tout ce que nous voulions sauver. Nous le prendrions à chaque alerte pour fuir dans la campagne, mais surtout à l'heure H du jour J encore lointain. Pour l'instant nous pouvions encore sortir un peu. J'allais à Wadowitz voir sœur Jeanne ou à Schwartzwasser chez Roger Tardy et ses amis. J'ai même eu la chance de "tirer" trois semaines de repos grâce à une brûlure à la jambe que j'entretenais d'un coup d'ongle avant chaque visite.

Après quelques mois relativement calmes Joukov et Koniev<sup>27</sup> bousculaient la Wehrmacht et avançaient dans notre direction. Le 15 août le débarquement en Provence nous a redonné un peu de moral. Nous ne savions rien de la libération de Paris le 20 août, et de Lyon le 3 septembre, sinon par nos moyens détournés habituels. Dans le Pacifique les États-Unis reprenaient les Philippines et écrasaient la flotte aéronavale japonaise à l'île de Leyte le 25 octobre. Les Allemands, comme toujours restaient très discrets sur leurs nombreux replis stratégiques.

Cependant ils retrouvaient hargne et moral au cours de leur attaque surprise dans les Ardennes en décembre 1944. Les journaux étalèrent des photos et les commentaires les plus dithyrambiques sur l'événement. "Vous allez partir en permission" nous disaient sans rire quelques contremaîtres. Nous n'avions pas mesuré le danger de cette offensive désespérée. Nous pensions que c'était une "intox" de plus. Heureusement la situation fut rétablie après quatre semaines. Heureusement aussi les avant-gardes russes de Koniev allaient bientôt se mettre en branle dans notre direction, pendant que Joukov au nord progressait vers le centre de l'Allemagne. Nous conservions tous l'espoir de la victoire des troupes alliées, mais avant notre libération lointaine c'est notre calvaire qui allait bientôt commencer.



Bandeau du livre du Général Petrenko, Avant et après Auschwitz, Flammarion 2002

<sup>26</sup> C'était l'immense entrepôt rempli des effets des Juifs arrivés au camp de concentration. Lieu de trafic à tout va.

<sup>27</sup> Le général Joukov commandait les armées du Nord, Koniev celles du Centre et du Sud.



## La fin des camps de concentration d'Auschwitz

Le général russe Petrenko commandait la 60<sup>e</sup> armée de Koniev, celle qui devait libérer la Haute-Silésie. Il en raconte les détails dans son livre : *Avant et après Auschwitz* <sup>28</sup>. Il déclare n'avoir alors jamais entendu parler d'un camp de concentration possible en cet endroit. Staline le savait-il ?... Il avait désigné la Haute-Silésie à son état-major, en ajoutant : "C'est de l'or..." Les Allemands furent surpris par la rapidité de l'attaque russe. Ils n'eurent pas le temps de détruire toutes les installations ni d'exécuter les malades survivants.

Petrenko avait pris Cracovie le 18 janvier. Le 26 il apprit l'existence du camp de concentration d'Auschwitz. Il y entra les 27-28 janvier et visita Birkenau. Primo Levi, ancien député, dans ses deux livres *Si c'est un homme*, et *La Trêve*, raconte comment avec un camarade il fut le premier à voir les Russes. C'étaient 4 cavaliers, le 27 janvier vers midi à la porte de Monowitz, le camp le plus à l'est. Ces hommes regardèrent les détenus en silence, l'air gêné, avant de disparaître. Petrenko explique comment Auschwitz fut âprement défendu par la Wehrmacht. Les Russes y laissèrent 130 tués. Dans les divers camps satellites d'Auschwitz ils trouvèrent en tout, près de 7 000 survivants. Parmi eux beaucoup, trop épuisés, ne survécurent pas.

## 2 - Six mois de galère

Je surprends toujours mes interlocuteurs en leur disant que mes 18 mois à Auschwitz n'ont pas été les plus durs de mon exil. Les pages précédentes en donnent les raisons. Ce sont les 6 mois suivants qui ont constitué pour nous un temps de galère, avec l'exode, le froid, la faim, la misère. J'ai déjà raconté les détails de ce que nous avons vécu et subi au cours de cette période. Je me contenterai de relever quelques aspects significatifs.

### A - Adieu Auschwitz

Depuis quelques mois nous entendons régulièrement les coups sourds du canon en direction de l'est. Les troupes russes ont pénétré en Hongrie et Tchécoslovaquie. Elles vont bientôt se mettre en branle dans notre direction. Qu'allons-nous faire ? Le chef Toupet m'a dit par la suite qu'il aurait préféré rester sur place et attendre les Russes. Mais les Allemands, ne voulant pas perdre leur main-d'œuvre, le contraignirent à la retraite. À pied bien entendu. Nous tenons toujours notre sac prêt. Des sentiments mêlés d'espoir et d'anxiété nous animent.

Nous allons épisodiquement sur le chantier réparer les dégâts du gel et des bombardements. Le 17 janvier les déportés juifs ont disparu. Pour tous les Allemands le moral n'y est plus. Les avions russes survolent la région et lancent quelques bombes provoquant peu de dégâts, mais la panique en ville. Nous allons faire nos adieux à nos amis prêtres. Alors que nous marcherons vers la liberté, eux ne feront que changer de maîtres. Ils en ont bien conscience.

Le froid est arrivé. Il gèle à - 20° - 25°. Au camp l'eau n'arrive plus. Le contenu des W.C. est solidifié. La nourriture quasi nulle. Il nous faut partir. Nous nous efforcerons de rester groupés, tous présents à l'heure H. Mon carnet est écrit au crayon depuis le 17 janvier. Il signale : *alertes, combats de chasseurs sur le camp, un avion russe abattu, prise et reprise de Krakau [Cracovie] (on le dit...)*. Les Russes sont à Zator, tirs à longue portée, etc. Et nous arrivons au 21 janvier.

---

<sup>28</sup> *Avant et après Auschwitz*, Flammarion, 2002.

## B - En route vers l'ouest

### a/ Une marche laborieuse

C'est le dimanche 21 janvier que tombe l'ordre du départ. En tout 2 500 hommes sont concernés. Combien vont choisir de se cacher, de rester et de se débrouiller seuls ? Sans doute près de 2 000 prendront la route. Le groupe chantiers, avec ma baraque, est en tête. C'est une chance : nous donnons la cadence guidés par nos chefs, et nous ne verrons pas la débandade après quelques heures de marche, à 2 ou 3 kilomètres derrière nous. Les sacs deviennent vite lourds. Certains camarades, ayant présumé de leurs forces, se délestent du superflu. D'autres s'énervent et jurent : *Nous aurions dû rester là-bas !* Ils grognent mais avancent quand même. Avec la transpiration nous souffrons de la soif. Certains sucent de la glace qui leur brûle les lèvres.

Dans cette horde de fuyards nous ne sommes pas seuls. Des travailleurs étrangers se mélangent à nous. Parfois nous devons laisser passer une colonne de la Wehrmacht avec des mulets lourdement bâtés. Elle se replie mais en bon ordre. Souvent nous devons leur laisser la route principale et prendre des voies détournées plus longues. À l'aube nous traversons Kenty. Toutes les deux heures nous faisons un arrêt. La journée du dimanche se déroule lentement. Heureusement le temps est couvert et l'aviation russe ne peut prendre l'air. Enfin vers 17 heures nous arrivons à Bielitz (Bielsko-Biala) où nous avons la surprise d'être accueillis par des femmes avec des bidons, des marmites de boisson chaude. Elles ont dû être alertées par des chefs envoyés en avant-garde. Devant cet accueil notre moral remonte.

Combien restons-nous de la colonne de départ ? Mon groupe est dirigé vers une immense caserne vide. Nous posons nos sacs qui nous scient les épaules et nous mangeons. Abondamment... en puisant sur la ration distribuée au départ. *Ce sera toujours ça de moins à traîner !* disons-nous. Le sol en ciment est dur. Le froid est glacial. Mais la fatigue nous abat et nous plonge dans un sommeil réparateur.

### b/ Sinistres rencontres

Le 23 janvier nous repartons après avoir confectionné des luges de fortune pour nos sacs. J'ai eu la chance de trouver une famille sympathique qui m'a donné deux planches et un fil de fer. Après quelques kilomètres, dans une descente, ma luge se disloque. Pendant que nous réparons un groupe d'enfants jouant dans la neige s'approche de nous. Une fillette encapuchonnée me tend une ficelle avec une luge au bout. J'hésite... Tu vois bien qu'elle te la donne, dit un camarade. Nous arrimons nos sacs sur la luge et nous laissons sa jeune propriétaire avec nos deux planches. Je n'ai jamais oublié cette rencontre.

Nous reprenons la route. *Après la plaine blanche, une autre plaine blanche*<sup>29</sup>, avec la bise glaciale. Nous avançons vers l'ouest, ne sachant plus où est le front. De temps en temps nous laissons la colonne pour frapper aux portes et percevoir une boisson chaude. Nous avons la chance d'être en tête, les suivants seront-ils aussi bien servis ? Après la bonne quarantaine de kilomètres du 22 janvier, nous raccourcissons nos étapes : 10 à 25 kilomètres par jour seront suffisants pour nous éloigner des combats.

Sur la route de Bielitz à Zarzetch des camarades de mon groupe font une rencontre. Je tiens le récit de l'un des témoins. Il a remarqué le long de notre route, à droite et à gauche, de petits monticules de neige tous orientés dans le même sens. Sa curiosité le pousse à en dégager un de la main. Ce sont deux corps enlacés, portant la tenue "pyjama" des déportés juifs, une mare de sang gelé sous les deux têtes, percées chacune d'une balle. *Venez voir !* crie-t-il. Des copains approchent. Ils voient un autre monticule un peu plus loin et le dégagent. C'est encore un déporté, froidement exécuté parce qu'il ne pouvait pas suivre. Il a été poussé du pied sur le talus. Ainsi la colonne de déportés est passée par là quatre jours avant nous... Sinistre rencontre : elle m'a échappé à moi et à mes camarades les plus proches. Nous étions trop préoccupés de ne pas perdre la colonne et de ne pas marcher sur les talons ou sur la luge du camarade précédent... Comme nous étions encore un millier, éparpillés sur la route, je n'avais jamais entendu parler de cette macabre découverte. C'est beaucoup plus tard qu'on nous a signalé cette sinistre "marche de la mort".

Nous marchons, nous suons, nous gémissons mais nous avançons peu à peu. Ca va durer jusqu'au jeudi 25. Par hasard mon groupe passe à Grossweichsel où habite le curé ami de Roger Tardy. Je vais le

---

<sup>29</sup> Victor Hugo, *Les Châtiments*, XIII, 1.

saluer en vitesse. Il me propose de rester, mais il n'en est pas question et il le comprend bien. Je bois une tasse de tisane et repars... Le soir nous nous réfugions dans le foin d'une baraque branlante : la nuit la plus froide de ma vie. Nous ne pouvons quitter nos souliers dans le noir. Nous nous blottissons les uns sur les autres pour mieux résister au froid, mais nous n'arrivons pas à dormir... Triste nuit... Le matin, après une miraculeuse soupe chaude, nous repartons. Et, comme beaucoup d'autres groupes, nous perdons la colonne. Mais mon équipe est toujours au complet avec quelques autres égarés. Le soir nous envahissons le presbytère du sympathique curé de Popellau pour une bonne nuit réparatrice.

### **c/ Sur les wagons de la Reichbahn**

Nous constituons désormais un petit groupe autonome d'une trentaine d'hommes, comme il doit y en avoir tant d'autres ici ou là. Le vendredi 27, après une marche de 10 kilomètres nous arrivons dans la petite gare de Loslau près de la frontière slovaque. Un train de wagons plate-forme est à l'arrêt prêt au départ, nous dit-on. Nous nous blottissons sur ces wagons, en passe-montagne et col relevé, assis en direction de la queue du train. Le convoi démarre et file dans un froid terrible. Nous voilà à Seibersdorf où nous changeons de train. Nous nous groupons dans des wagons de charbon mi-chargés où nous attendons plus de 12 heures. Enfin nous repartons sud-ouest. Soupe et coucher à Oderberg, puis direction Prerau, Olmutz et enfin Prague dans un train de voyageurs bondé de civils en fuite comme nous.

Pendant deux jours passés à Prague nous montons visiter les Pères rédemptoristes, congrégation de mon ami Georges Didier, le palais et la cathédrale Saint-Guy dont les entrées sont fermées. Dans les rues nous rencontrons de sympathiques Tchèques. Certains parlent français ou nous donnent du pain. Combien restons-nous des anciens d'Auschwitz ? Une centaine me semble-t-il. D'autres groupes se sont éparpillés ici ou là. Qui va donner des ordres ? Mystère. On nous fait monter dans un train qui nous mène à la grande gare de Dresde, bondée. Le 1<sup>er</sup> février ordre nous est donné de partir vers Leipzig dont la gare est démolie. Puis Halle, Nord-Hausen : nettoyage et soupe et re-départ pour Dresde. Je n'ai jamais compris cette escapade : Dresde-Dresde. Enfin, après diverses incommodités nous arrivons à Pirna, le dimanche 4 février. Et là nous gagnons Königstein, où nous avons la surprise de retrouver une bonne partie du groupe parti d'Auschwitz quinze jours plus tôt. Comment cela a-t-il été possible dans un désordre pareil ? De petits groupes s'étaient formés et avaient été acheminés là où les responsables de l'IG Farben nous attendaient. Par hasard ou mystère de la bonne organisation allemande ? Je ne sais pas. Mon équipe est au complet, c'est l'essentiel. Et je retrouve mes trois camarades séminaristes dont les hasards de l'exode m'avaient séparé.

### **C - Königstein**

#### **a/ Premiers jours en ville**

Combien sont-ils les anciens d'Auschwitz à se retrouver à Königstein les 4-6 février 1945 ? Sur les 2 500 censés être partis, il en resterait 1 200 au juger du chef Toupet. Et les autres ? Certains ont préféré rester sur place et attendre les Russes ; d'autres ont été séparés de la colonne au cours des 110-120 kilomètres de marche ; plusieurs errent encore sur les wagons de la Reichsbahn ; beaucoup ont choisi de tenter leur chance à pied vers l'ouest à travers le pays des Sudètes, par petits groupes de 4 ou 5 camarades. Ce qui est sûr c'est que l'immense majorité des 700 jeunes des chantiers de jeunesse, arrivés le 1<sup>er</sup> juillet 1943, déjà habitués à la discipline, se retrouvent au point de chute. Mon équipe en fait partie : une chance.

Nous voilà dans une petite ville de Saxe, au bord de l'Elbe, à 15-20 kilomètres en amont de Dresde. Le gros bourg s'étire dans la vallée du fleuve. Nous aurons le temps d'en faire le tour pendant les 20 jours de notre présence ici. Nous apprenons que la célèbre forteresse dominant la ville garde encore près de 600 officiers supérieurs français capturés en juin 1940. Le général Giraud en faisait partie. Mais ce spécialiste des évasions en 1914-1918 a pu s'échapper et gagner l'Afrique du Nord. Le chef Toupet, dans son rapport : "Mission des Chantiers" déclare avoir pu établir des contacts avec le responsable des officiers français <sup>30</sup>.

Nous allons rester trois semaines dans la ville. Tous éparpillés dans les péniches sur l'Elbe, les casernes ou les écoles. Mon équipe se serre dans une salle de classe. Nous n'avons pas grand-chose à faire, sinon effectuer quelques transports : matériel ou ravitaillement. Toujours sous bonne garde. Notre nourriture

---

<sup>30</sup> Rapport, p. 36.

est de plus en plus mesurée : soupe extra-claire, ratas fort réduits, un peu de pain et de margarine. Nous visitons les fermes des alentours. Le plus souvent en vain. Car nous ne sommes pas les seuls réfugiés, et la population n'est plus celle de Pologne ou de Tchécoslovaquie. Avec mes amis séminaristes nous allons visiter le curé catholique du lieu. Il n'est pas très heureux dans cette contrée protestante, lui qui vient de Rhénanie. Les enfants poursuivent même son chien à coups de pierre, nous dit-il...

J'ai déjà raconté les détails de notre séjour en Saxe, dans mon premier récit du STO. C'est de la ville de Königstein que nous assistons au terrible bombardement de Dresde les 13 et 14 février. Le 13, dans la nuit du Mardi gras au mercredi des Cendres, la première attaque des Lancaster britanniques a lieu à 10 h 30 ; la seconde vers 2 h du matin. Par deux fois nous devons fuir dans les bois au-dessus de la ville, traînant nos inséparables sacs. Couchés par terre nous vibrons avec le sol, à la chute des bombes, témoins du drame qui se déroule à 15 kilomètres de nous. Le lendemain mercredi les forteresses USA viennent achever la sinistre besogne. Autour de nous il n'est que cendres, fumées et poussière dans une demi-obscurité. Combien a-t-on pu déplorer de morts dans le bombardement de cette vieille ville d'art, dépourvue de sites militaires ? Nous souvenant de la cohue à la grande gare de Dresde, dix jours plus tôt, nous en frémissons d'y penser. Plus de victimes qu'à Hiroshima, a-t-on dit.

Pendant la journée du 14 nous transportons des châlits. Puis, arrivent les blessés rescapés des bombardements. Nous devons nous tasser un peu plus dans notre classe et laisser de la place aux blessés que nous ne verrons pas. Le ravitaillement ne s'améliore pas, au contraire. Cependant par quel heureux hasard touchons-nous un seau de confiture phosphorée à Dresde. Elle est mangeable. Ce qui n'est pas le cas d'un sac de seigle mélangé à de la cendre, inassimilable pour nos estomacs déjà mal en point. Il fait froid, il pleut. Le moral est très bas lorsqu'on nous fait évacuer notre école pour un camp dominant la vallée de l'Elbe. Les jours les plus durs sont encore à venir...

## **b/ Eselswieselager : au camp du "pré des ânes"**

### **- Installation**

Avec un nom pareil notre nouveau lieu de chute aurait pu nous inciter à rire. Mais ce n'était ni le temps ni le lieu de plaisanter. Ce samedi 24 février, après une rude montée dans la forêt, nous voilà dans notre nouveau camp. Il se cache en plein bois sur un plateau dominant la vallée de l'Elbe, relié à la ville par une route pentue. À l'intérieur de ce camp nous découvrons de nombreuses grandes baraques capables d'héberger plus de 100 hommes chacune, avec un équipement très rudimentaire. Certaines sont déjà occupées par des prisonniers britanniques, d'autres par des Russes. Elles sont séparées par des barbelés. Nous sommes introduits dans l'une d'elles où nous trouvons d'autres Français rescapés de diverses régions de l'Est. Parmi eux, un séminariste du diocèse de Dax, Jean Guichement avec qui nous faisons cordialement connaissance. Combien sommes-nous dans cette baraque ? Cent vingt, cent cinquante ? Il y a mon équipe et quelques autres venant d'Auschwitz et en majorité des anciens des Chantiers de Jeunesse. Nous nous installons tant bien que mal sur ces grands châlits branlants. Au milieu de la salle chauffe un énorme poêle à bois.

Ce sera l'unique moyen de chauffage de la baraque. Nous en aurons bien besoin, car dans ce bois il pleut souvent, avec du brouillard et surtout la neige et la froidure de l'hiver. Entre les baraques des sentiers boueux rendent difficiles les communications. Par ailleurs la situation sanitaire et hygiénique laisse à désirer. Il devient difficile de rester propre. Et les attaques des puces, poux et punaises deviennent de plus en plus mordantes. Je n'ai pas encore parlé de ce problème. Il date de notre arrivée en juillet 1943. Je me souviens d'un dimanche de juillet : nous faisons la sieste côte à côte avec Jean Maisse. Je regardais une bestiole monter le long du châlit : *Ça ne serait pas une punaise ?* dis-je - *Je ne sais pas, je n'en ai jamais vu.* J'appuie le doigt dessus : pchitt ! Une punaise ! Alerte générale. Nous regardons : les bois de nos châlits en sont garnis.

Les Allemands nous reprochaient d'avoir amené les punaises. Nous leur répondions que nous n'en avions jamais rencontré en France. Dialogue impossible... À Auschwitz tous les 2 mois avait lieu la désinfection. Celle des baraques un jour de travail où elles étaient vides. Et celle des hommes : nous donnions tous nos effets à l'étuve pendant 2 heures. Nous attendions dans le plus simple appareil, passions

sous la douche avant d'aller nous rhabiller. Ces désinfections étaient efficaces, mais temporaires : les bêtes revenaient très vite.

Lesquelles étaient les plus méchantes ? Ça dépendait de chacun. Était-ce les punaises qui nous attendaient à notre arrivée ? Était-ce les poux dont les lentes nichaient dans les coutures de nos habits ? Ces gros poux rayés dont nous disions qu'ils portaient la croix gammée sur le dos ? Était-ce les puces avec leurs attaques violentes et massives qui me mettaient hors de moi ? À mon sens la puce était l'adversaire le plus redouté. Comme tout le monde il fallait parfois se déshabiller, chercher, écraser, lutter contre ces ennemis invisibles. Que de cris de colère, que de crises de nerfs... Souvent tout se terminait par une rigolade générale... Oui, le mieux était d'en rire.

#### - La misère

Et avec la faim et le manque d'hygiène nous étions vaincus d'avance, car toutes ces bestioles étaient d'autant plus agressives que nous étions affaiblis. La faim !... Il faut avoir enduré la vraie faim pour la comprendre. Celle qui dure depuis des mois, et qui vous obsède. Celle qui annihile votre volonté et votre discernement. Elle faisait de vous des "crevards". C'est le terme que nous utilisions pour décrire notre triste état. Des hommes totalement hantés par la faim, avec dans le regard le désir de manger tout aliment passant dans notre champ de vision. Il arrivait que tel ou tel d'entre nous ne puisse résister à la tentation et subtilise la ration d'un camarade posée à sa portée. D'où suspicion, méfiance, rancune parfois tenace, mettant la camaraderie en grand danger.

Pendant tout notre séjour à Auschwitz nous n'avions pas souffert de la faim. Les rations journalières n'étaient ni très abondantes ni très nourrissantes, mais avec les colis et le marché noir du pain nous avions tenu le coup. Mais les colis n'arrivèrent plus après juin 1944. Au cours du dernier trimestre les rations diminuèrent et le marché noir du pain cessa brusquement. Ce fut pire début janvier jusqu'au jour de notre départ. Au cours de notre exode, à pied ou en train, il a fallu se débrouiller. J'ai toujours été étonné de trouver ici ou là une distribution de soupe inattendue. À qui le devons-nous ? À la sympathie des gens ? À la débrouillardise de quelques-uns de nos chefs lancés en avant-poste ? Ou aux divers services d'entraide des Allemands, civils ou militaires ? Je ne sais. Nous avons pu résister.

Mais une fois à Königstein, à la ville, et surtout au camp, les conditions sont devenues plus dures. Nous touchons une soupe le matin, un casse-croûte avec une tranche de pain de 2 centimètres d'épaisseur avec une margarine, et un rata très léger et clair. Et le 4 mars la soupe du matin est supprimée, remplacée par une gamelle de jus : liquide noir d'origine indéterminée. Dans le courant du mois d'avril nous ne faisons plus qu'un seul repas par jour : départ au travail avec le seul jus liquide, à midi arrêt et attente de la reprise du travail. Nous nous calons le dos à un mur sous le soleil de printemps, s'il brille. Le soir remontée au camp, très dure avec la côte, rata et casse-croûte. L'astuce consistait à laisser un fond de gamelle comme sauce pour accommoder nos pissenlits que le printemps nous offrait. Ce régime mettait mal en point les estomacs, les intestins et les vessies de chacun, avec les désagréments que l'on peut supposer. Aussi, fin avril, certains avaient perdu le tiers de leur poids et leurs forces avec.

#### - Les drames

Et il fallait travailler quand même. Ou plutôt aller au travail, car nous n'avions plus la force de travailler. L'IG Farben nous avait retrouvés à Königstein. Mais, ayant perdu son activité première, elle nous avait loués à d'autres firmes. Personnellement j'ai été affecté à la firme Schmarsel qui exploitait les galeries creusées dans la montagne en vue de produire les nouvelles armes secrètes. Nous n'avons jamais pénétré dans ces galeries où travaillaient seuls des prisonniers politiques. "Encore des pyjamas, disions-nous, il y en a donc partout." Jamais nous n'avons pu les approcher pour converser avec eux. Ils sortaient les pierres, les gravats extraits de la montagne. Nous devions les charger dans des wagonnets et les vider au bord de l'Elbe.

Vivant en pareilles conditions, notre force de travail était quasi nulle. Lever une grosse pierre et la charger dans le wagonnet dépassait souvent nos faibles forces. Les contremaîtres n'y pouvaient rien. D'ailleurs nous avons conservé l'art d'avoir l'air de travailler. Il nous arrivait de narguer nos chefs, mais nous connaissions les limites à ne pas dépasser, surtout si un SS trafiquait par là. À la pose de midi, ou même subrepticement pendant le travail, nous nous éclipsions pour gagner les prés du bord de l'Elbe et ramasser les

pissenlits qui tromperaient un peu notre faim. Il fallait d'abord, lentement, nous mettre à genoux, avancer en rampant, et à la fin de la cueillette, nous redresser aussi lentement pour éviter de basculer, car la tête tournait vite.

Parfois nous tentions de voler des pommes de terre dans les silos. On m'en avait indiqué un. Avec mon compatriote Jean Gagnaire, le matin du 11 avril, dans la brume, nous y sommes parvenus. Un Werkschutz de garde a crié et nous avons dû renoncer. S'il avait tiré sans sommation j'étais le premier à recevoir... Nous étions tombés sur un brave homme... Des camarades ont eu moins de chance. Ils sont allés à deux reprises la nuit du 12 avril à ce silo ou à un autre... Je ne sais... À chaque tentative un coup de mitraillette a dispersé le groupe. Ils ont laissé sur place deux camarades : Guilloux et Toulouzac, deux jeunes CJF méridionaux que je ne connaissais pas. Je suis allé avec les chefs reconnaître les corps, les mettre en bière et rendre visite au maire et au curé du lieu : Struppen. Enfin le mardi nous avons effectué les funérailles de nos deux camarades. À mon sens ils avaient été achevés sur place.

Ce drame avait bouleversé le camp français. Heureusement nous parvenaient de bonnes nouvelles, surtout celles qui tombaient du ciel, parachutées par les Américains derrière les lignes allemandes. Nous avons récolté quelques-uns de ces tracts. Nous pensions tous que la fin approchait. Quelques jours plus tôt nous avons passé la semaine sainte en relisant à l'équipe des chefs et à la nôtre les textes de la Passion. Puis avec 150 camarades nous avons fêté Pâques à l'église du village.

Les alertes et les bombardements se succédaient autour de nous. Nous assistions à des combats d'avions et contrôlions les chutes de bombes. Nous n'allions plus sur le chantier, sinon pour rétablir une voie ou déblayer les dégâts des bombes. Mais notre zèle au travail égalait nos forces, et le résultat était nul, malgré les cris des gardes. La fin semblait proche. D'ailleurs des camarades étaient partis tenter leur chance. Parmi eux deux de mon équipe : Sahuc et Juban qui réussirent leur tentative. Des réfugiés passent de plus en plus nombreux, provoquant des pagailles monstres... Et enfin allait arriver notre tour de reprendre la route.

### **c/ Le dernier exode**

Depuis notre premier exode et notre arrivée en Saxe les événements s'étaient précipités entraînant le Reich et le Japon dans la défaite. Il y a les événements que nous avons ignorés. Il y a ceux qui n'ont pu être cachés et qui nous parvenaient par-ci par-là. Depuis janvier les forces des États-Unis avançaient dans le Pacifique au prix de pertes considérables. Les Russes progressaient sur le front de l'Oder, vers Berlin qui sera défendu par les jeunesses hitlériennes fanatisées. L'Allemagne continuait d'être bombardée. Les troupes des États-Unis avaient franchi le Rhin au pont de Remagen trouvé intact le 7 mars. Les Américains découvraient l'horreur des camps de concentration et libéraient prisonniers de guerre, déportés et gens du STO. Ils faisaient jonction avec les Russes à Torgau le 25 avril. Et Hitler se suicidait dans son bunker le 30 avril. La radio et le journal annoncèrent sèchement que "le Führer était tombé sur le front de Berlin".

Pendant que nous arrivaient ces bonnes nouvelles, le plus souvent transmises par les tracts américains, nous nous préparions au départ. Le chef Toupet a catégoriquement refusé de voir ses hommes employés à creuser des tranchées. Après diverses palabres, il réussit à se faire donner un ordre de complaisance : partir à l'ouest, direction Karlsbad. Comme règne une confusion terrible entre les deux fronts, Toupet divise le camp en 4 sections autonomes. Il leur sera plus facile à 150 qu'à 900 hommes, de se faufiler vers les Américains. Chaque section sera guidée par un chef, escortée de deux Werkschutz inoffensifs qui nous rendront bien service pendant ce second exode.

Mais contrairement au premier en janvier, nos forces fléchissent avec la faim, le travail, la vermine et le froid humide. Dans mon groupe nous devons laisser 11 camarades littéralement épuisés, dont Jean Champet de mon équipe et le séminariste Jean Guichement. Nous les abandonnons le cœur lourd. Mais ils auront la chance avec eux et rejoindront très vite les lignes américaines.

Notre section d'environ 150 hommes prend la route de l'ouest sous une légère pluie froide le soir du dimanche 28 avril. Nous marchons affamés et fourbus, mais portés par l'espoir de la libération très proche. Nous effectuons 11 jours de marche jusqu'au 8 mai. Nous ne sommes pas les seuls sur les routes. Des civils allemands, des femmes surtout, qui ont une peur bleue des Russes. On les comprend. Les routes dans les bois sont souvent coupées, obstruées par d'énormes sapins dynamités à mi-hauteur. Nous faisons de courtes

étapes : 15 à 20 km par jour. Pour le ravitaillement, nous "piquons" pommes de terre et choux ici ou là. Nous trouvons parfois une soupe chaude. Nous logeons aussi chez l'habitant. Nos hôtes sont accueillants, plus contents d'héberger des Français que des Russes. Et nos estomacs se remettent à fonctionner. Nous marchons encore 150 kilomètres jusqu'au 8 mai, où nous apprenons la fin des hostilités. Le groupe Toupet, plus au nord, avale 50 kilomètres le dernier jour pour tomber chez les Américains. Au contraire mon groupe choisit de rester dans le village de Satzung où nous arrivons le soir de ce 8 mai, et d'attendre patiemment la suite...

#### **d/ Les Russes... et la liberté**

L'attente se sera pas longue. Deux heures après notre arrivée l'Armée Rouge est dans le village... Nous sommes stupéfaits de ce que nous voyons : une armée de fantassins ivres, avec des chars plats tirés par des chevaux faméliques, des cris, des tirs de mitrailleuses accompagnés de l'accordéon, un désordre innommable. Il est vrai que nous étions le soir du 8 mai. Dans le village c'est la panique ; on le devine. Les Français sont bien traités et participent aux distributions de lard. Mais attention : nos estomacs ne peuvent pas toujours absorber ces denrées. Nos réflexes de "crevards" nous jouent des tours face à cette abondance subite. Nous restons quelques jours à Satzung. Les Russes vont et viennent et se sont assagis. Pour l'instant nous parvenons à faire bon ménage avec eux.

Cependant nous n'estimons pas très prudent de poursuivre notre présence par là. Il nous faut déguerpir au plus vite. Nous avons remarqué dans les environs des voitures, des cars, des camions abandonnés par la Wehrmacht en déroute. Ils semblent en bon état de marche. Nous en repérons un certain nombre que nous mettons à l'abri. Et à l'aube du 11 mai nous nous entassons dans nos véhicules. Sur les 150 garçons du groupe il y a des chauffeurs assez expérimentés pour nous permettre d'effectuer 140 kilomètres le premier jour et rester à bonne distance de nos libérateurs.

Et ça roule... avec des erreurs de parcours, des pannes inattendues. Nous passons à Annaberg, Aue, saluons avec effusion la première jeep américaine croisée à Lössnitz. Le lendemain nous traversons Plauen, ou plutôt les ruines de la ville aux trois quarts écrasée. Nos camions roulent bien, drapeau français en tête du convoi. Un Français soldat de l'armée américaine nous permet de faire le plein d'essence. Finalement, le soir du 15 mai nous atteignons Speyer (Spire) après avoir parcouru en 5 jours environ 600 kilomètres, au dire des chauffeurs.

À Speyer nous recevons un accueil sympathique. Surtout nous passons au centre d'épouillage, sous une immense tente. Quelle libération ! Nos bestioles sont détruites, à part un gros pou résistant que ma mère trouvera dans mes habits. Le 16 est jour de repos. Le 17 nous partons en camion à Landau, puis en train de marchandise. Nous arrivons en Alsace à Obermodern où la France nous réserve un accueil très cordial. Parvenus à Saverne nous effectuons les formalités de rapatriement avec le télégramme type envoyé à nos familles <sup>31</sup>. Le 19 mai à Revigny ont lieu les adieux aux camarades devant prendre d'autres directions. Ensuite le voyage sera lent : Saint-Nizier, Chaumont, Dijon et Lyon. Une foule énorme nous attend à la gare Perrache, avec des questions : "Avez-vous vu un tel ? Connaissez-vous un tel ?" Enfin le lundi de Pentecôte, 21 mai, sous un temps pluvieux, mon équipe de gars de la Loire arrive au centre d'accueil de Saint-Étienne. Là, un ancien prisonnier, Hippolyte Suchet, boucher de son état, nous charge dans sa camionnette et ramène chacun de nous dans sa famille. Embrassades, larmes de joie réciproque... Le voyage est terminé, l'angoisse aussi.

Le 21 mai 1945 reste une date mémorable dans ma vie. Dans l'euphorie du retour et la reprise d'une vie normale, j'avais bien conscience de l'importance de l'étape qui prenait fin. Je n'étais plus le jeune "bleu" des Chantiers de jeunesse de 1942. J'étais devenu un autre homme. Cette prise de conscience s'effectuait dans la sérénité. Et surtout je me rendais compte que j'avais abandonné dans la Vistule et dans l'Elbe mes ressentiments et ma haine envers le peuple allemand. Les années suivantes allaient me confirmer dans cette certitude.

---

<sup>31</sup> "Rapatrié France, arrivée imminente" suivi du nom.

## Retour à la vie normale

### I – Temps de réadaptation

#### 1 - Dans une ambiance d'euphorie

Les jours et les semaines qui suivirent le 21 mai furent un temps de liesse retrouvée et de décompression. Ce fut comme le réveil après un long sommeil entrecoupé de cauchemars. Il fallut faire la coupure et se réadapter. Nous n'avions pour nous aider aucune cellule psychologique d'accompagnement : à chacun d'effectuer son rétablissement personnel.

Il y eut les visites aux amis et aux divers membres de nos familles, les rencontres entre camarades de STO, ceux de mon équipe d'Auschwitz, et tous les autres dispersés à travers le Reich. Nous partagions nos souvenirs de galère. Ils étaient très divers, selon les lieux et les travaux accomplis. Nous évoquions surtout les difficultés rencontrées, mais parfois aussi les heures de rigolade, les bons tours joués au Meister.

Nous rencontrions aussi de nombreux anciens prisonniers, les PG dans nos familles et notre voisinage. En Allemagne ils étaient deux fois plus nombreux que nous. Nous pouvions partager nos expériences respectives. Les PG avaient tous durement souffert au début de leur captivité et certains dans les camps de représailles : Rawa-Ruska ou autre... Personnellement je n'avais jamais rencontré de prisonnier français pendant mon STO, sauf occasionnellement lors des tout derniers jours. Au retour nous nous sentions à la fois proches et différents. D'abord ils étaient nos aînés, et certains avaient été durement marqués par 5 années de captivité à l'âge de 40-45 ans. Les gars des STO étaient tous plus jeunes, souvent habités par l'insouciance de leur âge. Nous disions à 22 ans : « Ça finira bien un jour ». Eux, à plus de 40 ans, pensaient à leurs enfants qu'ils ne reconnaîtraient plus. Nous formions avec eux deux générations proches mais différentes : deux générations qui ont su se rencontrer et dialoguer <sup>32</sup>.

Il fallait aussi remettre en état notre physique délabré par les six derniers mois de misère. Sans doute depuis les distributions des Russes nous avons pu manger à peu près à notre faim et nous rétablir un peu. Mais le réflexe de « crevard », dont j'ai déjà parlé, avait de la peine à disparaître. Je me souviens d'avoir été invité dans ma famille proche, d'avoir dévoré deux cuisses d'un gros coq et d'éprouver encore l'envie de manger. C'était plus fort que moi. Les camarades rencontrés éprouvaient la même réaction irrépressible. Il nous a fallu quelque temps pour en guérir.

Au cours de ces mois je ne ratais aucune occasion de rencontrer des prisonniers allemands travaillant dans les fermes. Aux premières rencontres dans les gares françaises, lors de notre retour, ils avaient bien enduré quelques quolibets : *Schnell, schnell, los, los...* disaient quelques PG ou STO français en goguette devant une équipe allemande au travail. Ça leur faisait du bien de se défouler un peu et ça n'allait jamais bien loin.

Mais arrivés chez nous, les prisonniers allemands nous étaient devenus familiers, voire sympathiques. Nous bavardions facilement avec eux. Ils n'attendaient que ça. Ils nous parlaient de leur famille, de leurs enfants surtout. Ils semblaient heureux d'être écoutés et reconnus comme des hommes. Ce n'était pas toujours le cas, m'a-t-on dit. À Saint-Étienne et ailleurs il y a eu des camps où on leur a mené la vie dure. Sans doute leurs geôliers n'avaient-ils jamais mis les pieds en Allemagne. Personnellement je n'ai jamais oui dire qu'un ancien PG ou STO ou déporté ait maltraité ou insulté un prisonnier allemand.

---

<sup>32</sup> Il y avait pendant la guerre 1 400 000 prisonniers français. Par ailleurs STO, requis ou volontaires, nous étions 646 000 d'après l'office statistique du Reich le 30 septembre 1944, dont 42 600 femmes. Nous formions près de 11 % des travailleurs étrangers (j'ai oublié de quelle source j'ai tiré ces chiffres).



## 2 - Quelques événements

Au cours des six premiers mois de 1945 se produisirent des événements importants dont dépendrait l'avenir de l'Europe et du monde. Nous avons ignoré la plupart d'entre eux, sauf ceux que les nazis ne pouvaient cacher.

Nous n'avons rien su de la conférence de Yalta en février, au cours de laquelle se dessinait l'avenir de l'Europe, entre Staline, Churchill et Roosevelt déjà bien malade.

Le 2 avril commençait la conférence de San Francisco qui devait établir la charte de l'ONU. Roosevelt mourut au début de ses travaux.

Pendant que les forces russes et américaines progressaient en Europe et dans le Pacifique se déroulait en juillet la conférence de Postdam où Russes, Américains et Britanniques – sans la France, comme à Yalta – étudiaient les problèmes futurs de la paix en Europe. Ils lançaient aussi un ultimatum au Japon déjà aux abois le 25 juillet. Mais il fut repoussé. C'est alors que Truman, effrayé à la pensée du prix à payer en vies humaines pour conquérir le Japon, décida d'utiliser la sinistre bombe atomique. Il voulait aussi devancer les Russes qui déclarèrent la guerre au Japon le 8 août. La première bombe avait détruit Hiroshima, le 6, et la 2<sup>e</sup> tombait sur Nagasaki le 10 août.

Devant l'ampleur des massacres et des ruines le Japon capitula le 15 août 1945, mettant fin à la plus longue et la plus terrible des guerres de l'histoire. La capitulation fut signée le 2 septembre sur le cuirassé *Missouri*. Le général Mac Arthur signait pour les États-Unis d'Amérique, avec une pléiade de représentants des pays en guerre avec le Japon. La France y fut représentée par le général Leclerc.

Tous ces événements éclipsèrent un peu le travail de la cour de justice française du 4 au 15 août. Elle condamnait à mort le maréchal Pétain. Le général de Gaulle commua la sentence en relégation à vie, et Pétain fut interné à l'île d'Yeu où il mourut en 1951.

Le général de Gaulle dès l'été 1944 avait rétabli la souveraineté française, la défendant âprement face à l'Amérique. Que pensions-nous de lui, nous qui rentrions d'Allemagne ? Pour beaucoup d'entre nous c'était un quasi-inconnu qui avait refusé l'armistice de 1940 et avait choisi de continuer le combat en Angleterre. Depuis novembre 1942, aux Chantiers puis au STO, nous n'avions plus guère entendu parler de lui. La propagande allemande stigmatisait chez nous le terrorisme à la botte des Soviétiques et ses menées subversives. Ainsi était présentée la Résistance française. Nous devinions bien son existence et son action. Mais que pouvions-nous en savoir à travers quelques échos assourdis qui nous parvenaient au milieu de folles rumeurs ? Car nous étions sans nouvelles de France depuis juin.

Ainsi nous avons ignoré la liesse de la Libération en août 1944. Nous n'avons pas connu le début de l'aura entourant le général de Gaulle. Il avait remis le pays debout avec ses institutions. Nous apprenions tout cela d'un coup en mai 1945. De Gaulle jouissait alors d'un très grand prestige, malgré les craintes de certains face à sa façon autoritaire de gouverner.

Les plus perspicaces mesuraient déjà les difficultés à venir : problèmes de ravitaillement – il ne sera résolu qu'en juillet 1948 –, problèmes de la reconstruction et du logement, problèmes de l'industrie, du commerce, de la monnaie, etc. Mais dans l'ambiance euphorique de la fin de la guerre et de la liberté retrouvée nous restions résolument confiants.

## 3 - Reprise du séminaire

Dès mon arrivée à la maison j'ai décidé d'aller signaler mon retour aux responsables et aux collègues du grand séminaire Saint-Irénée. J'ai repris ma soutane, celle que j'avais quittée sans regret trois ans plus tôt. Et surtout j'ai repris mon chapeau : le chapeau en feutre fabrication Fléchet à Chazelles-sur-Lyon. Il était quasi neuf. Je n'en ai pas vu d'autre à Lyon. Aussi ai-je décidé de l'enfourer définitivement au fond de mon placard.

Au grand séminaire Saint-Irénée, comme les autres rapatriés, j'ai été très bien accueilli par le supérieur, le solennel Père Jeuné. Me trouvant assis en face de lui dans son bureau, je me suis souvenu d'un

coup que seuls avaient droit à cette faveur un jeune prêtre ou un séminariste passé à la porte. Je n'étais ni l'un ni l'autre. Vite revenu de ma surprise je me suis dit : « Les choses ont donc un peu changé en trois ans... » Nous étions heureux de retrouver les amis. Hélas l'un d'eux était mort accidentellement lors de son retour. Un autre, l'un de mes bons amis, STO à Berlin, a été tellement traumatisé par les bombardements qu'on ne l'a plus revu à son retour. Parmi les soixante séminaristes partis en Allemagne une cinquantaine est revenue au grand séminaire me semble-t-il.

Les grands séminaristes présents à Saint-Irénée l'année 1944-1945 nous ont raconté les soubresauts effectués au cours du dernier trimestre dans la vénérable maison. Déjà un certain désir de renouveau se faisait jour, jusqu'au jour où la bulle a éclaté. Un vieux professeur, saint homme mais traditionnel en diable, donnait un cours qui endormait ses élèves. Certains étaient allés le trouver. « Je ne changerai pas un mot à mon cours ! » avait-il répondu. Alors la grève générale avait été décrétée. Seuls 4 ou 5 séminaristes venaient à son cours. Les choses se sont envenimées. Le supérieur a cru bon de jouer à fond la carte de la rigueur. Il a eu des paroles malheureuses devant tout le séminaire... Alors quelques diacres de 4<sup>e</sup> année sont allés rencontrer le cardinal Gerlier. Ce dernier est intervenu officiellement. Il a calmé le jeu en évoquant la fin prochaine de la guerre, le retour des séminaristes d'Allemagne, et une prochaine rentrée plus calme. Tout ça dans le style fleuri et pompeux dont il était coutumier. Tout était bien qui se terminait bien. Le supérieur et les plus vieux professeurs devaient quitter Lyon en septembre. Le grand séminaire avait fait son "Mai 68" vingt ans avant l'heure.



**19 juin 1945 : les rapatriés anciens du séminaire**  
(Jean Chassagneux, 2<sup>e</sup> rang en partant du fond, 4<sup>e</sup> en partant de la gauche)

L'été 1945 s'est passé normalement. Mes parents avaient le souci de me « remplumer », comme ils disaient. Un peu trop même, car la bascule marquait 82 kg en septembre. Au cours de l'automne je fus invité en tant que séminariste ancien du STO, avec mon ami Roger Tardy, à participer à un congrès à Lourdes où je

n'étais jamais allé. En partant, je devais passer par Toulouse, revoir mon ami Yves Paloque et faire la connaissance de sa famille. Son père était directeur de l'observatoire météorologique. Je pus visiter les coupoles et contempler un peu la voûte céleste. À Lourdes je devais être reçu par un compatriote Lucien Sessiecq, gendarme dans la ville. Les conférences ou célébrations durèrent quatre jours. Et je pris le départ par un autre chemin. J'arrivai au monastère de Madiran (Hautes-Pyrénées) où était revenu le frère André Gaulin mon ami d'Auschwitz. Mon escapade devait se poursuivre. Partant de Tarbes j'arrivai à Bordeaux où je pouvais faire la connaissance de plusieurs familles de cousins. Leur ancêtre, oncle de ma grand-mère, originaire de Saint-Jean-Soleymieux, était parti comme scieur de long à Bordeaux vers 1845 en compagnie de quelques compatriotes. Certains avaient échoué, mais « l'oncle de Bordeaux » avait réussi dans le bois et les vins et avait eu une nombreuse progéniture. Un descendant : Robert Daurel, mon cadet de 2 ans était alors séminariste comme moi.

Je garde un souvenir ému de cette famille sympathique. Je logeai chez les grands-parents proches de 80 ans. Ils me firent goûter les produits de leurs vignobles qui me montaient vite à la tête. Surtout je me rappelle le hall d'entrée de leur grande maison bourgeoise. Je remarquai, bien encadrée, une photo du maréchal Pétain, avec l'inscription écrite à la main : « Les vrais patriotes ne l'ont pas condamné. » Bien sûr je ne fis aucun commentaire et n'en reçus aucun... Ces deux sympathiques vieillards s'en allèrent peu après, l'un mourut pendant les funérailles de l'autre. Tout un symbole...

Ces deux semaines de voyage : Toulouse, Lourdes, Madiran et Bordeaux prirent fin le 6 octobre 1945. J'arrivai enchanté à la maison, mais un peu fatigué, avec un bon rhume et une légère toux n'annonçant rien de bon.

## II – Le temps des questionnements

### 1 - L'arrêt nécessaire

Le 11 octobre eut lieu la rentrée à Saint-Irénée : pour moi en deuxième année de théologie. Je devais y accomplir encore trois ans. Il me fallut vite reprendre la trame habituelle. Le corps professoral avait changé, mais pas tellement la façon de vivre. C'est comme si on nous disait : « Vous fermez la parenthèse et vous reprenez là où en étiez restés. » N'aurait-il pas été plus judicieux de proposer aux rapatriés de se retrouver pour réfléchir à plusieurs et analyser tout ce riche vécu passé en Allemagne ? Mais ce n'était pas dans l'air du temps. Chacun faisait ce travail à sa façon avec un ou deux amis. Dommage...

Cependant le grand séminaire eut l'idée géniale d'envoyer tous les rapatriés à une visite médicale chez un grand professeur de Lyon. Passant devant l'écran de radio dans son cabinet, je l'entendis s'exclamer : « Oh vous !... Où habitez-vous ? – À 850 mètres d'altitude au bord des sapins du haut Forez. – Vous allez immédiatement repartir chez vous. » Il venait de détecter un épanchement pleural, début de pleurésie pouvant m'amener des complications. Je devais repartir à la maison pour 6 mois : lit, chaise longue, sieste, repos complet. Je sais gré au séminaire de m'avoir permis cette visite salutaire. Effectivement je revins chez moi à la grande surprise de mes parents. Je devais rester à la maison exactement 6 mois, suivi par le docteur Dittval de Saint-Jean-Soleymieux.

Mon retour au Verdier constitua une surprise pour tous. Et d'abord pour moi. Je m'habituai vite à ma nouvelle vie. Ma chambre fut équipée d'un chauffage à bois. On me procura une chaise longue. Et mes parents furent aux petits soins pendant tout mon séjour. Ils avaient acheté un appareil de TSF en avril lorsque étaient annoncés les noms des premiers rapatriés ! Il constituait pour moi un outil de distraction, d'information et aussi de formation. Je pus suivre les longs débats du tribunal de Nuremberg, jugeant les nazis dont je n'avais que trop entendu parler. Je m'intéressai aux matches de foot de 1<sup>re</sup> division avec les premiers succès de l'ASSE. Mais je garde surtout le souvenir des causeries d'un professeur dont j'ai oublié le nom. Tous les mercredis il nous parlait du Canada, de Québec, des lointains cousins, et de ces espaces infinis... Je me

promettais de visiter un jour ce pays merveilleux. Ce qui fut réalisé en 1996. Un autre rêve d'alors : aller en Israël, ce qui se fit en 1988.

Mon séjour à la maison fut des plus agréables : longues nuits, longues siestes, entrecoupées de lecture, de TSF et de mes cours de théologie. Je recevais régulièrement les feuilles polycopiées des cours du Père Gelin. Ainsi je ne perdais pas trop de temps. De toute façon, si mon année était perdue, ce serait la quatrième à cause de la guerre. Et les séminaristes entrant dans cette catégorie se voyaient gratifiés d'un an. Donc pas de souci de ce côté-là.

En réalité je ne souffrais pas du tout. Mais j'éprouvais une sorte de lassitude pesante et d'impossibilité à faire un exercice pénible. Je transpirais pour un rien. Le bas du lobe de mon poumon droit était devenu comme un os de seiche. Au lit j'avais l'impression de coucher sur un portefeuille : elle durera encore 10 ou 12 ans, mais elle ne me gênait pas trop. Attendons avec patience.

## 2 - Le retour du tapis roulant

C'est dans ces conditions et dans ces circonstances qu'arrive pour moi le temps du grand questionnement. Quelle allait-être ma vie ? Dégoûté des séminaires en mai 1942, les chantiers et le STO m'avaient secoué et remis debout. À mon retour ma vocation de prêtre ne me faisait aucun doute.

Et puis, avec la maladie, l'inactivité, le « farniente » dans ma famille, les questions, les vraies questions se posèrent pour moi comme jamais... Aussi je crois bon de revenir à mon image de tapis roulant. Jusque-là il m'avait porté sans secousses : à part le trou d'air de mai 1942. Mais dès novembre 1945 il devenait important, voire urgent, de regarder à droite et à gauche de mon tapis, et finalement de prendre une décision : me laisser porter ou descendre en marche ?

Une voie professionnelle toute tracée s'offrait à moi. Mes sœurs ayant quitté la maison, je n'aurais eu aucun problème pour continuer le travail de la ferme, selon le premier désir de mon père. J'aimais la campagne, j'envisageais même des projets : la maison, les abords, les terres, les bois. Tout cela me semblait bon et possible. Surtout avec la possibilité de fonder une famille et d'avoir des enfants. Je précise et je confesse n'avoir jamais eu de jeune fille dans mon collimateur à cette époque. Mais, vu ma situation, j'estimais qu'il me serait assez facile de fonder un foyer. Cette perspective trottait dans ma tête. Je me sentais à un carrefour décisif.

Par ailleurs ma vocation de prêtre tenait une grande place dans mes pensées, avec le désir de servir Dieu et l'Église. Devant moi s'ouvrait un long temps de silence, de méditation, et de prière. Ce temps se poursuivrait autant qu'il le faudrait. Je ne me sentais pas pressé et restais serein. Assez curieusement j'évitais d'en parler à mes parents. Ils ne se sont jamais douté de mon questionnement – du moins à ma connaissance. Estimant qu'ils étaient trop partie prenante pour m'aider je préférais les laisser à l'écart de mon problème. J'avais pour m'aider le curé de Saint-Jean, le placide et saint Père Brejon. Il a su rester proche de moi, m'écouter et relativiser les choses. J'avais aussi mon directeur de séminaire : le Père Gérard, docteur en médecine, un peu précieux mais lucide et sage. Il me laissait toute latitude dans mes décisions. « Si vous choisissez de rester chez vous, j'irai bénir votre mariage », me disait-il dans un sourire complice.

C'est ainsi qu'après 6 mois de repos et de rétablissement je pus regagner Saint-Irénée le 19 mars 1946. Pâques tombant très tard, je pus sauver un mois du 2<sup>e</sup> trimestre. Mon problème n'était pas définitivement résolu, mais je me sentais sur la bonne voie.

### III - Au terme de mon séminaire

#### 1 - L'horizon politique

Avant de poursuivre le récit de mes souvenirs personnels, je crois bon de résumer les grands événements qui ont jalonné la fin de ce quart de siècle en question. Mon récit ne se veut pas exhaustif : il rappelle ceux qui m'ont marqué et ceux qui furent très importants, porteurs de conséquences favorables ou néfastes pour l'avenir.

En 1944, à la Libération le général de Gaulle devient chef provisoire de la République française. Devant lui les problèmes sont immenses : ruines et dévastations de la guerre, inflation monétaire, grave problème du ravitaillement – les cartes d'alimentation dureront jusqu'en 1948 – création de nouvelles institutions de la République, naissance de la Sécurité sociale, de l'Assurance maladie, etc. Il fallait être patient. En septembre 1945 je me souviens d'avoir voté pour la première fois, non sans émotion. On allait souvent aux urnes à cette époque.

Pendant l'hiver 1945-1946 se déroule le célèbre procès de Nuremberg pour juger les criminels de guerre qu'on a pu arrêter. Il est interminable. Plusieurs accusés sont condamnés à mort par pendaison, d'autres à diverses peines moins lourdes. À cette époque, traumatisé par ce que j'avais vu à Auschwitz, j'étais d'accord avec ces verdicts, y compris la peine de mort. Depuis j'ai changé d'avis sur le sujet.

En 1946 le général de Gaulle, devant la montée en force des partis, quitte le pouvoir et se retire. La France entre dans l'ère du tripartisme : trois partis puissants dirigent le pays et se partagent les ministères :

- Le parti communiste qui obtient plus de 20 % des suffrages. Le leader est Joseph Thorez. On lui a pardonné sa "fuite" en Russie après la signature du pacte germano-soviétique de 1939. Il est vrai que les communistes ont pris une part active à la Résistance.

- Le parti socialiste SFIO, avec Léon Blum, l'homme du Front populaire de 1936 et avec Vincent Auriol qui en 1947 devient le 1<sup>er</sup> président de la IV<sup>e</sup> République .

- Le mouvement républicain populaire, MRP, créé par Francisque Gay avec Bidault, Pflimlin... Très important en voix et en influence, il est formé de démocrates chrétiens très motivés. « C'est le parti des curés » disait quelqu'un à Édouard Herriot. Il répondait : « Non, c'est le parti des vicaires. » Effectivement les séminaristes et les jeunes prêtres votaient pour lui en masse. Au grand séminaire notre vote avait du poids au bureau de la Plaine. Nous étions très politisés à cette époque.

C'est à ce moment que la tension commence à monter entre l'URSS et ses anciens alliés : Américains, Britanniques, et pays de l'Europe de l'Ouest. Le 5 mai 1946 Churchill déclare : « Un rideau de fer s'est abattu sur l'Europe. » La formule fait choc. L'Europe sera coupée en deux jusqu'en 1989.

De même se font jour les graves questions de décolonisation. En novembre 1946 commence la guerre d'Indochine et l'Afrique du Nord bouge. Les colonies sont déclarées « territoires d'outre-mer ». L'Inde et le Pakistan deviennent indépendants en 1947.

Cette année-là le socialiste Ramadier se sépare des communistes. Le tripartisme disparaît pour laisser la place à la troisième force, avec le MRP, la SFIO et les radicaux. Elle connaîtra une instabilité chronique dans ses gouvernements. En effet elle a contre elle : le parti communiste et le rassemblement du peuple français, le RPF, fondé par de Gaulle.

En juin 1948 naît le Benelux, Belgique-Luxembourg-Pays-Bas. L'Europe future se met peu à peu en marche avec quelques démocrates convaincus. Le plan Marshall vient aider l'Europe à s'en sortir. Il est refusé par l'URSS qui pousse ses satellites, les démocraties populaires à se durcir de plus en plus. D'où naîtra une période d'instabilité, de crises, d'affrontement idéologique qui durera jusqu'à la chute du mur de Berlin en 1989. Ce qu'on appellera la guerre froide.

## 2 - Sérénité retrouvée - choix différents

Mon retour à Saint-Irénée le 19 mars 1946 se déroula sans difficulté. J'y fus bien accueilli par le nouveau supérieur : le Père Girard, mon directeur et les nombreux collègues de mon cours, anciens PG, STO, ou pas. Comme moi ils effectuaient leur 2<sup>e</sup> année de théologie. Mon questionnement n'était pas encore définitivement réglé, mais il me semblait voir un peu plus clair. Aussi je fus appelé à recevoir les seconds ordres mineurs, dernière étape avant le choix définitif du sous-diaconat.

Je les reçus dans la sérénité. En revanche je fus assez peiné d'apprendre d'un de mes meilleurs amis qu'il allait quitter le séminaire et ne rentrerait pas en octobre. Je le voyais très bien dans le ministère rural... Mais c'était son choix : un choix respectable. Un choix qui m'affecta pas mal mais n'influa pas sur ma décision.

## 3 - Vers l'engagement définitif

Tous les séminaristes commencèrent l'année dans l'optimisme et l'euphorie de la paix retrouvée. Mais ils gardaient les yeux fixés sur les grands événements en France et dans le monde, les uns porteurs d'espoir, d'autres lourds de menaces.

La vie du grand séminaire avait assez peu évolué depuis 1940. Sans doute le changement de supérieur et de plusieurs professeurs avait détendu l'atmosphère. Mais le régime restait austère, surtout pour les anciens PG qui supportaient mal les contraintes et la discipline. Certains, habitués à fumer, ne pouvaient plus se passer de tabac. L'autorité laissa faire...

Mais surtout la France et l'Europe souffraient encore de la pénurie à tous les niveaux. La nourriture du séminaire était rationnée, comme partout. Nous y avons souffert du froid et de la faim. Mais sans commune mesure avec notre exil... Trouver du tissu pour une soutane, des souliers, des pneus pour le vélo, restait un exercice difficile. Aussi pas mal d'entre nous, d'origine rurale, chaussaient leurs sabots de paysan, ressemelés avec un vieux pneu. C'était le seul moyen d'avoir chaud aux pieds. Comme les chambres restaient peu chauffées, un bon poêle fonctionnait dans une grande salle à notre disposition.

Les cours avaient repris. Je retiens ceux du Père Albert Gelin en Écriture sainte. Il nous faisait vibrer avec son cours sur les prophètes et sur saint Paul. Avec lui nous profitons du travail des exégètes effectué depuis 1910, en ce qui concernait l'*Ancien Testament*. En revanche la vulgarisation de leur travail sur les Évangiles n'était pas encore accomplie. Nos cours d'Évangile de 1941-1942 restaient à peu près nuls. Nous devions tout reprendre vers 1962 à l'occasion du concile Vatican II. Le Père Gelin a donné l'amour de la Bible à toute une génération de futurs prêtres.

Arrive la fin de ma 3<sup>e</sup> année de théologie, celle du choix définitif dans le sous-diaconat. Mon questionnement de 1945-1946 était derrière moi. Il s'était étendu sur une année. Je voyais beaucoup plus clairement ma voie vers le ministère de prêtre librement choisi. Avec mes trois années de Chantiers et de STO, compte tenu de l'expérience que j'en avais tirée, compte tenu de mes réflexions nourries dans la prière et de l'aide reçue de prêtres avisés, je m'y engageai avec détermination. Le sous-diaconat nous engageait dans le célibat perpétuel. Avec ceux de ma génération le célibat n'était pas sujet de débat. C'était dans le contrat : nous l'acceptons. Nous avons conscience de ne pas sauter dans le vide. Nous pouvions compter sur le Seigneur, sur nos frères prêtres, sur les chrétiens, sur l'Église. Et chacun de nous aussi sur sa prudence personnelle. Je fus donc appelé au sous-diaconat et le reçus à la cathédrale Saint-Jean de Lyon, le 28 juin 1947, des mains du Père Ancel, nouvel évêque auxiliaire du diocèse. En effet le cardinal Gerlier effectuait ces semaines-là un périple au Canada.

Je garde de ce 28 juin un double souvenir. D'abord celui de l'engagement définitif que j'y fis. Mais aussi, plus prosaïquement, le souvenir d'une journée épouvantable à cause de la température. Ce 28 juin fut l'un des jours les plus chauds du siècle, a-t-on dit. Tout le mois de juin avait été torride. Et le 28 ce fut le record. La cathédrale, pleine de monde, était devenue un four au bout de 4 ou 5 heures de célébration. Lors de la prostration à terre, mon problème de transpiration avait pris le dessus, l'émotion aidant... À la fin de l'ordination j'étais littéralement « vidé », incapable de manger correctement à midi. Au retour dans le train avec

ma famille, arriva la fin du supplice. Un gros orage bienfaisant tomba sur la région, et ramena enfin un air respirable et une température normale.

#### 4 - Vers l'ordination : 4<sup>e</sup> année de théologie

##### A - Premier trimestre

Nous sommes près de 60 à participer à notre dernière année de grand séminaire. Parmi nous nombreux sont les anciens PG ou STO, avec cinq séminaristes des Fils de la Charité qui partageront notre vie et nos cours de théologie. Notre professeur le Père Morel, d'un caractère pas toujours facile, mais travailleur acharné, nous entraînera à sa suite. Son cours sur les sacrements sera intéressant et enrichissant.

Dans l'ensemble nous avons été ordonnés sous-diacres en juin et nous recevrons le diaconat vers Noël. Mais la période est bouleversée. Au cours du printemps le socialiste Ramadier président du Conseil a rompu avec le parti communiste qui passe dans l'opposition. Arrive alors une période de conflits sociaux alimentés par le parti communiste et la CGT : grève générale à la fin de 1947. Des troubles se produisent à la SNCF et dans les mines. Le gouvernement décide d'appeler l'armée à la rescousse. C'est ainsi que les jeunes de la classe 1943 sont rappelés sous les drapeaux. Parmi eux se trouvent quelques collègues préparant le diaconat, dont j'ai oublié le nombre exact. Ils seront libérés 3 ou 4 semaines plus tard lorsque le calme sera revenu.

Notre ordination au diaconat a lieu le 20 décembre 1947 avec M<sup>gr</sup> Bornet, évêque auxiliaire à Saint-Étienne. Je garde un souvenir très vif des paroles de l'ordinant au diaconat : *Accipe spiritum Sanctum ad Robur*, Reçois l'Esprit de force. Littéralement : « Reçois l'Esprit-Saint en vue de la force. » Effectivement c'est sur lui que j'ai compté, sur sa lumière et sa force. J'ai essayé d'y être fidèle au cours de ma vie. Cela a même fini par se remarquer. En effet lors d'une réunion de mamans catéchistes, où la parole restait très libre, à Saint-Bonnet-le-Château dans les années 1970, une participante me dit en riant : « Il y a des curés, leur « dada » c'est la Sainte Vierge ; le vôtre c'est l'Esprit-Saint ! » Dans le rire général je crois avoir répondu à peu près ceci : « Madame, quel beau complément vous me faites. Je vous en remercie. Plût à Dieu qu'il soit vrai ! » En 1947 le diaconat passait au second plan après le sous-diaconat. Depuis, ce dernier a été supprimé et le diaconat a retrouvé son lustre originel. Il est devenu la dernière grande étape de l'engagement des futurs prêtres. Heureuse évolution.

Après la période des grèves et le retour au calme arrivent les vacances de Noël. Étant diacre j'étais invité à prêcher en public. Je l'avais déjà fait à deux reprises au séminaire dont une fois au cours d'un repas, devant les collègues mi-sérieux, mi-narquois, en train de manger. Le premier dimanche de janvier le Père Brejon, curé de Saint-Jean-Soleymieux, me demanda d'assurer l'homélie. Sujet : fête du saint nom de Jésus, célébrée ce jour-là. Devant mes compatriotes bien disposés à mon égard, cela ne se passa pas trop mal. Cependant avec un peu d'émotion.

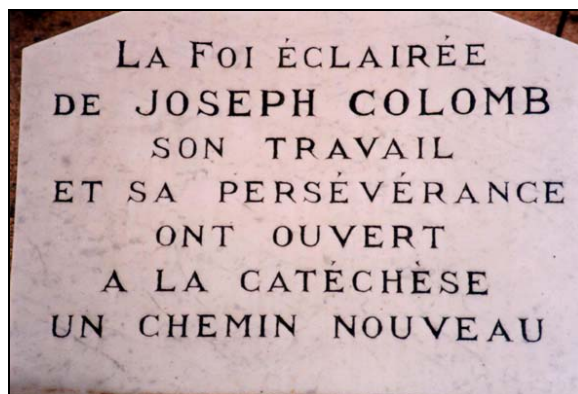
##### B - 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> trimestre 1948

Après les secousses dues aux grèves et à la mobilisation de quelques confrères de notre cours, les deux derniers trimestres se déroulèrent de façon pacifique. Le Père Morel nous faisait découvrir et aimer la théologie sacramentelle. Nous avons parfois la visite du Père Joseph Colomb spécialiste de la catéchèse dans le diocèse. Il avait travaillé le problème et proposait un enseignement adapté, échelonné à chaque âge, depuis les petits du cours élémentaire jusqu'aux grands de 12 ans. Le même catéchisme national avec ses questions-réponses, dispensé à tous les niveaux, semblait, à juste titre, avoir fait son temps.

Aussi nous accueillions avec plaisir les enseignements du Père Colomb et son "catéchisme progressif". Las !... Le Vatican vit rouge. Est-ce une confusion : progressif progressiste ? Quelques années après notre ordination le Père Colomb fut désavoué par Rome et sommé de reprendre son chantier. Il en fut très affecté. Et il se remit à l'ouvrage courageusement. Ce prêtre saint et discret mourut dans les années 1960. J'ai photographié l'épithaphe de sa tombe à Rozier-en-Donzy. Elle résume son œuvre et sa personne :

« La foi éclairée de Joseph Colomb, son travail et sa persévérance ont ouvert à la catéchèse un chemin nouveau. »

Domage que l'Église officielle, malgré l'intervention du cardinal Gerlier, ait été si frileuse devant ce problème de la catéchèse des enfants ! Heureux sommes-nous d'avoir profité du travail du Père Colomb.



Tombe du Père Colomb  
(Rozier-en-Donzy)

Au cours de ces derniers mois nous avons à préciser de façon définitive nos choix personnels en vue de notre prochain ministère. Déjà plusieurs d'entre nous avaient opté pour le service des missions : Missions étrangères à Paris, ou Missions africaines à Lyon. D'autres se préparaient à la mission dans le monde ouvrier, après quelques années de service dans le diocèse. L'histoire des prêtres ouvriers, dont l'origine est due en grande partie à l'envoi de prêtres aux jeunes du STO en 1943, devait subir elle aussi les foudres de Rome dans les années 1950-1960. Les cardinaux français Gerlier et Liénard intervinrent, mais en vain. L'expérience fut arrêtée brutalement, douloureuse pour les prêtres ouvriers déjà au travail. Certains choisirent la solidarité avec le monde ouvrier, plutôt que la solidarité à l'Église. Ce fut une période douloureuse et regrettable où l'on put mesurer encore la frilosité de l'Église et la dureté de ses décisions.

Personnellement je n'ai jamais été tenté par l'apostolat en pays de mission ou celui des prêtres-ouvriers. Parmi nous quelques-uns se préparaient à devenir professeurs en école cléricale, séminaire ou collège catholique. Les autres comme moi entrevoyaient un ministère de vicaire dans la Loire ou le Rhône. La période des nominations arrivait, nous étions tous dans une certaine effervescence. Où allons-nous tomber ? Dans quelle paroisse ? Et surtout : sur quel curé ? Il y avait ceux qui jouissaient d'une bonne réputation. Et il y avait les autres. Alors nous épluchions les paroisses en attente d'un vicaire. Nous nous renseignions le cas échéant !...

Comme j'avais dit au supérieur mon désir d'aller en milieu rural, la paroisse de Noirétable semblait m'aller comme un gant. Je m'habituai à cette perspective jusqu'au jour où le supérieur lâcha en public : « Certains ne doivent pas être trop sûrs de leur futur poste. » Il n'ajouta pas : « Suivez mon regard », mais je compris que la remarque me concernait. Donc adieu Noirétable... J'irai ailleurs. Où ? Andrézieux semblait possible... Attendons...

Au cours du dernier trimestre le Père Girard, supérieur, eut l'heureuse idée d'inviter mon père à venir voir ma chambre et manger avec moi à midi. Pas ma mère... Cela ne semblait pas encore faisable. Je note sur le livre de comptes de mon père, en date du 13 mai : "Pour mon bon voyage à Francheville, frais : 290 F."





**Cours de 4<sup>e</sup> année de théologie**  
(Jean Chassagneux, 1<sup>er</sup> rang, 1<sup>er</sup> en partant de la gauche)

### C - Les ordinations

La retraite d'ordination fut assurée par le Père Albert Gelin que nous connaissions bien et que nous apprécions tous. Nous étions 52 à être ordonnés pour le diocèse : un chiffre élevé dû aux retards provoqués par la guerre. Le record d'ordinands sera battu en 1949 : 60 prêtres. Après ces dates ce sera la chute des ordinations... Depuis peu les dates et lieux d'ordination étaient démultipliés. Ce fut le cas en 1948. La grande ordination restait prévue à la cathédrale Saint-Jean de Lyon, le 29 juin fête de saint Pierre et saint Paul. Une deuxième était fixée le 30 à Saint-Étienne, et la troisième qui me concernait : le vendredi 2 juillet à Notre-Dame de Montbrison. Nous étions 8 à devoir être ordonnés prêtres, avec un sous-diacre. Depuis quand Montbrison n'avait-il pas connu pareille célébration ? Je n'ai jamais obtenu de réponse à cette question.

Nous assistâmes à l'ordination des confrères à Lyon le 29 juin avant de prendre notre dernier repas au séminaire. La veille j'avais préparé mes affaires dans ma grande malle, et je l'avais descendue à la conciergerie où un car venant du haut Forez avec des familles d'ordinands devait la prendre le soir du 29. J'avais collé sur le couvercle une étiquette ainsi rédigée : « Abbé Jean Chassagneux vicaire... Loire. » Je penchais pour Andrèzieux mais je me gardais bien de l'écrire. Mais voilà qu'en arrivant de l'ordination je retrouve la malle avec l'étiquette complétée ainsi : après vicaire, un petit farceur avait écrit : général !<sup>33</sup>... Et mon directeur passant par là avait ajouté : sincères félicitations ! avec sa signature Joseph Géraud. Je n'ai jamais connu l'auteur de cette farce. J'en fus quitte pour refaire une nouvelle étiquette.

---

<sup>33</sup> Le vicaire général d'un diocèse est le bras droit de l'évêque.

À la fin du repas le supérieur désigna nos points de chute. Pour moi c'était bien Andrézieux. Je pus compléter l'adresse. Et au retour j'eus l'occasion de déposer la malle chez la famille Midroit près de qui passait le car. Tout est bien qui finit bien.

### - Vendredi 2 juillet 1948

C'est par une journée maussade, avec un temps gris et triste que se déroula notre ordination. Ce fut une célébration traditionnelle en latin, mais aussi joyeuse. Louis Chazal recevait le sous-diaconat. Nous étions 8 à devenir prêtres : Henri Bouilhot, Jean Chassagneux, Marius Faure, Jacques Faveyrial, Pierre Galletti, Marcel Moulin, Claudius Palmier et René Plagne. Tous originaires de la région montbrisonnaise, nous avons choisi l'ordination à la collégiale Notre-Dame. Nous y étions venus si souvent lors de nos études au petit séminaire. C'était le cardinal Gerlier qui conférait les ordres. L'église était bondée : nos familles et amis, certains anciens STO, des prêtres et des paroissiens de la ville et des environs avaient tenu à fêter cet événement insolite hors de Lyon à cette époque.



Jean Chassagneux, jeune prêtre

La célébration se déroula selon le rituel diocésain. Elle dura de 8 h 30 à midi. Après les embrassades et les bénédictions données par les jeunes prêtres les familles se dispersèrent. La mienne avec nos invités se retrouva pour le repas dans un restaurant situé face à la mairie. Juillet 1948 était une date marquante pour une autre raison : ce fut le premier mois où les trop célèbres tickets de pain furent supprimés. Restaient encore quelques tickets : sucre, café, matières grasses... Ils devaient très vite disparaître.

Avec une certaine émotion je célébrai ma première messe le samedi 3 à Saint-Jean-Soleymieux. Le dimanche 4 fut la messe avec toute la paroisse. Je fus dispensé de prédication. Elle fut assurée par le Père Brejon mon curé à qui je devais beaucoup.

Ainsi se terminait ce quart de siècle si riche en événements divers pour moi, pour beaucoup d'autres et pour le monde. En ce qui me concernait l'aventure allait se poursuivre pendant un demi-siècle et au-delà. *Deo gratias...*



Croix de Casson à Margerie



2 juillet 1948 : ordinations à la collégiale Notre-Dame de Montbrison

Bouillot hors de la photo puis de gauche à droite : Faveyrial (derrière lui Chazal),  
Galletti, Palmier, Plagne, Moulin, Faure et Chassagneux

## Conclusion

### Et maintenant ?

Et maintenant ? C'était la question que nous pouvions nous poser dans les années 1945-1948 à la sortie du traumatisme de la guerre. Nous avons conscience que plus rien ne serait comme avant. Mais comment ?... La situation était loin d'être claire. Nous avançons souvent dans l'incertitude, malgré la satisfaction de la victoire et de la paix retrouvée.

Chacun de nous avait vécu des situations différentes au cours de ces cinq années tragiques : défaite, occupation, résistance, vie cachée ou longs mois dans les camps d'Allemagne. Mais comment nous apparaissait l'avenir de notre pays ? Et notre avenir personnel ? Je vais essayer de retrouver dans ma mémoire, aussi fidèlement que possible – n'est-ce pas une gageure 60 ans plus tard ? – quels sentiments, quelles craintes, quels espoirs nous animaient à cette époque charnière de nos vies.

Dans le brouillard de l'époque nous distinguons quelques lumières capables d'éclairer notre route, mais aussi pas mal de sombres nuages n'annonçant rien de bon. Ombres et lumières mélangées : nous appréhendions les unes, sachant que le pire n'est jamais sûr, et nous nous laissions entraîner par les autres dans la sécurité de la paix et l'enthousiasme de notre jeunesse.

#### La vie

Au cours de ces 3 ou 4 ans la vie reprenait, la plus forte au milieu des ruines matérielles et morales. La France s'était courageusement remise au travail : reconstruction et commerce redémarrèrent. Surtout émergeaient les forces de vie : le nombre de mariages et de naissance allait croissant. Sans doute la France avait-elle entendu le général de Gaulle souhaiter dès 1945 : "deux millions de beaux bébés..."

Mais les conditions d'existence restaient encore difficiles. De 1945 à 1948 nous avons eu encore froid et faim. Sans comparaison, bien sûr, avec la période de la guerre. Il a fallu arriver à 1948 pour sentir l'amélioration de nos conditions de vie, dopée par le plan Marshall de 1947.

Par ailleurs apparaissaient de nouvelles formes de vie sociale auxquelles le pays devait s'habituer. Les campagnes se vidaient. Ainsi parmi mes camarades d'Allemagne beaucoup ne retournaient pas à la ferme paternelle. Ils choisissaient la SNCF, les PTT, la gendarmerie, l'armée... Notre société française, en majorité rurale en 1939, commençait à effectuer une mue qui allait lui donner un nouveau visage. Nous le sentions, nous le savions. Quelle place allions-nous y prendre ?

#### La France et le monde

Ecrasée en 1940 la France avait retrouvé une part de son crédit. Mais nous percevions bien que son rôle de leader était désormais révolu. Elle avait occupé des sièges importants dans la conduite du monde, elle se voyait réduite à se contenter de strapontins secondaires. Hélas quelle vision donnait-elle d'elle-même ? Depuis 1946 les partis s'affrontaient, les gouvernements ne duraient parfois que quelques semaines. Elle ne faisait pas le poids face à la Russie soviétique ou aux États-Unis d'Amérique.

À l'autre bout du monde les colonies bougeaient : Indochine, Madagascar, Afrique du Nord, Afrique noire... Quels choix allaient être faits ? Pour quel avenir ? Nous devinions les problèmes et les questions mais les réponses claires nous échappaient. Nous ne mesurions pas les traumatismes qu'allait entraîner la future décolonisation.

Dans le monde plus rien n'était simple. Heureusement ne s'était pas produite pendant notre STO la brouille entre les États-Unis et l'URSS que nous étions nombreux à avoir redoutée. Mais les vainqueurs de 1945 ne s'entendaient pas. Les blocs se constituaient et commençaient à s'affronter, avant de se transformer en guerre froide. Cela ne nous faisait pas sombrer dans le pessimisme. D'ailleurs qu'y pouvions-nous ? Mais c'était comme une épée de Damoclès au-dessus de nos têtes.

## L'Église

L'Église aussi connaissait des problèmes. Les années vécues au milieu des camarades, les liens noués entre nous, le souvenir des bons et des mauvais moments, tout cela nous avait ouverts sur le monde. Mais cette ouverture n'apparaissait pas aux plus hauts niveaux de l'Église.



Pie XII

Elle restait la forteresse fermée à la modernité, avec Pie XII, monarque obsédé par la montée du marxisme. Revenant d'Allemagne nous trouvions "une Église comme avant". C'est elle qui allait nous envoyer, nous, jeunes prêtres, dans l'esprit de 1930. Nous ne le percevions pas aussi clairement que je le dis aujourd'hui, mais nous devinions que la situation restait grosse de problèmes à résoudre : l'Église et le monde ouvrier... les nouvelles formes d'évangélisation, catéchèse et autres...

Ce que nous n'envisagions pas du tout c'est la rupture qu'allait opérer Jean XXIII. À cette époque le cardinal Roncalli était ce vieillard sympathique, rondouillard, plein d'humour, sur qui on racontait d'innombrables plaisanteries. Mais on ne prête qu'aux riches... Bref, moi et ceux de ma génération, nous n'attendions rien de lui. Et pourtant "Dieu choisit les faibles pour confondre les forts". Mais il fallait encore attendre 10 ou 15 ans pour nous ouvrir les yeux avec le concile Vatican II osé et lancé par ce vieil homme plein d'optimisme, d'espérance et de bon sens.

Malgré nos déceptions nous devinions les atouts que nous avions en main. D'abord la présence des mouvements d'action catholique, si vivants en 1939 et renaissants en 1945. Puis les avancées de la recherche théologique et exégétique, cette dernière encouragée par Pie XII en 1942 avec l'encyclique *Divino afflante spiritu*. Sans oublier les efforts déjà réalisés dans la catéchèse des enfants. Tout cela était déjà porté par un tas de prêtres, nos aînés, qui nous attendaient sur le terrain.

### Grandes dates

N'oublions pas ces dates mémorables portant les grandes causes de l'humanité. Je confesse les avoir vécues sans en mesurer l'importance et la portée. En juin 1945 la conférence de San Francisco avait signé la charte de l'Organisation des Nations Unies (ONU). Nous étions dans l'euphorie de notre retour. Elle devait faire mieux que la feue Société des Nations (SDN) incapable d'avoir arrêté la guerre. L'ONU a été parfois brocardée : "le machin", aurait dit d'elle le général de Gaulle. Mais à y regarder aujourd'hui loyalement, elle a réglé pas mal de conflits. Surtout elle a évité la guerre en Europe.

Le 10 décembre 1948 à Paris la Déclaration universelle des droits de l'homme, portée par René Cassin l'un de ses auteurs, était signée par Eléonor Roosevelt et 48 membres de l'ONU, avec 8 abstentions. Personnellement je ne me souviens pas d'avoir remarqué cette grande date. Les droits de l'homme seront hélas souvent violés. Mais ils gagneront à être proclamés au plus fort des crises de la décolonisation.

Terminons par un regard sur l'Europe en gestation. J'ignore qui est l'auteur de cette belle phrase : *Les plus grandes victoires sont celles qui n'humilient pas les vaincus*. D'aucuns s'en sont inspirés. Dès 1945 des hommes clairvoyants jetaient les bases d'une Europe nouvelle : les Français Jean Monnet et Robert Schumann, l'Allemand Konrad Adenauer, l'Italien Alcide de Gasperi. Ils nous apparaissaient comme des sages, porteurs d'espérance. En France en 1948 la SFIO et le MRP étaient les partis politiques ardents défenseurs de cette Europe. En face le PC et le RPF du général de Gaulle étaient divisés voire opposés à ce projet. En 1949 naissait le Conseil de l'Europe et en 1951 la Communauté européenne du charbon et de l'acier (CECA). Oui l'Europe était en marche et cela nous stimulait. Son avancée restait incertaine, cahotante mais porteuse d'espoir.

"Les événements sont nos maîtres", disais-je au début de mon récit. C'est dans leur déroulement et dans leur contexte que ma génération est parvenue à l'âge adulte. Elle a été faite, façonnée par ces événements heureux ou douloureux. Je ne regrette pas de les avoir vécus. Pour les avoir traversés nous pouvons témoigner aux générations futures que la vie vaut la peine d'être vécue. Elle est porteuse de bonheur

pour tous les hommes à condition que nous sachions l'affronter ensemble, solidaires, avec courage et  
Espérance.

Jean Chassagneux, mars 2009

### Des anciens STO d'Auschwitz se retrouvent



A Saint-Héand, le Père Georges Didier et Jean Chassagneux



27 avril 2002, au Centre social de Montbrison :  
Henri France (+ 2007), Jean Chassagneux, Jean Bonnefoy, Jean Champet (+ 2006) et Jean Maisse

## Sources

- Carnets personnels des années 1943, 1944 et 1945.
- Lettres à la famille de juillet 1943 à juillet 1944.
- Jean Chassagneux, "STO Auschwitz-Königstein (1943-1945)", *Village de Forez*, 2002.
- Primo Levi, *Si c'est un homme*, Julliard, 1987.
- Max Lacour, *Départ du Lager II, camp français Napoléon*, livret n° 2.
- Charles Molette, *En haine de l'Évangile*, Fayard, Paris, 1993.
- Général Petrenko, *Avant et après Auschwitz*, Flammarion, 2002.
- Césaire Salmaggi, *2194 jours de guerre*, Reader's digest, janvier 1980.
- Georges Toupet, *Rapport sur les activités du camp français d'Auschwitz et le retour en France*, 1945



du même auteur :

- *Le patois de Saint-Jean, lexique du patois de Saint-Jean-Soleymieux*, 1<sup>re</sup> édition : 2000, 2<sup>e</sup> édition augmentée 2005.
- *Lé sézou è lou trovio, les saisons et les travaux*, 2001.
- *STO, Auschwitz-Königstein (1943-1945), souvenirs*, 2002.
- *Ce haut Forez que j'aime*, la vie vers 1925 dans le canton de Saint-Jean-Soleymieux, 2003.
- *Kokou contu d'odyéchu*, quelques histoires de là-haut, contes 2004.
- *Voyage au centre du patois*, 2006.
- *Second voyage au centre du patois*, 2007.

Toutes ces publications sont disponibles au Centre Social de Montbrison, 13 place Pasteur.

## TABLE

Devoir de mémoire	page	3
Avant-propos		5
<b>PREMIÈRE PARTIE</b>		
Souvenirs d'enfance		
I – Première rencontre avec l'Église		7
II – Au temps de l'école		12
<b>DEUXIÈME PARTIE</b>		
Adolescence et jeunesse		
I – Le petit séminaire		15
II – Le grand séminaire		
1 – Les débuts 1039-1940		22
2 – Les années charnières		
A - Vers le premier engagement		25
B - Vers l'année noire de mes 20 ans		27
<b>TROISIÈME PARTIE</b>		
L'ère des grands chambardements		
I – Les Chantiers de jeunesse		
1 – Incorporation		30
<i>Les chantiers de jeunesse</i> (encadré)		31
2 – Au groupe 7		
A – Arrivée		33
B - La vie au groupe		33
3 – Le peloton des chefs d'équipe (CE)		35
4 – Planton chez le chef de groupement		37
5 – Au Liégeois avec le groupe 3		38
6 – Vers la fin de mes chantiers		40
<i>Le cheminement vers le sacerdoce en 1940</i> (encadré)		43
II – Le Service du travail obligatoire (STO)		
1 – Auschwitz		
A - En route vers l'inconnu		44
B – Les découvertes à Auschwitz		
a/ Les lieux : les camps		45
b/ Découverte des gens		46
c/ Le chef Toupet, l'homme, son action		50
d/ Rencontre avec l'Église de Pologne		53
e/ Notre vie là-bas		



- Ambiance de camaraderie	57
- La vie dans le camp	58
- Le travail	61
- Le camp français et la guerre	62
2 – Six mois de galère : Königstein	
A - Adieu Auschwitz	65
B - En route vers l'ouest	
a/ Marche laborieuse	66
b/ Sinistres rencontres	
c/ Sur les wagons de la Reichbahn	66
C - Königstein	
a/ Premiers séjours en ville	67
b/ Eselswieselager : au camp du "pré des ânes"	
- Installation	68
- La misère	69
- Les drames	69
c/ Dernier exode	70
d/ Les Russes... et la liberté	71

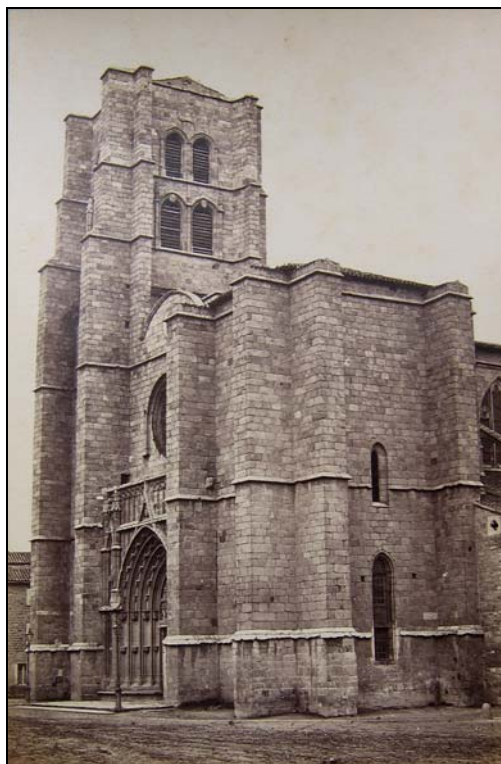
## QUATRIÈME PARTIE

### Retour à la vie normale

<b>I – Temps de réadaptation</b>	
1 – Dans une ambiance d'euphorie	72
2 – Quelques événements	73
3 – Reprise du séminaire	73
<b>II – Le temps des questionnements</b>	
1 – L'arrêt nécessaire	75
2 – Le retour du tapis roulant	76
<b>III – Au terme de mon séminaire</b>	
1 – L'horizon politique	77
2 – Sérénité retrouvée – choix différents	78
3 – Vers l'engagement définitif	78
4 – Vers l'ordination ; 4 <sup>e</sup> année de théologie	
A – Premier trimestre	79
B – 2 <sup>e</sup> et 3 <sup>e</sup> trimestre 1948	79
C – Les ordinations	81

## CONCLUSION

Et maintenant ?	84
-----------------	----



Collégiale Notre-Dame

(vers 1880, archives de la Diana)

---

*Les Cahiers de Village de Forez*

n° 60, mars 2009

**Siège social** : Centre Social, 13, place Pasteur, 42600 Montbrison

**Directeur de la publication** : Joseph Barou.

**Rédaction** : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.

**Comité de rédaction** : Geneviève Adilon, Daniel Allézina, Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Thérèse Eyraud, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Jean Guillot, Thierry Jacob, Joël Jallon, Marie Grange, Muriel Jacquemont, Claude Latta, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Alain Sarry, Pierre-Michel Therrat, Gérard Vallet.

**Dépôt légal** : 1<sup>er</sup> trimestre 2009.

**ISSN** : 0241-6786

**Impression** : *Gravo-clés*, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.